

LE  
**MODÈLE DES VEUVES.**



## A LA MÊME LIBRAIRIE :

- ARTISAN (L') DE NAZARETH**, ou Motifs de dévotion envers saint Joseph, l'époux de Marie et le maître de la demeure de Jésus. Ouvrage précédé de la vie de ce grand saint et suivi d'Exercices de piété en son honneur, par Hubert Lebon; in-18 broché . . . » 75
- CŒUR A CŒUR** avec Jésus, ou Pieuses affections d'une âme aimante se plaçant en toute intimité avec son Dieu, 2° édit. revue et considérablement augmentée, par le même; in-18, broché . . . » 75
- COURONNE A LA VIERGE**, ou Nouveau Mois de Marie, par M. Hubert Lebon, dédié à Mgr le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, et imprimé avec son approbation; 1 vol. grand in-18, de 580 pages, édition de luxe, broché. . . . . 3 »
- EXIL ET PATRIE**; ou l'Existence et les Destinées de l'homme considérées des hauteurs de la foi, par le même; 2° édit. revue et suivie de ANGES DE LA TERRE ou les Martyrs de la charité chrétienne, in-18, broché . . . . . » 75
- MARIE, JE VOUS AIME**, par le même; in-18, broché . . . . . » 60
- NOVICIAT DES CIEUX**, ou le Bonheur de communier ici-bas pour communier un jour dans les cieux, par le même; 2° édit. revue et considérablement augmentée, in-18 broché. . . . . » 60
- SOUVENIRS DU CALVAIRE**, ou la Passion méditée d'après l'Évangile, ouvrage traduit de l'italien de l'abbé L. Marchetti, par l'abbé J.-P.-L. Matras, et recommandé par les plus honorables approbations; in-18 broché . . . . . 1 20





*Publié par Bligny, à C<sup>h</sup>*

*de Saint-Casimir de Marie.*

*Paris, chez de l'Imprimerie, 55.*

VOUS TOUS QUI PASSEZ PAR LE CHEMIN, DÉTOURNEZ-VOUS ET  
VOYEZ S'IL Y A DOULEUR COMME LA MIENNE. Thren 1, 12

*à l'usage de l'école de peinture originale de Louis de Marillac. Art de Dieu, œuvre par Antonin et P.*

*Planche 450. Propriété de l'œuvre.*

**LE**  
**MODÈLE DES VEUVES**

OU

**BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE**

DE

Dame **VIRGINIE BRUNI**, veuve **GARINEL**, morte à Rome  
le 3 février 1840, à l'âge de 28 ans,

ÉCRITE PAR LE T. R. P. D. **JOACHIM VENTURA**,  
*Ex-général des CC. RR.*

TRADUITE PAR **T.-A. MILLOT**.

OUVRAGE RECOMMANDÉ PAR LES PLUS HONORABLES  
APPROBATIONS.



<b>ST.-ÉTIENNE,</b>	<b>PARIS,</b>
<b>F. CONSTANTIN, LI.-ÉDITEUR,</b>	<b>J. LECOFFRE et C<sup>ie</sup> LIBRAIRES.</b>
Rue Froide, 4,	Ancienne Maison Perisse
Au Cygne de la Croix.	(de Paris),
	rue du Vieux-Colombier, 29.

1847.

—  
**PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.**  
—

A Madame veuve Chavoix,  
A Belley (Ain).

---

MA BIEN CHÈRE GRAND'MÈRE,

*Il y a six ans à peine que le R. P. Ventura offrit aux veuves chrétiennes un MODÈLE de vie dans la biographie qu'il publia de dame VIRGINIE BRUNI, VEUVE GARINEI. Si ce savant religieux eût encore possédé une aïeule veuve, je ne doute pas qu'il ne se fût empressé de lui dédier cet opuscule. Ce bonheur que n'a pas eu l'Auteur, le ciel l'accorde (et daigné-t-il l'accorder long-temps encore) à son traducteur. Ce que l'éloquent théatin ne put exécuter, votre petit-fils se fait un devoir de l'accomplir en venant aujourd'hui vous offrir, comme un nouveau témoignage de son amour et de sa reconnaissance, ce*

*nouvel essai de sa plume et de ses faibles talents.*

*L'hommage que je suis heureux de vous en faire, je le sais, ne sera point rejeté; des considérations que je ne saurais ni définir ni comprendre ne vous feront point prononcer la peine de mort contre cette dédicace. Dans le tableau des vertus propres de la veuve, vous reconnaîtrez celles dans la pratique desquelles vous vous exercez depuis tantôt trente-sept années; et dans le motif qui me fait agir aujourd'hui et qui me guida dans mon travail, vous ne rencontrerez que le besoin de vous témoigner de nouveau mes tendres et respectueux sentiments, et le désir que j'ai d'être utile à mes religieux compatriotes.*

*J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond,*

*Ma bien chère Grand'Mère,*

*Votre tout dévoué et obéissant  
petit-fils,*

**T.-A. MILLOT.**

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

---

Lorsque nous voulûmes entreprendre la biographie de la vertueuse défunte dont nous allons esquisser la vie , nous cherchâmes à ne marcher que sur un terrain sûr , et nous croyons y avoir réussi. Tous les renseignements qui pouvaient nous être nécessaires nous furent fournis par ses parents , par ses amies intimes, témoins oculaires de sa vie éminemment chrétienne. Cette pieuse veuve leur avait , avec cette admirable sincérité et cette candeur d'âme qui formaient , pour ainsi dire , le fond de son caractère , raconté beaucoup de circonstances de sa vie, et les miséricordes de Dieu à son égard.

La probité bien connue, la délicatesse de conscience de tous ces témoins , les met à l'abri de toute exception. Et nous devons avouer, confesser , dans l'intérêt de la vérité , que bien loin d'avoir tenté d'altérer les faits , que bien loin d'avoir fait entrer de l'exagération dans tout ce qui peut tourner à la louange de leur parente ou de leur amie, ce n'a été qu'avec peine qu'ils

se sont prêtés à nous fournir des renseignements que nous ne pouvions trouver qu'auprès d'eux ; et que pour les obtenir il nous a fallu lutter fortement *contre* une modestie peut-être trop obstinée et mal entendue qu'il ne nous a été donné de vaincre qu'en leur faisant observer qu'ils pourraient bien se rendre coupables en refusant leur concours à une publication qui doit tourner à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain.

L'autorité ecclésiastique néanmoins n'ayant pris aucune part à cette compilation, celle-ci n'a droit qu'à cette croyance purement historique, purement humaine, qu'on a coutume d'accorder aux personnes privées, et qui n'a d'autre garantie que leur probité.

Quant aux qualifications de *saint*, de *bienheureux* ou autres semblables qui peuvent s'y rencontrer en quelques endroits, nous n'avons prétendu les employer que dans un sens purement oratoire, nous conformant aux décrets émanés du Saint-Siège apostolique sur ces matières ; déclarant en cette circonstance, comme en toutes les autres, vouloir lui soumettre entièrement, absolument, et notre personne et nos écrits.



**LE**  
**MODÈLE DES VEUVES**

OU

**BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE**

DE

**DAME VIRGINIE BRUNI, VEUVE GARINEL.**



**CHAPITRE I. — INTRODUCTION.**

(1) « Votre foi, disait saint Paul, dans son admirable lettre aux Romains, votre foi est annoncée par tout l'univers... , et votre obéissance est célèbre en tous lieux. » Ces paroles, dont Rome chrétienne se trouva plus honorée que Rome païenne n'avait pensé l'être par toutes les harangues éloqu岸tes de son Cicéron, furent

(1) Fides vestra annuntiatu'r in universo mundo.....  
Vestra obedientia in omnem locum divulgata est. (Rom. 1. et 16. )

non-seulement un éloge , mais encore une prophétie. Il paraît que dès-lors le grand Apôtre voulut prédire que Rome ne faillirait jamais , ni dans la croyance , ni dans la pratique de la vraie religion de Jésus-Christ , et que la foi romaine , la vertu romaine seraient , dans les siècles à venir , la pierre de touche de la vraie foi et de la véritable vertu chrétienne dans le reste de l'univers.

Le temps , en effet , n'a rien fait perdre à cette église de sa vigueur et de sa fécondité. Après dix-huit siècles , et même dans ces temps de crimes et de scandales , au milieu de tant d'hommes ou irréguliers ou indifférents , de tant de femmes frivoles et libertines , Rome possède , dans toutes les conditions et dans tous les états , une multitude prodigieuse de chrétiens des deux sexes qui , au milieu de la corruption d'un siècle profane et pervers , pratiquent toutes les vertus du sanctuaire , et qui , sous un extérieur simple et commun , imitent la ferveur et la sainteté des premiers siècles du christianisme. Le monde ne connaît pas ces âmes vraiment grandes et généreuses , parce qu'il n'est pas digne de les connaître , et qu'elles-mêmes se soucient fort peu d'en être connues. Mais quoi qu'il en soit , ces âmes ne cessent , par la sincérité de leur foi et la perfection de leurs vertus ,

d'autant moins équivoques qu'elles sont plus cachées, de perpétuer, dans la cité maîtresse de la vérité, la pratique de tout ce qui est saint. Elles sont un témoignage vivant et visible de la vraie croyance et de la vie véritable du chrétien.

La jeune dame Virginie Bruni, veuve Garinei, dont nous allons rapidement retracer la vie, fut une de ces âmes d'élite. Six ans à peine se sont écoulés depuis que la mort, sans égards pour sa jeunesse, car elle était à peine âgée de vingt-huit ans, la ravit à trois jeunes enfants pour qui toujours elle fut la plus tendre des mères ; à une famille sincèrement chrétienne dont elle était la consolation ; aux pauvres qui trouvaient en elle une ressource assurée ; à une foule d'amies chrétiennes dont elle faisait les délices ; à tous ceux qui eurent occasion de la connaître et de converser avec elle, et pour qui toujours elle fut un sujet d'édification et de louanges, et surtout aux jeunes veuves chrétiennes pour lesquelles elle fut un modèle d'autant plus accompli, que sa vie présentait moins de choses extraordinaires et singulières, et que toutes peuvent l'imiter.

Elle ne recherche certainement pas après sa mort des louanges qu'elle redoutait, qu'elle voyait pendant sa vie comme l'écueil le plus

**dangereux de la vertu : c'est donc moins en vue d'honorer sa mémoire que de contribuer à l'édification et à l'exemple des personnes de sa condition et de son sexe , pour la gloire de Dieu et celle de la piété romaine , que nous avons interrompu sans regret des occupations plus sérieuses pour donner la biographie de cette jeune dame chrétienne. Elle n'appartient pas à des contrées lointaines ou à des siècles reculés : on la vit à Rome , il n'y a que quelques années , couronner une vie édifiante par la plus précieuse mort. Elle y fut une de ces preuves si multipliées que l'esprit catholique subsiste toujours , est toujours fécond dans la cité qui est le centre et le siège du catholicisme.**



## CHAPITRE II.

*Naissance de Virginie Bruni. — Preuves de vertu qu'elle donna durant son éducation.*

Une des alliances les plus heureuses et les plus dignes d'envie que l'on ait connues depuis long-temps dans la capitale du monde chrétien , fut certainement celle de la très-pieuse dame Laure Janilli avec M. Nicolas Bruni , premier lieutenant du gouvernement , magistrat intelligent et de l'intégrité la plus exacte et la plus incorruptible , parce qu'il fut solidement et sincèrement chrétien. Dans les trois états différents qu'embrassèrent les cinq filles que le ciel leur donna , nous voulons dire la virginité , la viduité et le mariage , ils purent , de leur vivant , offrir à Dieu les trois symboles de la véritable église qui , comme le dit saint Ambroise , est vierge , est épouse et veuve ; car elle a perdu son époux divin le jour de sa mort corporelle , pour ne le

recouvrer qu'au jour du jugement (1). Et puisque les enfants sont la gloire de leurs parents, on peut, à l'exemple de ce que saint Jérôme écrit de la famille de sainte Paule, dire que les époux Bruni-Janilli ont recueilli, dans le choix terrestre de leurs vertueuses filles, le triple fruit mystérieux de la semence évangélique, figure de la sainteté que la grâce du christianisme produit, comme à raison de cent pour un chez les vierges, de soixante chez les veuves, et de trente chez les épouses véritablement chrétiennes. Et en effet, Catherine et Hyacinthe, nouvelles Eustochie, sont le miroir de la sainte virginité (2). Comme Pauline, Madeleine et Candide peuvent faire envier, par leur conduite éminemment chrétienne, les charmes, l'honnêteté, la douceur de leur union conjugale; et Virginie, dont nous allons raconter la vie, nou-

(1) *Ecclesia virgo, nupta, vidua; quæ amisit virum secundum corporis passionem; sed in die judicii recuperatura.* (Div. Ambros. de viduis.)

(2) La première, dans le célèbre sanctuaire de sainte Claire de Montefalco. La seconde, à Rome, dans la maison paternelle, où, faible et infirme de corps, mais forte et généreuse d'esprit, elle pratique les exercices et les vertus du cloître, après avoir embrassé la sainte virginité. Il est bon que l'on sache que dans ce siècle charnel, il se rencontre encore des âmes nobles, au milieu de la corruption du monde, qui font leurs délices de l'esprit et de la pureté de l'évangile.

velle Paule, a donné l'exemple de toutes les vertus qui conviennent aux veuves chrétiennes (1).

Elle naquit à Rome, le 25 janvier de l'année 1812, et reçut de la nature un caractère excellent et un cœur bien fait. Aussi, dès ses plus tendres années, la vivacité et la pénétration de son esprit, la grâce de son maintien, la sagesse de toutes ses démarches, de toutes ses manières, son amour pour les pauvres, et par-dessus tout sa piété si tendre, si ingénue, la rendirent les délices de ses parents et l'exemple de toutes ses petites compagnes. Dès-lors, les occupations qui conviennent à son sexe furent-elles bien mieux de son goût que tous les amusements puériles; et dès-lors aussi préféra-t-elle les pratiques de la religion à tous les passe-temps du monde. Dans les travaux de tout genre, souvent il fallut modérer son application; mais jamais elle n'eut besoin d'être aiguillonnée quand il fut question de prier, soit à la maison, soit à l'église, non

(1) *In agro terræ bonæ tres fructus legimus: centesimum, sexagesimum, tricesimum. In tribus mulleribus, sanguine et virtute conjunctis, tria Christi præmia recognosco: Eustochium virginitalis flores metit; Paula laboriosam viduitatem terit; Paulina castum matrimonii cubile servat. ( D. Hier. ad Pammachium. )*

plus qu'en quelque'autre exercice de piété que ce pût être.

Virginie avait un peu plus de dix ans, lorsque ses parents, voulant achever son instruction, firent choix d'une maison d'éducation jouissant d'une estime bien méritée et l'y placèrent. Ce fut là qu'on lui vit donner un exemple admirable de cette prudence et de cette grandeur d'âme par lesquelles elle se distingua toujours ensuite durant le reste de sa vie, qui fut courte il est vrai, mais pleine de vertus.

Parmi les enfants comme chez les adultes, le vrai mérite se fraye bientôt une voie jusqu'aux âmes nobles et élevées dont il gagne l'estime et mérite les louanges. Mais il éveille aussi contre lui l'antipathie et les persécutions des âmes basses et rampantes. L'exemple ou le trait suivant en est une preuve : Une pensionnaire, dont l'âme était de cette dernière trempe, souffrant avec peine que la jeune Virginie, dès le moment de son entrée dans l'établissement, se fût attiré, par ses bonnes qualités et sa conduite exemplaire, l'admiration et l'amitié de ses maîtresses et de ses compagnes, jura dans son cœur de la perdre. Puis, par un stratagème vraiment diabolique, elle fit voir de quoi peut être capable, même dans un jeune cœur, le sentiment vil et cruel de l'envie. Cette malheu-

reuse dérobaît avec une maligne dextérité tous les objets qui pouvaient tomber sous sa main , soit qu'ils appartenissent aux autres élèves , soit qu'ils fussent à la communauté ; et lorsqu'on lui demandait par qui ces vols avaient été commis , elle en accusait la jeune Bruni , assurant avec un imperturbable sang-froid, qui faisait prendre ses noires calomnies pour le langage de la vérité , qu'elle avait vu de ses propres yeux sa compagne enlevant ces objets , et les cachant dans l'endroit où sa propre main les avait déposés. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre de vol cette vertueuse enfant : calomnie insupportable pour une âme noble , sensible et délicate , et qui fit à la sage Bruni la position la plus critique et la plus pénible. En effet , rougissait-elle ? c'était parce qu'elle avait été découverte. Se lamentait-elle ? c'était de rage. Niait-elle le fait ? on la taxait de mensonge. Gardait-elle le silence ? c'était une coupable avérée qui n'avait rien à répondre. Parlait-elle ? elle était encore plus criminelle ; c'était une insolente , une impertinente , une effrontée qui ne pouvait pas même être réduite au silence. De là les épithètes les plus ignominieuses , les réprimandes les plus humiliantes , les châtimens les plus sévères : il suffit de dire qu'on alla jusqu'à lui donner le fouet en plein réfectoire.

Au milieu de tous ces châtimens, de toutes ces tortures, il lui fallut endurer un autre tourment, qui certainement ne fut pas le moindre de tous. Ce fut de ne pouvoir ni faire goûter, ni même faire entendre les plaintes qui lui furent arrachées par les douleurs cuisantes que lui occasionnait une chaussure dont elle était forcée de se servir, et qui se trouvait tellement dure et étroite, qu'elle ne pouvait faire un pas sans éprouver un tourment aigu. Sans qu'il y eût de sa faute, la pauvre enfant avait perdu la confiance générale; aussi ne fut-elle nullement écoutée: on disait au contraire que ses plaintes n'étaient qu'un pur effet de son excessive délicatesse, ou bien d'un caprice insensé. Pendant plusieurs mois elle fut donc encore obligée, là-dessus, de souffrir en silence, et, délicate comme elle l'était, elle eut la plante des pieds si fortement offensée, tellement viciée, qu'elle en demeura presque estropiée, et que les douleurs qu'elle ressentit constamment aux pieds jusqu'à la fin de sa vie ne lui permettaient de marcher qu'avec beaucoup de peine.

Pendant ce temps-là, sa méchante rivale enhardie par l'horrible succès qu'avait obtenu sa calomnie, ne cessait de renouveler les mêmes larcins en usant de la même ruse, et d'attirer

ainsi sur Virginie les mêmes reproches et les mêmes châtimens.

Mais enfin, il devenait inconcevable qu'une jeune fille, si sage et si pieuse en tout autre chose, pût, en présence de punitions si souvent réitérées, toujours s'obstiner dans la même faute. On la crut donc obsédée; on la traita comme telle: on fit lire sur sa tête l'évangile de saint Jean, et on l'exorcisa.

Au milieu de toutes ces souffrances, de toutes ces angoisses si multipliées, si longues, et dans sa personne et dans l'honneur de son nom, Virginie, bien loin de s'abandonner à des ressentiments, à des récriminations, qui, dans une situation pareille, seraient bien pardonnables à une âme pleine d'honneur et si cruellement blessée, Virginie, disons-nous, toujours simple, toujours patiente et résignée, se contentait de répondre: « Je ne suis point coupable de la » faute pour laquelle je suis punie. Je ne suis » ni incorrigible, ni obsédée. La sainte Vierge » manifestera certainement mon innocence. » Et en effet, cette pieuse enfant répandait avec ses larmes et ses prières son cœur transpercé devant une image de Marie, n'attendant plus que d'elle seule la manifestation de la vérité et le rétablissement de son honneur si cruellement outragé. Elle fit preuve, en attendant, d'une

prudence et d'une force d'âme bien rares dans une femme qui se voit réduite à cette pénible et douloureuse extrémité, bien étonnante surtout dans une jeune personne de cet âge. Souvent elle avait occasion de se trouver en face de ses parents : toute autre à sa place n'eut pas manqué de se plaindre, et toujours pourtant Virginie sut dissimuler, cacher la peine qui navrait son cœur, et la rigueur du martyre qu'elle endurait. Mais elle ne tarda pas à recueillir le fruit de sa patience et de sa confiance aux secours d'en-haut. Une circonstance qui parut être l'effet du hasard, et qui fut une disposition de la divine Providence, fit découvrir la perfide compagne qui s'était conduite avec une si noire malice. Prise sur le fait, elle se vit elle-même enveloppée dans les filets qu'elle avait tendus à l'innocence. Punie publiquement, elle dut dévorer, avec bien plus d'ignominie, l'affront par lequel elle avait tenté de noircir la réputation d'une personne vertueuse.



### CHAPITRE III.

*Suite de la jeunesse de Virginie. — Dispositions chrétiennes dont elle fait précéder son mariage.*

L'effet de cet événement ne fut pas seulement de lui concilier l'estime de la communauté tout entière, il servit encore à la confirmer dans ses bons sentiments de piété et de confiance en Dieu, à modérer le feu de son caractère, à réprimer la promptitude de son esprit, à la rendre maîtresse de sa langue ainsi que de son cœur, et surtout à la former à cette patience et à cette résignation chrétienne, dont plus tard elle devait donner tant de preuves dans les circonstances critiques et pénibles que lui réservait un Dieu qui souvent se sert des tribulations pour épurer et fortifier la vertu des vrais chrétiens, afin de les rendre plus semblables à son divin Fils, chef et modèle des prédestinés (1).

(1) Quos præseclvit et prædestinavit, conformes fieri imagini Filii sui. (Rom. 8.)

En effet, une fois rentrée dans la maison paternelle, jamais on ne put voir Virginie donner le moindre signe de colère ou d'impatience, se montrer opiniâtre par ostentation, exciter des brigues par malice, ou altérer la paix domestique par quelque imprudence. Toujours réfléchie, toujours sage, toujours appliquée aux devoirs de son état et toujours pieuse, elle mérita que son excellente mère se déchargeât sur elle de la direction de ses autres filles, et de tous les soins de la maison. Elle s'appliqua dès-lors spécialement à garder la modestie la plus sévère dans ses vêtements et dans ses paroles, tout en observant dans ses conversations la sage réserve qui convient à la plus austère pudeur.

Virginie avait l'âme grande et la taille élevée, l'esprit vif et les yeux brillants; le cœur pur et la figure belle, mais d'une beauté délicate et sévère tout ensemble. Elle était charmante, mais sans affectation; affable, mais sans familiarité; grave, mais sans prétentions; enjouée, mais sans légèreté; joviale, mais sans dissipation; modeste, mais sans ostentation; fervente, mais sans excès; d'une vertu délicate, mais sans scrupules; et constamment elle se montra telle jusqu'à la fin de ses jours.

Néanmoins, avec des qualités d'esprit et de corps si précieuses, si capables de la distinguer,

si propres à intéresser tous les cœurs en sa faveur, jamais elle n'eut rien tant en horreur que la prétention, si commune aujourd'hui, même parmi des personnes du sexe déjà sur l'âge, de vouloir briller parmi leurs semblables, et de se disputer, par de misérables artifices, de sots adorateurs. Totalemeut étrangère à ces vagues inquiétudes dont se sentent agitées tant de jeunes personnes impatientes de rencontrer un époux, inquiétudes qui, de nos jours, les soumettent à mille intrigues, à mille bassesses, font la désolation des parents, et souvent entraînent la ruine des familles, en les perdant elles-mêmes, Virginie, tranquille et paisible au milieu des soins du ménage, heureuse et riche du trésor de son innocence, et satisfaite des délices que lui faisait goûter sa piété, attendait avec indifférence des dispositions d'en-haut, de la prudence et de l'amour de ses parents, le sort et le parti que la Providence lui réservait.

Elle en était là, lorsque M. Jean Garinei, propriétaire opulent, riche négociant et excellent chrétien, enchanté de ses vertus, parvint, par les voies les plus honnêtes, ( car celles-là seules avaient accès dans la maison Bruni ) à lui faire connaître combien il s'estimerait heureux de l'avoir pour épouse. Demoiselle aussi sage, aussi honnête, qu'elle était fille obéissante et

respectueuse , Virginie lui fit répondre : « J'ai  
» un père et une mère desquels je dois et je  
» veux dépendre entièrement dans la décision  
» de l'état que je dois embrasser ; comme je ne  
» ferai rien sans leur consentement , je ne dois  
» non plus écouter aucune proposition à leur  
» insu. » Il y eut donc des pourparlers entre  
leurs parents respectifs ; cette affaire fut traitée  
et conclue en peu de jours , et Virginie reçut ,  
comme lui venant de la main de Dieu , l'époux  
qu'il plut à ses parents de lui donner.

Souvent il arrive, de nos jours, que des folies  
d'esprit trop patentes , des transports de cœur  
trop violents , des familiarités trop libres , qu'un  
oubli trop profond des principes du christia-  
nisme sont les seules dispositions avec lesquelles  
on se rend au pied des autels du Dieu de toute  
pureté , pour y contracter ce lien saint et mys-  
térieux , ce grand et admirable sacrement ,  
figure de l'union mystique de Jésus-Christ avec  
la sainte église (1). Telle ne fut point la façon  
d'agir de Virginie : bien plus occupée de l'idée  
de l'acte sublime et solennel de religion qu'elle  
allait accomplir , que du prix et du mérite de  
l'homme qu'elle devait épouser , jamais elle ne

(1) Sacramentum hoc magnum est : dico , in Christo  
et in ecclesia. (Ephes. 5.)

consentit à l'admettre chez elle sans que sa mère se trouvât présente à leur entrevue ; et les préparatifs de noces auxquels elle donna le plus grand soin , furent de conserver le maintien de la pudeur la plus sévère , de s'adonner longuement à la prière et aux exercices de piété , de faire une retraite de plusieurs jours et une confession générale de sa vie , disant avec le sentiment de la piété la plus profonde à son futur époux : « Nous sommes chrétiens et enfants » de chrétiens. Nous ne devons donc pas nous » épouser comme ceux qui ne reconnaissent » d'autre Dieu que leur passion ; mais implorer » par la prière les bénédictions du ciel , afin » que notre union nous rende heureux sur la » terre » (1).

(1) *Deprecemur Deum ; illi quippe sanctorum sumus : et non possumus conjungi sicut et gentes quæ ignorant Deum. (Tob. 8.)*



## CHAPITRE IV.

### *Sage conduite de Virginie dans l'état du mariage.*

Les livres saints contiennent une menace terrible contre certaines alliances. Le démon, disent-ils, acquiert un empire d'autant plus funeste qu'il est plus réel sur ces époux qui, mettant Dieu de côté, ne recherchent dans le mariage qu'un moyen d'assouvir plus librement leurs brutales passions : bientôt cet esprit malin a semé la discorde entre eux, jeté l'amertume sur leur vie, et en a fait des malheureux (1). Mais ce châtement, plus fréquent de nos jours qu'on ne le pense communément, ne devait pas être le partage de l'heureux couple Bruni-Garinei. Le Dieu qu'avant tout ils avaient in-

(1) Hi qui conjugium ita suscipiunt ut Deum à suâ mente excludant, et suæ libidini ita vacent, sicut equus et mulus, quibus non est intellectus : habet potestatem dæmonium super eos. (Tob. 6.)

voqué , ouvrit sur ces deux époux si vertueux , si chrétiens , le trésor de ses miséricordes et de ses consolations. Aussi vit-on cette alliance , contractée avec des dispositions si pures et si saintes , et dont la fin légitime fut , comme celle de Sara avec le jeune Tobie , de former un établissement honnête , de donner des adorateurs au vrai Dieu et des fidèles à son église (1) , présenter , pendant ses cinq années de durée , le spectacle , malheureusement trop rare aujourd'hui , de deux cœurs et de deux âmes qui , par l'harmonie de leurs sentiments , par la constance de leurs affections , par leur persévérante assiduité aux pratiques de la religion , ne formèrent réellement qu'un cœur et qu'une âme , et qui , toujours paisible et toujours heureuse , vit tomber sur elle les bénédictions du ciel dans ces trois excellents enfants qu'il lui accorda.

La plus grande grâce du mariage , dit l'Écriture , n'est pas une femme belle et capricieuse , riche et dépensière , pleine d'esprit et vide de religion ; mais bien une femme qui ait la sainteté pour trésor et la pudeur pour ornement (2) :

(1) Tu scis quia non luxuriæ causa accipio conjugem , sed solâ posteritatis dilectione : in quâ benedicatur nomen tuum in sæcula. (Tob. 80.)

(2) Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata. (Eccl. 26.)

il n'y a que la femme en qui la bonté de l'esprit l'emporte sur le prix du corps qui puisse rendre heureux son époux (1). Or, Virginie Bruni fut précisément cette femme par rapport à M. Garinei, auquel elle rendit toujours justice et pendant sa vie et après que la mort le lui eût ravi, assurant qu'elle ne pouvait et n'avait pu le trouver ni plus affectionné pour elle, ni plus chrétien. Aussi, tout en lui vouant le plus parfait, le plus tendre attachement comme à son ami, le respecta-t-elle toujours comme son chef. Sa tendresse ne put exclure le respect, et sa confiance fut embellie par la pudeur. Quelle attention délicate à prévenir ses volontés, à deviner ses désirs. Toutefois, quoique jalouse de plaire à l'homme auquel elle avait consacré toutes ses affections, elle n'en était pas moins empressée, par l'exactitude qu'elle apportait à l'accomplissement des devoirs du chrétien, de plaire à Dieu qui le lui avait donné, et pour lequel il lui était cher ; et c'est pour cela qu'autant que purent le lui permettre ses nouvelles obligations, elle ne voulut rien changer à ses anciens exercices de piété, à son amour pour la retraite et pour les occupations du ménage.

C'était encore pour le même motif que rien

(1) *Mulleris bonæ beatus vir.* (Eccli. 26.)

ne lui répugnait autant que cette insatiable avidité , ou, disons mieux, que cette fureur de divertissements , de sociétés , de parures indécentes dont se trouvent pour ainsi dire possédées tant de jeunes épouses , et qui est la cause la plus ordinaire de la ruine des familles , et de tant de scandales et d'infidélités dans le mariage. Cependant, loin de fatiguer , de tourmenter son mari , comme cela bien souvent arrive , pour des choses qui ne sont après tout qu'une pâture digne des âmes vaines et dissipées , et des têtes écervelées , lorsque l'obéissance à son époux , ou bien des convenances de société l'enlevaient à ses occupations domestiques , et l'obligeaient d'assister aux spectacles et de paraître dans le monde , c'étaient, il est vrai , pour elle des jours de tourment , dont elle se plaignait ensuite souvent à ses amies , mais elle s'en tenait là , et se contentait de faire adroitement en sorte qu'ils ne se renouvellassent pas trop fréquemment.

Si la qualité d'épouse ne détruisit pas , mais perfectionna , dans Virginie , la chrétienne fervente et recueillie , elle ne détruisit pas non plus , mais perfectionna de même encore la femme prudente. Nullement enorgueillie de l'ascendant que son amour et ses vertus lui avaient acquis sur le cœur de son époux , elle

se montra pleine de respect et de vénération pour son beau-père et sa belle-mère, leur demandant leur bénédiction comme elle eût fait à ses propres parents ; pleine de tendresse pour ses beaux-frères, comme s'ils eussent été ses propres frères : et nous pouvons dire avec vérité que les uns la chérissent comme leur propre fille, et les autres comme une sœur sortie de leur propre famille. Ainsi Virginie sut aimer les personnes, prendre à cœur leurs intérêts et réunir leurs affections. La paix domestique qui trop souvent a coutume d'être altérée par l'antipathie que s'inspirent mutuellement une belle-mère et une belle-fille, trouva donc un nouvel appui dans cette respectueuse réserve, dans ces manières prudentes de cette jeune épouse qui, mesurée dans ses paroles et sage dans sa conduite, ne montra jamais aucune prétention ; mais n'éveilla, n'excita jamais non plus aucune jalousie.



## CHAPITRE V.

*Virginie connaît que Dieu la destine à souffrir. — Elle tombe dangereusement malade, et donne de nouvelles preuves de sa grande piété.*

Mais il était écrit dans les décrets divins que Virginie Bruni ne devait pas jouir longtemps de ce bien-être, qui n'était que le fruit et tout à la fois la récompense de sa vertu, et que le modèle parfait des épouses allait bientôt devenir le parfait modèle des veuves chrétiennes. Aussi la grâce qui conduit les âmes par des voies ineffables jusqu'au degré de vertu auquel elle veut les élever, s'y prit-elle de longue main pour préparer Virginie, lorsqu'elle était encore engagée dans les liens du mariage, à la sainteté propre à la veuve.

Un matin, qu'une indisposition la retenait au lit, elle porta par hasard les yeux sur la muraille qui lui faisait face, et sur laquelle il lui sembla voir les plaies de Notre-Seigneur

peintes au naturel. Elle n'en fit d'abord aucun cas et se contenta de dire en elle même : « Que » ces peintres sont curieux ! Voyez un peu si , » pour imiter du marbre rouge , ils doivent » ainsi faire des taches sur les murs ! » Mais plus tard elle y reporta sa pensée , puis ses regards , et , passant de la figure à l'objet figuré , elle se prit à méditer sérieusement la douloureuse passion du Sauveur. L'idée qu'elle en conserva fut si vive , l'impression en fut si profonde , qu'à dater de ce jour elle n'eût pu , quelques moyens qu'elle eût employés , en détourner ni son esprit ni son cœur. Dans l'agitation et l'inquiétude qu'elle en ressentait : « Seigneur , » disait-elle à Jésus-Christ , que demandez-vous » de moi ! si je ne fais pas bien , si vous exigez » de moi quelque chose de plus , daignez me le » faire connaître. Si vous me destinez à souffrir , » si vous voulez que le souvenir de vos propres » souffrances me serve d'encouragement , je » suis prête à tout ce qui peut vous plaire , » pourvu que votre grâce vienne au secours de » ma faiblesse. » Cette sage jeune femme ne se trompe point en interprétant ainsi cette vive impression que la passion du Sauveur avait laissée dans son âme , sans qu'elle l'eût jamais éprouvée auparavant , et la suite paraît démontrer assez clairement que Dieu avait voulu lui

marquer par là cette série de jours tristes , pénibles et douloureux qui devaient commencer à s'écouler dès cet instant , pour ne finir qu'avec sa vie.

Ces jours de tristesse et de deuil ne se firent pas attendre long-temps ; quelques-uns s'étaient à peine écoulés qu'à la suite de fausses couches , elle se trouvait à la dernière extrémité , et recevait le sacrement de l'Extême-Onction. Cette maladie pourtant ne devait pas être la dernière , et Dieu parut l'avoir ordonnée , comme celle de Lazare , pour rendre plus manifeste l'œuvre de sa grâce , dans la piété sincère et la force de Virginie. Celle-ci ne sentit pas plus tôt son mal s'aggraver , qu'elle fut la première à demander instamment les derniers sacrements , et qu'elle ne put goûter de tranquillité jusqu'à ce qu'elle les eût reçus. Au milieu de tous ses tourments , ni les douleurs atroces qui lui lacéraient les entrailles , ni la vue de deux tendres enfants et d'un époux chéri , qu'elle laissait en proie à la désolation et à la douleur ; ni la pensée de se voir ravir la vie pour ainsi dire au moment où elle commençait à la comprendre et à goûter sa position , c'est-à-dire à la fleur de la jeunesse , à l'âge de vingt ans , ne purent jamais arracher de sa bouche aucun signe d'impatience , aucune parole de plainte que la religion n'avouât. Con-

solant les autres, tandis qu'elle-même avait besoin de consolations, elle les exhortait par ses paroles et par son exemple à être résignés à tout ce que Dieu veut bien permettre qui nous arrive.

La maladie néanmoins faisait des progrès rapides, et la malade tomba dans le délire ; état dans lequel l'homme se montre tel qu'il est sans déguisement, mais qui ne servit pour Virginie qu'à faire mieux connaître les saintes et pieuses habitudes de son esprit et de son cœur. Tantôt elle disait à ses enfants : « Allons, il est temps » de faire vos prières ; » tantôt elle parlait de son confesseur. Tantôt elle demandait que l'on fit sur elle des aspersion d'eau bénite, afin d'éloigner l'esprit malin qu'il lui semblait voir dans son appartement ; tantôt elle chantait de pieux cantiques, ou bien récitait d'affectueuses prières. Ainsi l'on peut dire que son délire était la continuation des actes de religion dont l'usage lui était si familier quand elle se trouvait en santé.

Malgré des dispositions si chrétiennes, elle avait néanmoins coutume de dire que le Seigneur avait usé d'une grande miséricorde à son égard, en ne permettant pas qu'elle mourût alors. « Car, ajoutait-elle, j'étais encore trop » attachée au monde ; Jésus-Christ ne régnait » pas seul dans mon cœur. Il est vrai que j'ai

» demandé les sacrements , mais je les ai reçus  
» sans rien comprendre à ce qui se faisait. Ah !  
» mon Dieu , qui sait comment cela serait alors  
» allé pour moi ! j'espère que plus tard tout ira  
» mieux. Il faut faire le bien pendant qu'on est  
» en santé. Au moment de la mort on ne fait  
» que peu de chose , et encore le fait-on bien  
» mal , quand on n'a pas bien fait pendant la  
» vie. Je sais que je n'entendais , ni ne com-  
» prenais rien. Qu'ils sont à plaindre ceux  
» qu'une dernière maladie surprend au milieu  
» des désordres de la vie , dans l'oubli d'eux-  
» mêmes , et la dissipation du monde ! »



## CHAPITRE VI.

*Dernière maladie de l'époux de Virginie. — Elle est inspirée et promet à Dieu de rester veuve.*

Le Seigneur réservait à cette jeune épouse des épreuves bien plus longues et beaucoup plus rudes encore. Satisfait des bonnes dispositions avec lesquelles Virginie lui avait fait de bon cœur le sacrifice de tout, il ne voulut pas pour le moment en accepter l'accomplissement ; et contre l'espérance de tous , il la rappella des portes du sépulcre à une vie qui devait être pour elle « une histoire douloureuse plus amère que la mort. »

A peine est-elle un peu remise de sa longue convalescence , et déjà dans le sixième mois de sa dernière grossesse , que son vertueux époux , auquel une constitution robuste et florissante

semblaient présager de longues années de vie , tombe tout-à-coup malade , et fait , après cinq jours de maladie , craindre une fin prochaine.

La femme , généralement parlant , est d'autant plus affectueuse et sensible , qu'elle prise davantage et cultive mieux la pudicité. De plus , l'amour de la chasteté dans une jeune épouse est la mesure de son amour pour son époux , tout comme il est le gage de sa fidélité. Outre cette raison d'aimer son époux plus qu'il ne serait possible de le croire , il s'en trouvait encore d'autres pour Virginie : par exemple , l'énergie particulière de ses affections , et la voix de la reconnaissance jointe à celle du devoir ; car M. Garinei aimait son épouse avec une indicible tendresse. Quelle ne furent donc pas la tristesse , l'abattement , la douleur dont elle sentit le poids préssurer et son esprit et son cœur , lorsqu'elle vit ce qu'elle avait de plus cher au monde sur le point d'être arraché d'entre ses bras. Elle racontait *elle-même* que le jour qui précéda l'accomplissement de cette fatale catastrophe , d'autant plus douloureuse pour elle , qu'elle s'y attendait moins , elle crut sentir se creuser au-dedans d'elle-même un vide immense qu'il devenait désormais impossible de combler ; qu'il lui semblait que son cœur se rompait et lui était violemment arra-

ché de la poitrine ; que privée de ses sens , et n'étant plus à elle , elle ne savait ce qu'elle faisait ; qu'elle ne voyait , ni n'entendait plus rien ; qu'elle allait et venait , se levait , s'asseyait , cherchait la solitude et la fuyait ; et par ce désordre extérieur de toutes ses démarches , de tous ses mouvements , elle annonçait le désordre intérieur de son esprit.

Elle ne se lamentait point , et n'articulait aucune parole : elle n'eût pu le faire , parce que les grandes douleurs , comme les grandes surprises , sont muettes. Elles resserrent le cœur , tarissent ou ferment la source des larmes , et ne peuvent être soulagées par des pleurs. Pâle et le visage défiguré , taciturne et comme absorbée dans ses réflexions , elle ne nourrissait qu'une seule idée dans sa silencieuse douleur , et cette idée semblait soulager son âme : Elle pensait qu'elle ne pourrait lui survivre ; que bientôt elle suivrait son époux sur la voie de la mort , et serait ensevelie avec lui.

Mais Virginie était profondément chrétienne et pieuse. Dans cet état de désolation , elle se résout donc à obtenir de Dieu cette force qu'elle cherche en vain en elle-même. Elle appelle la grâce divine au secours de la nature chancelante et abattue. Car il est certaines plaies de l'âme que le baume de la religion seul peut guérir ou

adoucir, et c'est ce dont cette âme désolée fit une bien prompte expérience.

En effet, pendant la nuit qui fut la dernière que son époux passa sur la terre, elle le veillait elle-même. Pendant qu'il reposait, et que, rapprochée d'une petite table, elle priait pour lui, le recommandait en se recommandant elle-même à Dieu, ses yeux rencontrèrent un livre de piété que jamais elle n'aperçut depuis, et que personne ne revit non plus dans la maison. Elle l'ouvre au hasard, et tombe sur un chapitre intitulé : *Des vertus et des devoirs de la veuve chrétienne*. Elle le prend, le parcourt avec attention et, pendant sa lecture, une voix secrète semble se faire entendre à son cœur, et lui dire : « Virginie, avant peu tu seras veuve, » et Dieu veut qu'alors tu mettes en pratique ce » que tu lis en ce moment. » Elle entend cette voix intérieure, elle reconnaît que c'est la voix de Dieu, et sur-le-champ cette âme pieuse et fidèle y correspond. Elle réprime donc sa sensibilité, puis, surmontant sa douleur, elle répond aussitôt : « Oui, mon Dieu, que votre » volonté soit faite, et non la mienne. Je vous » promet de tout mon cœur de rester veuve » jusqu'à la mort, et d'accomplir fidèlement, » jusqu'à la dernière syllabe, avec le secours » de votre grâce, tout ce que vous m'avez fait

• connaître aujourd'hui par le moyen de ce  
• livre. »

A peine eût-elle prononcé ces paroles qu'elle sentit en quelque sorte son cœur se réouvrir, son esprit s'affermir, ses forces qui l'avaient abandonnées renaitre, et elle-même devenir capable de supporter avec la résignation convenable la séparation douloureuse qui, quelques instants auparavant, lui semblait insupportable. Elle ne doute plus dès lors que son époux ne lui doive être enlevé, et elle renouvelle à Dieu le sacrifice de cette chère vie et celui de sa propre douleur. Puis, contre l'avis des médecins qui ne jugent pas que le danger soit ni si certain ni si rapproché, elle commence à prier et à insister pour que l'on fasse administrer les derniers sacrements à son cher malade. Elle fait plus : puisant dans son amour véritablement chrétien le courage nécessaire pour cela, elle le prévient elle-même, l'y encourage, l'y dispose ; lui suggère les sentiments et les actes propres à la circonstance, l'exhortant par des paroles suaves à la patience chrétienne, à la soumission à la volonté de Dieu, à la confiance en sa divine miséricorde, au désir de la bienheureuse immortalité. Et ce fut vraiment une disposition de la grâce de Dieu en faveur du bon M. Garinei, que Virginie se fut donnée tant de mouvement

pour lui faire administrer les derniers sacrements ; car à peine les eût-il reçus , qu'il perdit l'usage de ses sens , et que peu d'instants après avoir reçu ce dernier témoignage de l'amour si chrétien de sa jeune épouse , il expira paisiblement entre ses bras.

Ce fait , joint à ce qui lui était arrivé à elle-même pendant la maladie grave dont nous avons parlé précédemment , faisait souvent dire à Virginie : « Que c'est avoir une pitié cruelle que de » tromper les malades jusques dans les bras de » la mort ; de réserver les sacrements pour les » derniers moments , quand on ne comprend plus » rien , et qu'on n'est plus à temps pour les recevoir , et de laisser ainsi saisir une âme à l'improviste pour être conduite au tribunal de Dieu. » S'adressant à ses sœurs et à ses amies : « Au nom de la charité , leur disait-elle , ne » commettez pas cette trahison à mon égard ; » et si jamais vous me voyez gravement malade , » avertissez-moi sur-le-champ , je vous en prie ; n'écoutez aucune considération. Mais , » ajoutait-elle en souriant , si madame la sèche » ( la mort ) ne me fait pas une surprise , et ne » m'enlève pas la raison dès le principe de la » maladie , je saurai bien vous dispenser de » cette peine , en pensant moi-même à ce que » je dois faire. » Elle fit en effet ce qu'elle devait,

**et plus qu'elle ne devait dans sa dernière maladie, comme nous le verrons en son lieu : n'allons pas anticiper.**



## CHAPITRE VII.

*Sentiments chrétiens de Virginie à la mort de son époux ,  
et lors de sa séparation avec ses enfants.*

Dans les grandes afflictions , la grâce fortifie la nature , mais ne la détruit pas. Elle sait inspirer la patience , adoucir , corriger le sentiment , mais non l'éteindre et l'anéantir. Aussi , quoique Virginie eût accepté comme venant de la main de Dieu le coup qui l'avait frappée , et se fût préparée d'avance à le recevoir avec une sage résignation , elle ne laissa pourtant pas d'éprouver la douleur de sa blessure dans toute son intensité : « Je n'ai jamais dans ma vie , » disait-elle, ressenti, ni avant ni après, une peine » si grande , une douleur plus aigüe. Ma mère » m'était bien chère ; je lui voulais plus de bien » qu'à moi-même ; cependant , sa perte ne me » fut pas aussi sensible que celle de mon

« époux. » Elle concentra néanmoins intérieurement sa désolation et son chagrin, et l'unique soulagement qu'elle se permit d'y apporter fut de dire, comme Job, à ses parents et à ses amis : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté : que son saint nom soit béni (1). » La pâleur de son visage, la sensible altération de ses traits, la langueur de sa vie, qui menaçait ruine, révélaient bien extérieurement le chagrin profond, la douleur amère qui torturaient intérieurement son esprit et son cœur ; mais à ses actions et à ses paroles, il était aisé de voir que cette douleur était résignée, calme, tranquille, qu'elle n'altérait point la paix d'une conscience parfaitement en règle avec elle-même et avec son Dieu, et que sa désolation, comme celle de Job, lui laissait endurer toutes les peines, sans la rendre coupable d'aucune faute (2).

Virginie se voyait veuve dans un âge encore bien peu avancé : elle avait à peine vingt-un ans ; elle se voyait mère, et mère désolée de deux jeunes enfants, et d'un troisième enfant qu'elle portait dans son sein ; son courage ne se laissa point abattre, elle conserva son énergie. « Mes

(1) Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum. (Job. 1. )

(2) In omnibus his non peccavit Job labilis suis. (Job. 1.)

» enfants, disait-elle, ont perdu leur père  
» terrestre; mais ils auront pour eux le père  
» céleste. J'ai perdu l'homme le plus cher que  
» j'eusse au monde; je serai plus libre de m'at-  
» tacher à Dieu. » Et dès cet instant, en effet,  
elle s'attacha toute entière à Dieu; de sorte qu'il  
est permis de répéter littéralement de Virginie  
ce que saint Jérôme écrivait de sainte Paule :  
Qu'elle fut sensible à la perte de son mari,  
qu'elle faillit en mourir de douleur, mais qu'elle  
embrassa le service de Dieu si promptement,  
si généreusement et avec tant de ferveur, qu'on  
eût été tenté de croire qu'elle avait désiré sa  
mort. (1)

Ainsi qu'elle l'avait promis au Seigneur,  
Virginie resta non seulement veuve mais encore  
elle s'appliqua sur-le-champ à la pratique des  
vertus qui conviennent à la veuve chrétienne et à  
l'accomplissement fidèle de tous ses devoirs, con-  
formément à ce que dit saint Ambroise : « Que la  
» simple viduité n'est louable qu'autant qu'elle  
» se trouve accompagnée des vertus propres  
» de cet état (2). » Ses devoirs, elle les avait

(1) Postquam vir ejus mortuus est, sic eum planxit,  
ut propè ipsa moreretur; sed ita se convertit ad  
Domini servitutum, ut ejus mortem videretur optasse.  
(D. Hieron. Epitaph. s. Paulæ.)

(2) Non simplex viduitatis est, nisi virtus etiam vidui-  
tatis accedat, (D. Ambros. de viduis.)

connus à la lecture du livre mystérieux dont nous avons parlé : ils lui étaient restés profondément gravés dans l'esprit, imprimés encore plus dans le cœur.

Mais pour ne pas interrompre ici le fil de la narration qui doit faire connaître à nos lecteurs les tristes vicissitudes par lesquelles passa Virginie, et les peines qu'elle eût à dévorer, nous parlerons plus tard de sa méthode de vie dans l'état de veuve, et de la perfection avec laquelle elle accomplit, dans toute leur étendue, les obligations prescrites par la religion.

Trois mois après la mort de son époux, elle sentit se renouveler plus vive la douleur de cette perte, à l'occasion de la naissance qu'elle donna à une fille dont elle était demeurée grosse, et qui, privée de son père avant d'être née, ne devait jamais pouvoir dire qu'elle l'eût connu.

Au milieu de tant d'amertumes, c'était pour Virginie un délicieux devoir et une grande consolation d'avoir sous ses yeux ses trois enfants, de veiller à leur éducation, et de pouvoir leur inspirer de bonne heure les principes et les sentiments chrétiens dont elle était remplie. Mais le Seigneur voulant faire passer sa patience et sa fidélité par une épreuve plus délicate encore, permit qu'elle fut privée de cette consolation; l'unique, après Dieu, qui puisse

dédommager la veuve de son isolement, de sa solitude, lui en adoucir la tristesse et l'amertume, lui en faire supporter, aimer les privations.

De mauvaises intelligences surgirent, on ne saurait guère dire comment, entre deux familles respectables et chrétiennes, faites pour s'entendre et pour s'aimer; elles en altèrent l'harmonie. Bientôt succédèrent les divisions et la discorde; puis les différends et les contestations, dont le cœur de Virginie fut la principale victime. La séparation des intérêts nécessita celle des enfants d'avec leur mère. Virginie, en gardant auprès d'elle la petite fille qu'elle allaitait encore, et en se fixant dans la maison de son père, dut céder ses deux fils à son beau-père, la loi le rendant dépositaire de l'autorité paternelle d'un fils qui avait laissé des enfants en mourant avant d'être émancipé.

La famille Garinei, nous l'avons déjà dit plusieurs fois, est éminemment chrétienne; et les deux aïeuls paternels ont, pour leurs petits-fils orphelins, une tendresse toute spéciale. Mais, quoi qu'il en soit, les soins industrieux, les attentions délicates, l'amour patient, actif, généreux, infatigable d'une mère, et surtout d'une telle mère, ne peuvent être compensés; et, comme le disait souvent Virginie, « une mère

ne peut se remplacer. » « Que je suis malheureuse, disait-elle ; j'ai perdu mon mari, et me voilà de plus privée de mes enfants. La plus affligée de toutes les épouses, devenir la plus désolée de toutes les mères. Cependant, ajoutait-elle, vous savez, ô mon Dieu, comme je pense ; vous savez ce que je vous ai promis, et ce que j'espère exécuter avec votre secours. Mais puisque vous demandez encore de moi ce sacrifice, puisque je dois voir confier à d'autres le soin de mes tendres enfants que je désirerais si vivement élever moi-même, quoiqu'il en coûte à mon cœur maternel, j'adore vos saintes dispositions, et je m'y sou mets humblement. »

Cette peine cuisante ne fut pas d'un instant et d'un jour seulement, mais bien une peine de tous les jours et de tous les instants. Rien au monde, il est vrai, n'était capable de la distraire, de la détourner de Dieu et de ses devoirs ; mais après Dieu, son esprit s'envolait toujours auprès de ses enfants, et cette pensée, sans cesse présente à son esprit, pesait continuellement sur son cœur comme un remords.

Il est vrai que de temps en temps il lui était donné de les voir ; que de temps en temps on les lui amenait auprès d'elle. Mais, hélas ! la joie qu'elle éprouvait en les embrassant le matin se

convertissait ensuite en tristesse , lorsque le soir il fallait de nouveau se séparer. Extérieurement , elle montrait la meilleure humeur , pour ne point fatiguer ses aimables parents à la vue de sa douleur ; et à la voir supporter avec autant de quiétude et de calme une telle privation , on eût cru qu'elle avait peu d'affection , on l'eût presque taxée d'indifférence : mais sa sœur Jacinthe , et une autre personne privilégiée , qui connaissent les secrets du cœur de Viginie , savent trop bien avec quelle ardeur elle aime ses enfants , et quels tourments elle éprouvait de s'en voir séparée. Qu'il arriva souvent à ces dépositaires de sa confiance de l'entendre gémir amèrement , et dire : « Hélas ! je suis veuve , et j'aime à l'être. » Par la grâce de Dieu , je n'ai pas de caprices en tête : tout le reste m'importe peu. Mais pourquoi ne m'est-il pas donné d'avoir mes fils auprès de moi ? » et en disant ces mots , elle fondait en larmes , puis elle courait dans un petit sanctuaire domestique qui joint l'église du St.-Sauveur , pour y donner un libre soulagement à sa sensibilité maternelle si profondément émue , pour y renouveler devant le Très-Saint-Sacrement l'offrande de ses peines , et lui demander instamment son aide et son secours.

Ce martyr , le plus douloureux certainement pour le cœur d'une mère , et d'une mère si déta-

chée du monde , si recueillie et si pieuse , dura quatre ans pour Virginie ; et loin de s'adoucir avec le temps , chaque jour ne faisait que le rendre plus dur ; en sorte qu'elle disait , la dernière année , « qu'elle n'en pouvait réellement plus. » De là tant de larmes répandues , tant de prières incessantes , tant d'intercessions sollicitées , tant de promesses faites , même avec force de vœu perpétuel ; celle , par exemple , de se vêtir toujours de noir , et de ne porter jamais aucune parure ; et tout cela pour obtenir de Dieu la grâce d'avoir ses enfants auprès de sa personne.



## CHAPITRE VIII.

*Preuves d'une généreuse charité données par Virginie dans la dernière maladie et à la mort de sa mère. Prudence singulière couronnée du plus heureux succès dans les divisions de famille.*

Dans cette amère privation de ses enfants , ce n'était pas un léger soulagement pour Virginie que celui qu'elle trouvait dans les soins et dans l'amour de sa tendre mère. Mais Dieu , qui voulait de plus en plus purifier sa vertu , toujours élever son courage , lui ravit bientôt ce soutien et cette consolation. On eût dit que Virginie n'était retournée auprès de sa bonne mère que pour l'assister pendant sa longue et douloureuse maladie , que pour recueillir son dernier soupir , et la voir expirer sous ses yeux dans un âge encore peu avancé , car elle n'avait atteint que sa quarante-septième année.

Quelles preuves de tendresse filiale et de courage héroïque ne donna pas Virginie dans cette triste circonstance ! Dame Laure Bruni souffrait d'atroces douleurs qui lui déchiraient les entrailles , car le siège de son mal était dans cette partie du corps. Bientôt elle vit s'augmenter le mérite de sa patience par un nouveau genre de supplice : l'une de ses jambes s'enfla tout-à-coup énormément , et s'ouvrit pour faire place à une horrible plaie. Les chairs vives en pendaient par lambeaux , et le sang et la pourriture en découlaient abondamment. Comme on avait prescrit , pour arrêter celui-ci , de recouvrir la plaie de suie de cheminée , ce mélange de noir et de rouge , de chair , de sang caillé et de pourriture présentait un spectacle tellement repoussant , tellement affreux , ainsi que nous l'a redit un témoin oculaire , qu'il était impossible non-seulement à l'œil d'une femme , mais même à l'œil d'un homme , d'en soutenir la vue sans effroi , et qu'il n'était pas de main qui pût en approcher sans trembler. Cependant , bien que tendre de cœur et d'un tempérament délicat , Virginie , rendue courageuse et comme supérieure à elle-même par son tendre amour pour sa mère , ne permit jamais à personne de panser cette plaie ; elle se réserva le soin exclusif de le faire elle-même plusieurs fois par jour , et s'en

acquittait avec une telle attention, avec tant de dextérité, tant d'empressement, qu'elle excitait l'admiration même des hommes de l'art.

Il est vrai que ses deux sœurs, Sophie et Jacinthe, rivalisaient de zèle et d'amour avec Virginie pour assister leur commune mère, qui leur était si chère à toutes. Madeleine en agissait de même, autant que pouvaient le lui permettre ses occupations et ses devoirs de mère de famille. La nuit, elles la veillaient à tour de rôle; et le jour, elles se tenaient continuellement auprès de son lit, s'empessant de lui rendre avec la plus tendre affection tous les services possibles, et de la consoler par leur présence et par leurs discours chrétiens. Elles eussent cru, ainsi que saint Jérôme l'écrit de la vierge Eustochie, perdre le mérite et la récompense de leur amour, si quelqu'autre eût rendu le moindre service à leur mère, et les eût remplacées dans les fonctions même les plus basses et les plus serviles (1). Jamais elle ne voulurent donc permettre que personne vint les soulager dans ces pénibles soins qui se prolongèrent durant plusieurs mois, et qui, quelque durs

(1) *Omnium ancillarum prævenire officia; et quidquid illa fecisset, de suâ mercede putare subtractum.*  
(D. Hieron., de S. Paulâ.)

qu'ils fussent pour la chair, n'en offraient que plus de délices à leurs cœurs.

Le lit de cette infirme présentait donc à l'œil du chrétien le spectacle le plus touchant et le plus édifiant en même temps. D'une part, la patience invincible de la mère, en proie aux souffrances les plus atroces ; de l'autre, la tendre affection de ses deux plus jeunes filles, Sophie et Jacinthe, et le généreux courage de la jeune veuve Virginie, qui toutes rivalisaient de zèle pour la soulager. Or, comme c'était bien moins par les forces de la nature que par un esprit de religion que la mère et ses filles pratiquaient les vertus propres de leur condition, on peut dire, en empruntant la belle pensée de saint Jérôme, que sur ce lit de douleur, le lys blanc de la virginité et la pâle violette de la viduité s'enlaçaient d'une façon admirable aux roses du martyr chrétien, et formaient une guirlande de fleurs pures et suaves qu'elles offraient à Jésus-Christ, en dédommagement de ce qu'une couronne d'épines aiguës lui avait fait souffrir pour l'expiation des péchés du monde (1).

Mais Virginie ne s'en tenait pas là. Se préva-

(1) Viduas, inter virginum lilla et martyrum rosas, quasi quasdam violas misceas. Pro coronâ in quâ Christus mundi delicta portavit, talia sarta compone. (D. Hieron., ep. ad Furiam.)

lant de la prééminence que l'âge et la volonté de sa mère lui donnaient sur ses jeunes sœurs, mais d'ailleurs pleine d'égards, de sollicitude et de délicatesse pour elles, elle s'arrogeait à elle seule les fonctions les plus basses et les plus pénibles; et si quelques circonstances la rendaient leur supérieure, ce fut dans l'exercice de la charité qu'elle voulut toujours l'être. Les derniers instants de sa mère furent surtout ceux où elle déploya tout son courage et toute sa sollicitude. Dans l'excès de leur douleur, ses sœurs tombaient en défaillance; Virginie les avait fait écarter de l'appartement de la mourante. Mais, pour elle, elle s'y tint comme clouée au lit de sa chère mère, et ni les prières, ni les instances qui lui furent faites ne purent jamais l'en éloigner d'un pas, l'en arracher pendant un instant. Tenant sa mère entre ses bras, elle recevait sur sa poitrine sa tête languissante, qui paraissait se reposer plus tranquille au contact de ce cœur si brûlant d'amour; elle lui suggérait des pensées religieuses, des actes chrétiens; elle ranimait sa foi, soutenait son espérance, et lui rappelait les sentiments de la plus douce charité. C'est ainsi qu'elle voulut avoir l'avantage d'accompagner, pour ainsi dire, jusqu'aux portes du ciel, celle qui lui donna la vie sur la terre.

Virginie ; que la mort de son époux avait rendue inconsolable, fut séparée de ses enfants ; désolée de la séparation de ses enfants, elle perdit la plus vertueuse et la plus affectionnée de toutes les mères ! Les tribulations de son cœur, pour me servir d'une expression de l'Écriture, paraissaient aller en se dilatant toujours davantage pendant le cours de sa vie (1). Pour elle, comme pour Job, un événement douloureux fut le précurseur d'un autre semblable ; une plaie en amenait une autre et plus large et plus profonde.

Mais ce qui fut dit de Job, on peut le répéter en parlant de Virginie : dans cette série de douloureuses vicissitudes, cette âme forte et résignée ne montra jamais d'impatience, ne fit jamais entendre aucune plainte qui pût déplaire à son Dieu, qui fût capable de choquer son prochain. Victime de tant d'afflictions, elle fut toujours tellement maîtresse d'elle-même qu'elle ne commit aucun péché (1).

Elle alla plus loin encore. Dissimulant le chagrin qui la minait intérieurement, également supérieure à ses peines ainsi qu'aux circons-

(1) *Tribulationes cordis mei dilatatae sunt.* (Psal. 24.)

(1) *In omnibus his non peccavit Job labilis suis ; neque stultum quid contra Deum locutus est.* (Job. 1.)

tances qui en étaient l'occasion, non-seulement elle ne se permit jamais elle-même de dire du mal de personne; mais elle ne souffrit même jamais que quelqu'un en dit en sa présence. Malheur à ses enfants s'ils eussent osé prononcer un seul mot qui eût témoigné de leur peu d'estime ou de leur peu de respect pour les personnes à la charge desquelles ils étaient! Louant au contraire franchement ce qui méritait de l'être; cachant adroitement ou défendant avec un art admirable ce qui pouvait sembler digne de blâme; excusant délicatement les intentions de ceux dont on ne pouvait toujours approuver les actions, elle mettait tous ses soins à redresser les fausses idées, à détruire les préventions injustes; à calmer l'irritation et la colère des membres de deux familles, que de tristes nécessités et un enchaînement de circonstances déplorables étaient parvenues à diviser. Ce fut par une conduite si sage et si chrétienne que Virginie, jeune et femme, mais souvent supérieure aux hommes et aux vieillards, parvint enfin, un an avant son heureuse mort, à voir s'accomplir le vœu le plus ardent de son cœur maternel, c'est-à-dire à voir ses enfants revenir auprès d'elle, et se rétablir, entre les deux familles, la bonne intelligence, l'harmonie et la paix qui continuent maintenant à régner entre elles. Cet heureux

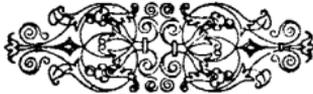
événement, devant lequel tous les autres moyens avaient échoué, fut ainsi le fruit de l'humble prière qui peut tout et obtient tout de Dieu ; de la mansuétude et de la douceur qui , comme parle l'Écriture , triomphe du dédain et de la colère des hommes (1) ; de la discrétion qui dissimule tout ; de la prudence qui modère tout ; enfin, de la charité qui supporte tout. La joie dont fut inondé le cœur de Virginie fut si sincère et si vive , lors de l'accomplissement de cette œuvre de ses larmes , de ses prières et de ses vertus, qu'on l'entendit plusieurs fois s'écrier avec transport : « C'est bien maintenant que je » mourrai contente ; » et en effet elle mourut contente. Mais avant de nous consoler par les précieuses circonstances de sa mort ; nous devons nous édifier par les bons exemples de sa sainte vie.

Le lecteur voudra bien d'abord observer que , d'après saint Paul , il est quatre vertus par lesquelles la veuve chrétienne se doit distinguer. Elles comprennent tous ses devoirs , et peuvent être appelées les vertus propres de son état , parce que ce sont elles qui la sanctifient et l'élèvent aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu.

(1) Responso mollis frangit iram. (Prov. 15.)

Ce sont : 1° la religion ; 2° la chasteté ; 3° le soin de sa famille ; 4° la charité.

Pour procéder maintenant avec ordre dans ce qui nous reste à dire d'édifiant sur les dernières années de notre jeune veuve, nous parcourrons ces années de sa viduité relativement à l'exercice de chacune des quatre vertus que nous venons d'indiquer. Nous verrons que *Virginie* les a toutes pratiquées dans leur perfection, et que par conséquent elle peut servir de modèle aux veuves véritablement chrétiennes.





# PREMIÈRE PARTIE.

---

## PREMIÈRE VERTU DE LA VEUVE.

### LA RELIGION.

---

#### CHAPITRE I.

*Religion profonde de Virginie. — Solidité et fermeté de sa Foi. — Son respect tout particulier pour la maison de Dieu.*

Ce n'est pas une petite louange pour la viduité chrétienne, dit saint Ambroise, que d'avoir été placée par l'apôtre saint Paul presque sur la même ligne que la pureté virginale (1). En effet, continue le même saint docteur, il ne faut pas un moindre effort de vertu pour renoncer au mariage après l'avoir connu, que pour ne vouloir jamais le connaître (2). Si le mérite en

(1) Non debulmus viduas à virginum præconio separare, quas apostolica sententia cum virginibus copulavit. (D. Ambros. de viduis.)

(2) Propemodum non inferioris virtutis est abstinere conjugio, quod aliquando delectaverit, quam conjugii oblectamenta nescire. (Idem. Ibid.)

est à-peu-près égal, les avantages ne diffèrent guère ; car tandis que la femme mariée a, comme dit saint Paul, son cœur partagé, qu'elle s'occupe du monde, pour s'étudier à plaire à son mari (1), la veuve, au contraire, comme la vierge, est maîtresse de son cœur, et peut, en toute liberté, s'occuper du service de Dieu (2). De là, l'Apôtre exige comme première vertu de la veuve vraiment chrétienne, que celle-ci repose principalement sa confiance et son cœur en Dieu ; et que dans l'état de désolation dans lequel l'a plongée la perte de son époux, elle cherche dans le ciel la consolation qu'elle ne trouve pas sur la terre ; qu'elle s'adonne sincèrement à l'oraison, à la prière et aux exercices de piété ; et que le jour et la nuit elle en fasse son occupation et ses délices (3).

Or, il est peu de veuves qui aient accompli ce premier devoir avec autant de perfection que Virginie, car elle fut profondément religieuse, dévote et pieuse. Elle avait une foi si solide, que l'on croit pouvoir dire qu'elle n'éprouva

(1) *Quæ nupta est cogitat quæ sunt mundi : quomodo placeat viro. (1. Corinth. 7.)*

(2) *Mulier inupta et virgo cogitat quæ Domini sunt. (Ibid.)*

(3) *Quæ verè vidua est et desolata, speret in Deum, et instet orationibus die ac nocte. (1. Tim. 5.)*

jamais aucun doute ou aucune tentation sur les vérités de la religion. Il lui était comme impossible de se persuader qu'il pût se rencontrer des hommes qui ne croient rien. C'est ( que l'on nous permette cette comparaison ) que , comme un estomac bien muni de nourriture ne peut croire à la faim , dit un proverbe , de même les âmes rassasiées de la nourriture céleste , des doctrines de la foi , de la parole de Dieu , qui est le véritable et le premier aliment de l'intelligence , ainsi que Jésus-Christ lui-même l'a déclaré (1), ces âmes , disons-nous , ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes qui se privent volontairement de cette nourriture divine qui , tout en rassasiant l'âme , fait goûter à l'esprit la paix et le repos , première condition de la paix et de la félicité du cœur. Lors donc que quelqu'un venait à parler à Virginie de ces infortunés qui n'ont pas la foi , et ne se mettent nullement en peine de l'avoir , elle les plaignait dans leur aveuglement , les appelait de *pauvres malheureux* , et priait Dieu de les éclairer. On l'entendait ensuite , s'adressant à Dieu , se répandre en remerciements affectueux pour la grande grâce qu'il lui avait faite en lui donnant naissance dans la vraie

(2) Non in solo pane vivit homo ; sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei. (Matth. 5.)

foi. C'était ce même principe qui chaque jour la portait à faire de longues prières pour la conversion des gentils, des hérétiques, des pécheurs, pour la propagation de la foi, pour la prospérité de l'église et la conservation du souverain pontife, son chef visible. Et, comme une fille tendre et affectionnée répète souvent avec plaisir le nom de sa mère, de même Virginie redisait-elle si souvent et avec tant de délices ces paroles : « la » Sainte Église notre mère, » qu'elle montrait bien par là l'amour qu'elle lui portait dans son cœur.

Par le même principe encore, Virginie n'aimait point à entendre, non plus qu'à lire de savantes dissertations, des doctrines étrangères sur la religion. Contente de la foi des enfants, qui est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle est plus simple et plus soumise : « Il ne m'importe pas, » disait-elle, de savoir *comment* est telle ou » telle autre chose ; il me suffit de savoir certainement *qu'elle est ainsi* ; et je sais certainement » *qu'elle est ainsi*, parce que l'Église me l'enseigne. Je crois donc ce que croit la sainte » Église ma mère, et je me soucie peu de savoir » autre chose. La voie battue est toujours la » plus sûre. » C'était encore pour la même raison ( et nous ne croyons pas qu'elle eût tort ) qu'elle goûtait peu les discours, les préd-

cations apologétiques de la religion : « car ,  
» disait-elle , ce sont des choses inutiles pour  
» nous qui croyons , grâce à Dieu ; qui aimons  
» à croire , et sommes heureux dans notre  
» croyance. Faites-nous toujours mieux con-  
» naître que la religion est aimable et belle ;  
» mais nous savons déjà qu'elle est vraie. Elle  
» est comme le soleil : quiconque ne la connaît  
» pas est aveugle. Ces prédications n'édifient  
» pas les vrais fidèles. Quant aux incrédules ,  
» ou bien ils ne vont pas les entendre , ou , s'ils  
» y vont , ils ne se convertissent pas. Il me  
» semble donc que pour l'espoir incertain de  
» convertir quelqu'un d'entre eux , il n'est pas  
» bien de priver tout un peuple fidèle des ins-  
» tructions dont il a besoin. Du reste , un bon  
» discours sur le Jugement me semblerait  
» devoir être plus efficace que toutes ces savantes  
» dissertations pour ramener tous nos prétendus  
» incrédules. »

Si sa foi fut solide , elle ne fut pas moins vive. On eut dit qu'elle voyait des yeux du corps ce qu'elle croyait de cœur ; et comme on lit que sainte Thérèse le pratiquait et conseillait de le faire , Virginie , tout en marchant et en travaillant , discourait à haute voix avec Jésus-Christ. Elle lui racontait ses misères et ses peines , lui demandait ses conseils et ses secours ; elle

l'appelait souvent : mon Dieu, mon Jésus, l'époux de mon âme, mon bien, ma vie, comme s'il eût été sensiblement présent.

Son respect, son maintien, sa modestie, son recueillement étaient tels lorsqu'elle priait dans le lieu saint, lorsqu'elle y recevait la bénédiction du très-saint Sacrement ou qu'elle s'approchait de la sainte table, qu'on eut dit qu'elle voyait Jésus-Christ à découvert et Dieu dans toute sa majesté. S'y trouvait-elle interrogée ? Jamais elle n'entrait en conversation, mais répondait, s'expliquait en une parole, dont elle sentait même du remords. Les coins et les endroits cachés étaient les lieux qu'elle y recherchait de préférence, afin d'être moins vue et de n'être pas distraite. Elle évitait encore d'aller dans certaines églises où se rend à certaines heures le beau monde, assurément ainsi nommé par antiphrase ; car de telles personnes en vérité sont bien le plus-souvent ce que le monde moral a de plus difforme, de plus vicieux, de plus imprudent, de plus vain et de plus ridicule. Aussi Virginie disait-elle : « Je n'aime pas à » entendre la dernière messe ; car il s'y trouve » tant de jeunes étourdis sans religion, tant de » femmes vaines et immodestes, qui semblent » venir à la messe non pour sanctifier les jours » de fête, mais pour profaner le lieu saint ; non

» pour honorer Jésus-Christ, mais pour l'in-  
» sulter; non pour adorer Dieu, mais pour  
» attirer sur eux les regards des hommes, que  
» cela me fait réellement mal au cœur. Oh!  
» que je donnerais volontiers mon sang et ma  
» vie, si par ce sacrifice je pouvais empêcher  
» tant de scandales pour le prochain, et tant  
» d'outrages pour la majesté de Dieu. »

Toujours elle conduisait elle-même à l'église ses enfants, dont l'aîné n'avait que huit ans. Elle ne les obligeait point à rester à genoux pendant tout le temps qu'elle s'y tenait en cette posture : mais ces innocentes créatures, jetant de temps en temps quelque regard à la dérobée sur leur mère, et la voyant immobile, silencieuse, modeste, ils se tenaient eux-mêmes modestement, gardaient un rigoureux silence et demeuraient dévotement à genoux. C'était un spectacle vraiment édifiant et agréable de voir ces jeunes enfants se tenir dans le lieu saint avec toute la modestie et le recueillement de fervents adultes; et leur mère qui, silencieuse et recueillie, les instruisait par l'éloquent exemple de son extérieur, dans lequel tout annonçait une âme pénétrée de la foi la plus vive, absorbée dans le plus profond recueillement, en la présence et dans la maison de Dieu. Plusieurs fois, lorsque Virginie se trouvait en prière dans notre

église, nous avons vu nous-mêmes des personnes s'arrêter tout exprès, et la considérer avec admiration; et nous savons que d'autres aimaient à se trouver auprès d'elle, « parce, disaient-elles, que nous sentons notre recueillement s'augmenter, en la voyant si recueillie, et notre ferveur s'accroître, en la voyant si fervente. »



## CHAPITRE II.

*Grande confiance de Virginie, surtout par rapport à son salut éternel, et son amour pour Dieu.*

Il est facile de comprendre combien devait être ferme et vive l'espérance d'une âme si remplie de foi et de religion. Toujours elle parlait avec transport de la confiance que l'on doit avoir en Dieu, en sa Providence et en son amour. La religion nous enseigne deux grandes vérités : c'est que *Dieu dispose de tout*, et que *ce que Dieu permet qui nous arrive est toujours le meilleur pour nous*. Ces deux vérités, Virginie les avait si profondément, si vivement imprimées dans l'esprit et dans le cœur, qu'en tout ce qui lui arrivait, sa réflexion, sa réponse obligée se trouvait toujours celle-ci : « Dieu l'a voulu ainsi : » que sa volonté soit faite. » Et quand on parlait des choses futures : « Oh ! disait-elle,

» je ne veux pas perdre mon temps à m'étour-  
» dir. Dieu s'occupe de nous : laissons-le faire.  
» Ce que Dieu fera sera certainement le meil-  
» leur. »

C'est par-là que s'explique cette résignation vraiment héroïque dont Virginie fit toujours preuve dans les tristes vicissitudes de sa vie, et surtout au moment où la mort allant la frapper, elle dût laisser orphelins de père et de mère ces jeunes enfants qu'elle aimait si tendrement.

Mille fois avant sa dernière maladie, on l'entendit répéter : « Si Dieu m'appelle à lui, j'y  
» vais sans inquiétude sur le compte de mes  
» enfants. Personne n'est nécessaire à Dieu  
» dans ce monde, et moi moins que toute autre,  
» parce que je ne sais pas élever ma famille.  
» Si donc le Seigneur voulait que je mourusse  
» actuellement, ce serait certainement le  
» meilleur pour les enfants et pour la mère. »

Et toutes ces choses, elle les disait avec un sentiment de conviction si profonde, avec un accent si décidé, si plein de résolution, qu'on était étonné de l'entendre parler ainsi, et que sa jeune sœur Jacinthe, surprise et enchantée de l'exemple d'une si grande confiance, a toujours conservé l'habitude d'adresser à Dieu cette prière : « Seigneur, donnez-moi la confiance et l'humilité de ma sœur Virginie. »

La crainte de Dieu dont elle était pénétrée était grande, il est vrai : la seule idée de péché et d'offense de Dieu la faisait trembler. Ce qui la portait à désirer la mort, ainsi qu'elle l'a dit souvent, c'était cette pensée : « Alors je n'offenserai plus mon Dieu, alors je ne courrai plus le danger de perdre mon Dieu. » Mais nous l'avons fait remarquer ailleurs (1), cette sainte crainte de Dieu, qui est le propre des âmes justes, n'est autre chose que l'amour; mais c'est l'amour réservé, respectueux d'un fils, d'une épouse. Il est comme la pudeur de l'âme, qui n'exclut pas la confiance, mais qui la commande, la maintient dans de justes limites, l'embellit et la perfectionne. Tandis donc que Virginie tremblait continuellement en considérant la possibilité de perdre la grâce de Dieu et d'en être abandonnée, à cause, disait-elle, de ses ingratitude et de ses péchés, elle avait une confiance si ferme de se sauver, qu'elle paraissait presque pouvoir s'en dire assurée.

Aussi quelqu'un lui ayant dit, vers le commencement de sa dernière maladie : « n'en doutez pas, si vous mourez maintenant, vous serez sauvée; » elle répondit en souriant : « Je le sais; » je n'ai pas le moindre doute ni la moindre

(1) Beautés de la Foi, 1<sup>re</sup> lecture, § 4.

» appréhension sur mon salut ; j'en suis au con-  
» traire assurée , en me confiant aux promesses  
» de mon Dieu , en son infinie miséricorde , aux  
» mérites de mon Seigneur Jésus-Christ , en  
» l'intercession de Marie , et en l'espoir que j'ai  
» que Dieu m'aidera à lui être fidèle jusqu'à la  
» mort. Ce que je voudrais pouvoir éviter , c'est  
» le Purgatoire. Après en avoir fait un si long  
» dans ce monde , je ne voudrais pas me voir  
» obligée d'en faire un pire en l'autre. » Mais  
alors, fortifiée par l'espérance que la résignation  
et la patience dans sa maladie , que le sacrifice  
de sa vie qu'elle faisait à Dieu , que la prière et  
le secours des saintes indulgences pourraient  
bien lui faire éviter le Purgatoire , elle se sentit  
tout-à-fait consolée , et ne s'appliqua plus qu'à  
mettre ces moyens en œuvre afin d'arriver au  
but désiré.

Pour se confirmer de plus en plus dans sa  
confiance , elle aimait beaucoup à entendre lire  
ou raconter les exemples de la miséricorde et de  
la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs  
pénitents. Elle ne pouvait se rassasier de les ouïr  
répéter , et souvent elle en interrompait le récit  
en disant : « Oh que ces choses sont belles ! oh  
» quel baume pour une âme ! Mon Jésus , vous  
» avez été bon pour ceux-là ; j'espère que vous  
» le serez aussi pour moi. »

Comme elle n'avait pas une bien grande intelligence du latin, elle voulut une fois se faire expliquer le *Te Deum*, et pendant tout le temps que dura cette explication, elle se tint toujours en silence, attentive et recueillie; mais quand on en vint aux deux derniers versets: — O seigneur, faites-nous éprouver votre miséricorde, puisque nous avons espéré en vous. — O Seigneur, puisque j'ai espéré en vous, je ne serai pas éternellement confondu. — *Fiat misericordia tua Domine super nos, quemadmodum speravimus in te. — In te Domine speravi, non confundar in æternum*; elle rompit le silence et s'écria dans le transport de sa joie: oh qu'ils sont beaux! Puis elle se prit à les répéter avec un goût ravissant et un plaisir indicible, ne pouvant se rassasier et se lasser de redire: *non confundar, non confundar, non confundar in æternum*. Depuis ce jour, ces sublimes aspirations de l'espérance chrétienne ne s'éloignèrent plus ni de son cœur ni de ses lèvres. Fort souvent on l'entendait dire ou chanter, même lorsque la violence de la maladie l'obligea de garder le lit: *In te Domine speravi, non confundar in æternum*.

Mais comme Virginie avait mis en Dieu toutes ses consolations et ses espérances, toutes ses affections et tout son cœur étaient également en lui et pour lui. Elle aimait bien tendrement ses

enfants, son père, ses sœurs et particulièrement Jacinthe, ainsi qu'un certain nombre d'amies sincères et dévouées; mais c'était en Dieu, pour Dieu et par rapport à Dieu. Un jour qu'elle les voyait tous réunis autour de son lit : « Vous » savez, leur dit-elle, que je vous aime, et que » je vous aime sincèrement, mais j'aime Dieu » plus que vous tous. Dieu seul sait combien » j'éprouve de peine de vous quitter; mais j'é- » prouve encore plus de plaisir d'aller bientôt » m'unir à lui. »

Ainsi détachée des objets les plus légitimes de son amour, est-il étonnant qu'elle le fût encore plus de toutes les autres choses de ce monde; que rien ne pût fixer son attention et encore moins son cœur; mais que les objets de religion seuls, et tout ce qui appartenait au service ou au culte de Dieu attirassent toutes ses pensées, captivassent tous ses soins, et formassent toute sa consolation et tout son bonheur?

C'était pour elle une jouissance que de se trouver dans une église; et si l'accomplissement des devoirs de son état, pour lesquels elle ne se montra pas moins zélée que pour ceux de la religion; le lui eût permis, avec quel plaisir, avec quelle ardeur eût-elle passé les journées entières aux pieds de Jésus-Christ, exposé à notre adoration publique dans le Sacrement de

son amour. Non-seulement elle faisait ses délices de l'adorer dans le plus grand recueillement et avec le respect le plus profond, mais, après l'avoir adoré, elle aimait encore à fixer ses regards sur lui, parce, disait-elle « qu'il me fait » plaisir de le regarder. Je vois comme mes » enfants attachent sur moi leurs regards quand » ils veulent ou attendent quelque chose de moi. » J'en agis de même avec lui en attendant sa » miséricorde. » C'est ainsi qu'elle prenait à la lettre le passage du Prophète, qu'elle avait eu soin de se faire expliquer (1). Ce sentiment de Virginie à la vue de Jésus-Christ au très-saint Sacrement, est commun, ainsi que nous avons eu l'occasion de l'observer autre part, à toutes les âmes véritablement chrétiennes et pieuses. Rien en effet n'est plus capable de tirer l'homme de son abjection, et de l'élever jusqu'à la confiance en Dieu et à la familiarité avec lui, que la présence de Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement, qui est la preuve la plus forte de la bonté et de l'amour de Dieu pour les hommes.

(1) *Sicut oculi ancillæ in manibus Domini suæ, ita oculi nostri ad Dominum donec misereatur nostri.*  
(Psalm. 122.)



### CHAPITRE III,

*Dévotion particulière de Virginie à la Passion du Sauveur, à la très-sainte Vierge et aux autres Saints. — Ses exercices de Religion et sa grande piété.*

Les âmes pieuses se sentent attirées de préférence, selon la diversité de leur esprit, l'une vers un mystère, l'autre vers un autre mystère de la vie du Sauveur. La dévotion la plus chère de Virginie, celle vers laquelle elle se sentait doucement entraînée, était pour Jésus crucifié. Du moment où elle reçut cette forte impression dont nous avons parlé (chap. 5.) du souvenir de la Passion et de la mort du Sauveur, la méditation du grand mystère des humiliations, des souffrances et de l'amour de Jésus-Christ devint pour elle un exercice de prédilection; elle en faisait ses délices et y trouvait sa consolation. Quelqu'un lui parlait un jour avec transport,

avec emphase des mystères de la sainte enfance :

« Vous le voulez ainsi, dit-elle? Chacun a son  
» goût particulier; Jésus-Christ enfant vous  
» plait davantage, et moi j'ai plus de dévotion  
» pour Jésus crucifié. » Dans la récitation du  
Rosaire, les jours les plus délicieux pour elle  
étaient ceux où l'on médite les *mystères doulou-*  
*reux*. Ceux-ci fixaient tellement son attention,  
ils attendrissaient si fortement son cœur, que  
ses yeux se remplissaient de larmes qu'il ne lui  
était souvent pas plus possible de cacher qu'elle  
n'était maîtresse de les retenir; elle avait beau  
tourner ses regards d'un autre côté, elle ne  
réussissait pas toujours à pouvoir se dérober  
à la curiosité enfantine de ses fils, qui, s'en  
apercevant, s'adressaient à leur tante, et lui  
disaient dans leur simplicité : « Tatan Jacinthe,  
maman pleure; pourquoi donc pleure-t-elle? »

Outre un petit crucifix qu'elle portait toujours  
suspendu à son cou avec d'autres reliques, elle  
en avait obtenu de son père un autre plus grand  
et plus précieux qu'elle avait continuellement  
sur soi, et qu'elle baisait souvent avec une  
telle affection que, comme le dit encore aujour-  
d'hui sa jeune sœur : « elle faisait naître la  
» dévotion et l'amour dans le cœur de ceux qui,  
» par hasard, en étaient témoins. » Très-sou-  
vent encore elle pratiquait la belle dévotion du

*Chemin de la Croix*, et lisait avec empressement les livres et traités sur la Passion du Sauveur. Elle honorait ce mystère d'un culte tout particulier, et récitait fréquemment la prière suivante qu'elle avait composée pour honorer le Sang très-précieux de Jésus-Christ : « O Sang très-  
» précieux de Jésus-Christ, répandu pour nous  
» sur la croix, ayez pitié de nous, misérables  
» pécheurs que nous sommes ; par votre divine  
» vertu lavez et purifiez nos âmes, et rendez-  
» les dignes de votre gloire. Amen. » Elle ne voulut permettre qu'à sa sœur de transcrire cette prière, et c'est d'elle que nous la tenons.

Sa dévotion n'était pas moins tendre et affectueuse envers la très-sainte Vierge, en laquelle elle avait, après Jésus-Christ, placé toute sa confiance. Et pourtant Virginie se plaignait de n'être pas assez dévote envers elle, et de ne pas l'aimer assez. Tous les samedis elle jeûnait, et pendant la semaine elle pratiquait à table quelques mortifications en son honneur. Chaque année elle faisait ce qu'on appelle le *Mois de Marie*, ainsi que les neuvaines qui précèdent ses fêtes. Outre le Rosaire, chaque jour elle récitait diverses oraisons et psaumes dont les lettres initiales composent le doux nom de Marie.

Vers les commencements de sa dernière maladie, lorsqu'elle se mit au lit pour ne plus s'en

relever, sa première pensée fut de faire suspendre une dévote image de Marie contre la muraille latérale vers laquelle elle avait coutume de se tourner. Mais comme le caractère de son mal ne lui permettait pas de se tenir continuellement sur le même côté, et que, quand elle se tournait de l'autre, elle ne pouvait plus avoir sous les yeux l'image de sa chère et divine Mère, elle fit placer contre la muraille opposée un tableau non moins dévot et pieux de la Reine du ciel. Satisfaite de pouvoir, quelque position qu'elle prit, rencontrer ainsi toujours présente à sa vue l'image de Marie, elle y portait souvent des regards affectueux, s'entretenant souvent avec elle comme une fille pleine de tendresse et d'amour avec sa bonne et tendre mère. Le cœur rempli de ces sentiments envers Marie, elle brûlait du désir d'aller bientôt en jouir dans les cieux. Quelqu'un ayant dit, entre autres choses, pour la consoler toujours davantage aux approches de la mort, que bientôt elle irait trouver en paradis dame Laure, sa mère, elle reprit aussitôt : « Oui, j'aurai bien du plaisir à » revoir ma mère terrestre, mais, à dire vrai, » je désire bien plus encore de voir Marie, ma » mère céleste. »

Elle honorait encore d'une dévotion particulière son ange gardien, saint Joseph, les princes

des Apôtres et d'autres Saints qu'elle s'était choisis pour protecteurs. Elle jeûnait la veille de leurs fêtes, s'y préparait pendant trois jours ou bien par des neuvaines, et visitait leurs églises.

Outre ces pratiques de piété chrétienne, chaque jour elle vaquait à la méditation, entendait la sainte Messe, récitait le Rosaire, et le soir faisait une lecture spirituelle dont le sujet ordinaire était la Vie des Saints. Dans le courant de la journée, souvent elle visitait le très-saint Sacrement, et s'en retournait rarement sans avoir demandé à Jésus-Christ de la bénir. Deux fois la semaine elle se confessait avec de grands sentiments d'humilité et de contrition; puis elle s'approchait de la Table Eucharistique avec une telle modestie, avec tant de recueillement et de ferveur, qu'on eût dit un ange venant se nourrir de la manne céleste. Pendant les deux dernières années de sa vie, elle manifesta le désir de communier plus souvent, « parce, » disait-elle, que quand je ne communie pas, » je m'aperçois que je deviens plus mauvaise, » et son directeur spirituel ne crut pas pouvoir refuser la consolation et les secours de la communion quotidienne à une âme si fervente et si pure, qui s'appliquait toujours de plus en plus à éviter la moindre faute vénielle commise délibérément.

Mais tout ceci ne pouvait encore satisfaire sa piété. Dans un règlement de vie qu'elle se traça de sa propre main, elle s'imposa une si grande quantité de chapelets, de dévotions et de prières pour chaque jour, pour chaque semaine et chaque mois, que son confesseur, à l'approbation duquel Virginie se fit un devoir de le soumettre, craignant que ce ne fût pour elle une pierre d'achoppement sur les voies du salut, crut devoir en retrancher les deux tiers; ce à quoi Virginie se soumit sans murmures, sans dépit, sans arrière-pensée, persuadée que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et qu'elle se fût rendue bien plutôt coupable en n'acquiesçant pas au jugement de son confesseur, qu'elle n'eût pu plaire à Dieu par de nombreuses prières et par de rudes macérations.

Outre cela, comme elle avait, pour ainsi dire, selon l'expression du Prophète (1), toujours son âme dans les mains, elle ne cessait d'examiner sa conscience, de rechercher les moyens de se corriger de ses défauts et de croître en vertus. Dans le travail même, outre la fuite de l'oisiveté, et l'avantage de l'économie qu'elle ne perdit jamais de vue, quoique l'aisance dans laquelle vivait sa famille parût la dispenser de

(1) *Anima mea in manibus meis semper.* (Psal. 109.)

ces soins , dans le travail , dis-je , elle rechercha toujours ce que saint Jérôme voulait que la noble vierge Démétriade y rencontrât , c'est-à-dire l'occasion et le moyen de penser à Dieu (1). Et en effet , tandis qu'elle travaillait , Virginie avait coutume de s'entretenir dans son cœur avec Dieu , ou bien de chanter ses louanges lorsqu'elle se trouvait seule , et de parler de choses spirituelles et pieuses ou de réciter des prières en commun , quand elle était en compagnie.

Maintenant, que l'on examine bien ce genre de vie , et puis que l'on nous dise si , au milieu des saints exercices , de la solitude et du silence des cloîtres , il se rencontre toujours et partout autant de délicatesse de conscience , autant de goût et d'ardeur pour l'oraison , autant de recueillement , de ferveur et de piété , qu'en sut acquérir notre jeune veuve au milieu des sollicitudes de la famille et d'une multitude de devoirs sociaux , au milieu de la dissipation et de la corruption d'un siècle profane. Tant il est vrai qu'avec une volonté ferme et décidée , le chrétien est partout ce qu'il doit être ; et que , comme

(1) Non idcirco tibi ab opere cessandum est , quia , Deo propitio nullâ re indiges ; sed ideo laborandum est ut , per occasionem operis , nihil aliud cogites , nisi quod ad Domini pertinet servitatem. (ad Demetriadem.)

les âmes tièdes et lâches trouvent jusques dans Jérusalem, c'est-à-dire dans la maison de Dieu, des distractions et des dangers qui leur font faire des chûtes ; de même les âmes ferventes savent, comme dit Job (1), se bâtir des solitudes et trouver leur sûreté dans Babylone même, c'est-à-dire dans le monde, sans que ni son tumulte, ni ses délices puissent les dissiper et les corrompre.

(1) Qui ædificant sibi solitudines. (Job. 3.)



## CHAPITRE IV.

*La piété de Virginie également éloignée de la bassesse du respect humain et de la vanité de l'ostentation.*

La religion et la piété, principalement chez les jeunes gens et chez les femmes, évitent difficilement deux écueils également dangereux. Bon nombre d'âmes chrétiennes et pieuses craignent de se montrer telles; d'autres, au contraire, le font trop paraître. Les unes se laissent maîtriser par le respect humain, les autres attachent une trop grande importance à des pratiques extérieures, à des singularités. La piété de Virginie sut se tenir également éloignée de ces deux excès, dont l'un, en comprimant trop l'esprit de la religion, le détruit; et dont l'autre, en l'obligeant trop à se répandre au dehors, le fait pour ainsi dire évaporer et le réduit à rien.

Elle avait horreur, il est vrai, de se donner et de vouloir passer pour bigote; mais tout en évitant de se noircir de cette tache, non-seulement elle ne cacha jamais sa foi, et jamais ne rougit de l'Évangile; mais elle se fit toujours au contraire une gloire d'être chrétienne et de montrer qu'elle l'était. Jamais certainement elle ne connut ce respect humain qui, au dire de saint Jérôme, a plus d'empire et de puissance sur certaines âmes que n'en pourrait avoir la crainte des peines et des dommages temporels; ce respect humain qui tyrannise particulièrement les jeunes gens et les femmes, qui persuade tant de vices et étouffe tant de vertus (1). En public comme en particulier, dans le lieu saint comme dans sa maison, dans les cités et les endroits divers de la province, où elle fit séjour à diverses reprises, tout comme à Rome sa patrie, en présence de qui que ce pût être, elle remplit ses devoirs religieux, s'acquitta des œuvres de piété aux temps et aux heures prescrits, sans affectation ni singularité, mais avec aisance, avec simplicité, avec, en un mot, la plus chrétienne liberté.

(1) *Ingenia liberalius educata facillius verecundia, quam metus superat; et quos tormenta non vincunt, vincit pudor.* (D. Hieron. ad Pammachium. De morte Paulinæ.)

Si quelques personnes venaient chez elle, après les politesses d'usage, et sans faire paraître aucun trouble, aucun embarras, « nous récitons » des prières, disait-elle ; » ou bien : « nous » lisions tel livre ; » ou bien encore : « nous » parlions de telle chose. Comme Madame est » chrétienne, il ne lui sera pas désagréable de » nous voir continuer ; » et sans attendre la réponse, elle poursuivait son pieux exercice ou bien son discours. « Cette manière d'agir, que » saint Ignace a déjà pratiquée, et qu'un savant » religieux m'a enseignée, disait Virginie, a » deux grands avantages : ou bien les personnes » qui viennent me trouver goûtent un pareil » accueil, une semblable invitation, et alors il » se fait un peu de bien en commun ; ou bien » elles ne trouvent pas cela de leur goût, et ne » reviennent plus, et, dans ce cas, je n'ai plus » à perdre mon temps avec des personnes à la » société desquelles je ne tiens pas. » Pendant sa maladie, elle se faisait chaque soir aider, par une vertueuse demoiselle, à réciter ses prières. Un jour, quelques personnes étant entrées dans sa chambre pendant qu'elle vaquait à ce saint exercice, la jeune personne interrompit par convenance ; mais après avoir complimenté ceux qui étaient venus la visiter et leur avoir donné des nouvelles de sa santé,

« eh bien ! dit Virginie, ne récitons-nous pas » ces prières ? » Et sur ce que celle-ci lui répondit qu'il y avait du monde, « oh ! ma belle, » reprit-elle aussitôt, et ne sont-ils pas chrétiens ? Il ne leur déplaira donc pas de réciter » les prières avec nous. »

Quelque voyage ou toute autre circonstance la conduisaient-ils en compagnie ou en présence de quelques personnes peu délicates en matière de religion, c'était alors qu'elle montrait la plus grande exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs. Jamais, dans ces occasions, elle ne voulut se prévaloir des exemptions que lui donnaient ses infirmités, touchant certaines lois de l'Eglise. « En face de pareilles gens, que » l'on ne ramène pas par des paroles, disait-elle, » il faut prêcher d'exemple, et protester ainsi » contre la violation des lois de l'Eglise. »

C'était encore d'après le même principe que, quand dans le lieu saint elle se voyait entourée par des personnes peu ou point dévotes, elle prenait un maintien plus sévère, et se tenait dans un plus profond recueillement. Si cela ne lui réussissait pas pour rappeler ces déhontés au respect dû au temple du Dieu vivant, elle les reprenait avec une sainte liberté. Une fois entr'autres, voyant que par son maintien et sa modestie elle ne pouvait venir à bout de faire taire deux jeunes

étourdis qui , debout à ses côtés , s'entretenaient effrontément de choses profanes , elle jette sur eux un regard majestueux et sévère en leur disant : « mais n'avez-vous pas pour vous vos » maisons et vos cafés ? Laissez-moi donc au » moins mon église , à moi. » Le regard et l'attitude de Virginie en imposaient : aussi ces malheureux se contentent de répondre : « Elle » dit bien , elle a raison , » et se retirent étonnés et confus.

Remplie comme elle l'était , intérieurement pénétrée de religion et de piété , elle ne paraissait à l'extérieur qu'une femme chrétienne comme tant d'autres ; bonne il est vrai , mais d'un esprit ordinaire et commun. Car Virginie n'abhorrerait rien tant que l'ostentation , les singularités affectées , les formes extérieures de la fausse dévotion , qui décréditent encore la véritable , et attirent sur elle la censure et le ridicule. Dans ses vêtements , elle se conformait à l'usage et à la décence propre à son rang. Ennemie du luxe , elle ne l'était pas moins des formes trop négligées et trop basses qui pouvaient attirer sur elle les regards du public. C'était avec la bonne grâce et la franchise que l'on rencontre chez les personnes bien élevées qu'elle agissait en tout , se montrant très-attentive à se conformer à toutes les convenances

sociales. Elle détestait donc cette rusticité de manières, cette caricature de modestie, cette tristesse scrupuleuse, ces torsions de cou qui le plus souvent le sont encore de cervelle, sans lesquelles il est facile de plaire aux yeux de Dieu, et avec lesquelles, tout en décréditant la piété, l'on offense souvent les regards des hommes. Autant elle se trouvait, pour ainsi dire, continuellement recueillie en Dieu, autant son extérieur était simple, naturel, aisé. La gaieté de son regard, la facilité de ses manières, ses saillies innocentes, les grâces pudiques dont elle embellissait la conversation, en firent les délices de sa famille, et le charme des sociétés honnêtes. Car la vraie dévotion, qui a sa racine dans le cœur, et qui aime à se signaler plutôt par l'exact accomplissement des devoirs, que par maintes pratiques singulières et la récitation de longues prières ; cette dévotion, disons-nous, ne détruit pas la femme chrétiennement sociale ; elle la perfectionne et l'ennoblit.





## SECONDE PARTIE.

---

### DEUXIÈME VERTU DE LA VEUVE.

#### LA PURETÉ.

---

#### CHAPITRE I.

*Combien il importe à la femme d'être pure.—Exhortation de saint Paul aux veuves. — Chasteté de Virginie. — Son désir de la consacrer par un vœu perpétuel, retardé par la crainte du sacrilège.*

Mais les seules pratiques de la religion et de la piété ne constituent pas toute la vie chrétienne ; elles ne servent même à rien , si on les sépare du soin de combattre et de soumettre ses propres passions. Or , de toutes les passions , la luxure est , particulièrement pour la femme , la source de tous les désordres et de tous les vices , tout comme sa pureté est l'ornement de tous ses mérites et la source de toutes ses vertus. Si la chasteté peut l'élever jusqu'aux anges , le libertinage l'entraîne dans tous les excès , et la fait quelquefois descendre jusqu'aux brutes ; et

s'il est vrai de dire que la bonté du cœur dans la femme naît de la pureté, comme la lumière naît du soleil, on peut au contraire affirmer que sa perversité naît de ses mauvaises mœurs, comme l'insecte impur naît de la corruption.

C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, après avoir inculqué aux veuves chrétiennes le goût de la vraie piété et la pratique continuelle de la prière, ainsi qu'on l'a vu plus haut (ch. 10), les avertit qu'une veuve qui, mettant de côté la pudeur, se plaît dans la mollesse et les délices de la vie, bien qu'aux yeux des hommes elle semble brillante de jeunesse, de vie et de santé, n'est pourtant qu'une misérable créature morte aux yeux de Dieu (1); que plusieurs jeunes veuves, précisément pour avoir foulé aux pieds cette belle vertu, se sont écartées pour toujours du sentier du salut éternel, afin de suivre Satan dans les voies de la perdition (2); que leur soin principal doit être de se rendre sur ce point pures et irrépréhensibles (3); et qu'enfin, comme les vierges, les veuves doivent s'appliquer à se sanctifier dans leur corps par l'exacte observance

(1) Nam quæ in deliciis est, vivens, mortua est. (1. Tim. 5. 6.)

(2) Jam enim quædam conversæ sunt retrò post Satanam. (Ibid. 15.)

(3) Hoc præcipe, ut Irreprehensibiles sint (Ibid. 5. 7.)

de la pudeur la plus sévère ; et l'Apôtre paraît placer cette observance comme un préliminaire indispensable à la sanctification de l'esprit (1).

Or, c'est précisément par ce moyen que Virginie Bruni parvint à une intime union avec Dieu, à un grand esprit d'oraison, aux vertus d'une âme véritablement intérieure, en un mot, à se sanctifier dans l'état de la viduité, dont elle devint l'ornement et le modèle.

Je dirai de son excellente conduite dans le mariage, ce que saint Jérôme disait de sainte Paule : Qu'il est inutile d'en faire l'éloge, attendu que, pour la sévérité de son maintien, pour la pureté de ses mœurs, elle fut communément considérée, indiquée comme le modèle des épouses chrétiennes, et que la plus hardie médisance n'osa jamais attenter à l'honneur de son nom (2).

Devenue veuve, et plusieurs fois menacée de persécutions et d'infamie, si elle ne consentait à violer la chasteté, elle aima mieux, ainsi que le même saint docteur continue à le dire de la

(1) *Ut sit sancta corpore et spiritu.* (1. Cor. 7. 34.)

(2) *Si castitatem in illâ voluero prædicare, superfluous videar : in quâ omnium Romæ matronarum exemplum fuit ; atque ita se gessit ut nunquam, de illâ, etiam maledicorum auderet fama constringere.* (D. Hieron. de S. Paulâ.)

même sainte femme, elle aima mieux s'exposer à la fureur de puissantes inimités de la part des hommes, que de se rendre coupable aux yeux de Dieu (1).

Mais les exemples des Suzannes, modèles et gloire de la pureté et de la fidélité conjugale, sont parmi les chrétiens plus fréquents qu'on ne pense; en sorte qu'il y a moins de gloire à les imiter, qu'il n'y a de honte à s'en écarter et à les mettre en oubli. Ce qui est rare, ce qui mérite, au dire de saint Ambroise, d'être rapporté comme une belle preuve d'amour pour la belle vertu de chasteté, c'est de voir une veuve, non pas du nombre de celles auxquelles un âge trop avancé ou bien l'évangile du monde, plus sévère en certaines rencontres que l'évangile de Jésus-Christ, font une défense inexorable de songer désormais à un second mariage; mais une veuve du nombre de celles qui peuvent y aspirer sans crainte de se rendre ridicules, et avec l'espérance d'un brillant succès; ce qui est rare, disons-nous, c'est de voir une de ces veuves, dans toute la force de l'âge, à la fleur de sa jeunesse, s'élever au-dessus des importunes exigences de la vanité et de la concupis-

(1) *Maluit inimicitias hominum subire, quam Dei offensam noxiis amicitias provocare. (Ibid.)*

cence, et, par le seul amour de la pureté, renoncer à l'avantage de donner le jour à d'autres enfants, ainsi qu'à tous les agréments et au bien-être que vient lui présenter un nouvel époux (1).

Ce fut là néanmoins ce que fit Virginie. A peine avait-elle perdu son mari, que son âge encore si peu avancé (car elle n'avait que 21 ans), que l'éclat de sa beauté qui, tout en devenant plus grave et plus sévère, n'avait rien perdu de ses charmes, et plus que tout cela la réputation de ses vertus, la firent rechercher en mariage par plusieurs partis distingués. Il en fut un parmi ceux-ci qui, réunissant toutes les qualités d'un bon mari : mérite personnel, proportion d'âge, fortune considérable, et ce qui est encore plus important, un grand fonds de religion et des mœurs tout-à-fait irréprochables, paraissait fait pour intéresser le cœur de notre jeune veuve, et lui adoucir l'amertume de sa séparation d'avec ses enfants. Mais Virginie se souvenant de la promesse qu'elle avait faite à Dieu, et passionnée pour les charmes qu'elle

(1) *Hinc aut senectus, aut pudor modum videtur fecisse nubendi. In illâ eminent studium castitatis, quæ calorem adolescentiæ et junioris fervescentem edomat ætatis ardorem, nec mariti gratiam nec liberorum majora delectamenta desiderans.* (D. Ambros. de viduis.)

rencontrait dans la pureté d'une veuve, ne voulut jamais écouter aucune proposition. Cependant, pour ne point faire connaître qu'elle était guidée par d'aussi nobles motifs, qui ne sont pas compris de tous, elle se contenta d'en alléguer d'autres qui sont à la portée d'un chacun, et se trouvent fondés sur la raison et sur l'expérience. « Mes enfants, disait-elle, ont » perdu leur père ; je ne veux pas, en passant à » de secondes noces, leur ravir encore leur » mère. Ils ont besoin de protecteurs et d'amis ; » je ne veux pas, moi, dans les enfants que je » pourrais avoir encore, leur créer des émules » et des rivaux. »

C'était pourtant le temps où, pour éprouver toujours davantage sa fidélité, Dieu permit que Virginie se trouvât plus que jamais tourmentée par de malignes suggestions, par les fantômes impurs de l'ange de Satan. C'était le temps où elle sentait tout le poids de cette tribulation de la chair qui, comme dit le grand apôtre saint Paul, paraît être l'héritage funeste, mais inévitable, du mariage (1). C'était le temps où la concupiscence rebelle lui livrait une si rude guerre, que sans le secours de la grâce elle n'eût pu en triompher, ainsi qu'elle l'avouait

(1) Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi.  
(1. Cor. vii. 28.)

ingénument à l'une de ses sœurs : « Mille fois ,  
» lui disait-elle, je me suis vue sur le bord du  
» précipice ; mais avec l'aide de Dieu , je crois  
» pouvoir dire que jamais je ne suis tombée ,  
» et que je n'ai fait aucun mal. » Persuadée  
que la continence est, comme dit saint Ambroise,  
une vertu , quand la volonté l'embrasse après  
avoir surmonté , dompté la nature , et non point  
quand la faiblesse et le délabrement du corps  
en font une nécessité (1) ; ne se laissant effrayer  
ni par la violence de tant d'assauts , ni par la  
conscience de sa propre faiblesse , mais pleine  
de confiance en la protection divine dont elle  
avait tant de preuves sensibles et frappantes ;  
plus elle se voyait rudement assaillie , plus elle  
se confirmait dans sa sainte résolution de garder  
la chasteté.

Elle alla plus loin. « Afin de fermer pour  
» toujours la porte au monde séducteur , dit-  
» elle elle-même un jour ; afin de fixer l'incons-  
» tance naturelle de mon cœur , et afin de  
» mettre mon esprit dans un calme parfait , je  
» conçus dès-lors la pensée de faire le vœu  
» perpétuel de chasteté. » Mais à peine son  
esprit eut-il été frappé d'une telle pensée , qu'elle  
commença à trembler , de peur de voir ses

(1) Continentem voluntas , non infirmitas facit. (D.  
Ambros. de viduis.)

chûtes multipliées par le moyen même qu'elle eût voulu faire servir à son avancement dans la vertu. Elle redoutait d'aller s'exposer au sacrilège par une démarche dans laquelle elle ne se proposait que d'éviter entièrement le péché. C'est aussi pour cela qu'une de ses amies intimes, avec laquelle elle avait coutume de traiter des choses qui regardaient son âme, venant à lui déclarer que ce qu'elle pouvait faire de mieux dans l'état actuel de son cœur, était de se consacrer à Dieu par le vœu perpétuel de chasteté, avec toutefois l'approbation de son père spirituel, notre jeune veuve lui répondit : « Ah ! si » vous saviez ! Je me meurs d'envie de le faire, » mais le sacrilège m'épouvante. » Poussée par la volonté, mais retenue par la crainte, elle fut encore quelque temps à hésiter, incertaine entre l'amour d'une plus grande perfection, et la considération de son indignité ; entre le désir de plaire à Dieu davantage, et la crainte de provoquer son indignation. Il arrive ainsi quelquefois que la crainte, lorsqu'elle est portée au-delà des justes bornes, arrête les âmes dans la carrière du bien, et les détourne de ces sacrifices généreux dans lesquels elle trouveraient, avec un grand accroissement de mérites, une grande augmentation de forces.



## CHAPITRE II.

*Les craintes de Virginie se changent en un désir ardent de faire le vœu de chasteté. — Elle éprouve une lutte terrible au moment de le faire. — Formule de ce vœu.*

Cette intime amie de Virginie, dont on a dit quelques mots, était une jeune demoiselle de bonne famille, douée de beaucoup d'esprit, et d'une piété solide et sincère. Contrainte, malgré ses inclinations et ses désirs, de demeurer dans le siècle, elle y vivait en religieuse, ayant depuis plusieurs années fait vœu de virginité, ce dont elle s'estimait plus heureuse et plus honorée que d'être reine de l'univers. Passionnée pour les charmes et le prix de la pureté, tous ses efforts tendaient à en propager l'amour et la profession chez les autres personnes de son sexe qui lui semblaient y être disposées. Le cœur de Virginie était certainement un terrain dans

lequel la céleste semence du chaste conseil pouvait fructifier abondamment : car ce n'était pas le désir sincère qui lui manquait pour prendre la résolution de consacrer à Dieu sa chasteté par un vœu ; la crainte seule retenait , enchaînait ce désir.

Pour dissiper cette crainte et la chasser de l'esprit de la timide veuve, sa jeune et chrétienne amie lui fit observer que la chasteté est certainement l'un des plus grands et des plus précieux dons de Dieu ; mais que celui-ci ne le refuse jamais à quiconque le lui demande avec une humble piété ; qu'il est vrai que la nature, abandonnée à elle-même , est incapable de supporter un aussi lourd fardeau , qui se trouve être bien au-dessus de ses forces et de ses inclinations ; mais qu'avec l'aide de Dieu , cette nature si faible devient forte et supérieure aux épreuves les plus difficiles ; que ce secours est toujours prêt ; que la prière le trouve et l'obtient ; que l'âme qui repose sa confiance en ce secours ne court aucun risque d'être trompée , qu'elle n'a rien à craindre et peut triompher de tout. Comme cette jeune vierge avait beaucoup lu et réfléchi sur ce sujet , elle sut appuyer ses conseils de raisons si bonnes et si solides , de tant de traits puisés dans les Vies des Saints qui lui sont familières , sans oublier même son propre

exemple, qu'enfin Virginie se rendit, et manifesta à son directeur spirituel la résolution qu'elle avait prise, sans pourtant lui celer les craintes qui l'agitaient.

Le directeur, qui mieux que tout autre connaissait de quelle trempe était l'âme de Virginie, et qui savait le genre de vie pieuse et chrétienne qu'elle menait, ne douta pas un instant que sa vertueuse pénitente ne lui parlât sincèrement; que Dieu ne voulût véritablement qu'elle lui fit cette offrande, et qu'avec le secours de la grâce, cette jeune veuve ne fût capable de la maintenir. Cependant, pour éprouver encore davantage l'esprit dont elle était animée, il lui refusa d'abord absolument de lui accorder la permission qu'elle lui demandait, lui disant : « Vous êtes » trop misérable. De pareilles choses ne sont » pas faites pour vous. Néanmoins, ne cessez pas » de prier; puis, avec le temps, nous verrons. »

Ce refus, bien loin de décourager Virginie, ne fit qu'enflammer plus vivement en elle le désir d'émettre son vœu et la confirma dans sa résolution. Elle fit tant d'instances pendant l'espace d'une année; elle pria avec tant de persévérance et de ferveur, qu'elle obtint d'abord la permission de faire ce vœu, mais obligatoire seulement d'une solennité à une autre; et qu'enfin

son cœur fut inondé d'une immense joie, lorsque celle de le faire pour toujours lui fut accordée.

Avant de célébrer ses nouvelles noces spirituelles, elle fit une neuvaine pendant laquelle elle se livra plus que jamais à la retraite, à l'oraison et à la pénitence. Tel était le désir qui la dévorait de se donner bientôt toute entière à Dieu par l'offrande perpétuelle de sa chasteté, qu'elle comptait les instants, et que les jours de cette neuvaine lui semblaient des siècles.

Mais Dieu, pour accroître le mérite de cette âme vertueuse, voulut que Virginie ressentit toute la dureté de son sacrifice à l'instant même de l'accomplir. On célébrait la mémoire du jour où la sainte virginité, comme s'exprime saint Ambroise, descendit du ciel pour la première fois, dans la personne d'un Dieu fait homme, pour sanctifier et embellir la terre (1); c'était la nuit de Noël; Virginie l'avait choisie pour consacrer à Dieu sa pureté. Elle s'était, dans cette intention, rendue à l'église, emportant avec elle la formule écrite de son vœu. Nous la transcrivons plus bas, sur le seul de ses papiers qui ait échappé, on ne sait comment, à l'incendie

(1) Quis neget hanc vitam (virginum) fluxisse de cælo: quam non facillè invenimus in terris, nisi postquàm Deus in hæc terreni corporis membra descendit? (D. Ambros. de virginibus, lib. 2.)

auquel sa modestie livra tous les autres avant sa mort, et que son père, qui est si chrétien, conserve encore précieusement, comme le plus riche souvenir de sa vertueuse fille. A peine eut-elle mis le pied dans le saint temple, que tout-à-coup son esprit se trouble, que son cœur devient aride, et que tout sentiment de dévotion et de piété s'éloigne de son âme. Le désir ardent qu'elle avait ressenti jusqu'à cette heure de prononcer son vœu, se change subitement en appréhension et en terreur. Mille scrupules, mille doutes, mille imaginations s'élèvent dans son intérieur, qui se trouve en proie à l'agitation, à la lutte la plus vive qu'elle ait encore éprouvée de sa vie. Ce qu'elle avait cru jusqu'alors une inspiration de Dieu pour la sanctifier, ne lui semble plus qu'une suggestion de l'ennemi pour la perdre. Elle croit avoir été trop imprudente et trop légère en l'écoutant, trop facile en la manifestant, trop orgueilleuse en en arrachant plutôt qu'en en obtenant l'approbation avec tant d'importunités. Elle pense voir l'enfer ouvert sous ses pieds; et le vœu qu'elle va faire lui paraît devoir être la chaîne dont le démon se servira pour l'y entraîner. Enfin, à la seule pensée de ce qu'elle va faire, elle ressent une telle répugnance et un tel effroi, que son cœur se resserre, que des larmes abondantes et

involontaires coulent de ses yeux, et que dans cette consternation et ce tourment, toute sa personne tremble de la tête aux pieds.

Mais rien de tout cela ne peut diminuer son courage, ni l'arrêter dans sa résolution. « Le » désir que j'éprouve, se dit-elle à elle-même, » de me consacrer aujourd'hui parfaitement à » Dieu, ne peut venir que de Dieu. Il me donnera » donc sans nul doute la force de lui tenir tout » ce qu'il m'a inspiré de lui promettre. Je com- » prends d'où viennent ces craintes et ces » répugnances, c'est la chair qui se réveille et » le démon qui frémit : mais que la chair soit » détruite, que le démon soit confondu, et que » Jésus-Christ seul triomphe. Virginie, tu ne » sortiras pas de l'église aujourd'hui, avant » d'avoir accompli ce que tu dois y faire, et » ce pourquoi tu t'y es rendue. » En disant ces mots, elle court à l'autel de Marie, jette sur son image un regard de confiance, en implorant son secours, et sans plus s'arrêter à combattre et à lutter avec elle-même, elle se saisit résolument de la formule de son vœu : ses mains, ses lèvres tremblent, mais son cœur est ferme ; elle prononce les paroles suivantes :

« O Marie, ma bien tendre et bien chère » mère, moi Virginie Bruni, ne pouvant plus

» résister à l'ardent désir que me donne votre  
» très-doux Fils et mon rédempteur Jésus-  
» Christ, d'être toute à lui, et de n'avoir doré-  
» navant sur cette terre que lui seul pour  
» époux de ma pauvre âme ; et connaissant ma  
» misère et mon indignité, n'osant faire direc-  
» tement à un Dieu si grand et si saint la très-  
» vile offrande de moi-même, je recours  
» aujourd'hui, en ce moment, à votre tendresse  
» maternelle et à votre bonté. J'ose, par vos  
» mains très-pures, consacrer, à dater de ce  
» jour, ma chasteté à votre divin Fils, faisant  
» avec toute la joie de mon esprit, et tous les  
» transports de mon cœur, comme j'entends le  
» faire et le fais réellement *vœu perpétuel*,  
» *serment et promesse* de vivre chaste d'esprit et  
» de corps jusqu'à la mort ; et de lui être à tout  
» jamais particulièrement fidèle en cela, comme  
» à l'unique époux de mon âme. Et vous, ô ma  
» chère mère, daignez aujourd'hui m'unir à  
» lui par un nœud d'amour pur et perpétuel,  
» afin que je ne vive qu'en lui et pour lui ; et  
» comme je lui promets aujourd'hui tout ce  
» qu'il a daigné m'inspirer par sa bonté,  
» obtenez-moi la grâce de pouvoir aussi toujours  
» lui tenir, lui garder fidèlement tout ce que  
» je lui ai promis. — Ainsi soit-il. »

### CHAPITRE III.

*Virginie éprouve une consolation indicible après avoir prononcé son vœu. — Bel acte de charité. — Dieu lui accorde un don singulier de chasteté. — Combien, dans le reste de sa vie, et au moment de sa mort, elle s'estima heureuse d'avoir fait vœu de continence.*

Une offrande faite avec tant de générosité, et après une si belle victoire remportée sur son propre cœur, ne pouvait manquer d'être fort agréable à Dieu. Aussi, Virginie en obtint-elle une prompte et sensible récompense. A peine eût-elle achevé de l'accomplir, que tous ses doutes se dissipèrent, que toutes ses répugnances cessèrent, que toutes ses craintes s'évanouirent; qu'à une agitation qu'il serait impossible de décrire, Virginie sentit succéder une telle paix dans son âme, une telle joie dans son cœur, que jamais auparavant elle n'avait rien éprouvé de semblable. Pénétrée d'une confiance

particulière, d'un sentiment inaccoutumé de dévotion et d'amour, elle s'avança de là pour recevoir la Sainte Eucharistie ; et dans cette première communion qu'elle fit après avoir choisi Jésus-Christ pour l'unique époux de son âme, le bon, l'amoureux Jésus, pour lui donner un signe qu'il l'avait acceptée pour épouse, la combla de consolations inexprimables. Il lui fit goûter cette mâne cachée dont la douceur se sent plutôt qu'elle ne se comprend ; il lui fit part de ces délices intérieures qui sont le partage des âmes pures, et qui surpassent autant les plaisirs matériels que les cieus sont distants de la terre, et que l'homme l'est de Dieu. Les longues heures qu'elle passa dans l'église pendant la matinée de ce jour ne lui parurent que des instants, au milieu des douceurs de l'amour céleste

Les pures et saintes délices de ce jour fortuné ne se bornèrent pas là pour Virginie. En sortant de l'Eglise, elle rencontre par hasard sur son passage un pauvre petit enfant, presque nu, transi de froid, à demi-mort de faim, et couvert d'ordures. Sa pensée se reporte aussitôt sur les souffrances auxquelles Jésus-Christ s'était assujetti, en naissant à pareil jour, au cœur de l'hiver, à Bethléem, dans une étable ouverte à tous les vents. Voulant donner au Seigneur un gage de sa gratitude pour les grâces ineffables

dont il venait de la combler , en le soulageant dans la personne de l'un de ses pauvres , par lesquels Jésus-Christ a voulu être représenté , elle conduit par la main cet enfant dans sa maison , le réchauffe et lui donne à manger , puis le dépouille de ses haillons , le lave , le nettoie , le revet des pieds à la tête des meilleurs vêtements de ses propres enfants , et le reconduit chez sa mère , à laquelle elle remet une aumône considérable. Elle racontait elle-même que tandis qu'elle prodiguait à ce pauvre enfant les soins empressés d'une tendre mère , avec l'intention de faire à Jésus-Christ enfant ce qu'elle faisait à celui-là , elle ressentait en elle un plaisir , une consolation , une joie qu'il serait tout-à-fait impossible d'exprimer. Ce n'était donc pas seulement à cause des actes de vertu qu'elle pratiqua pendant cette journée , mais encore à cause de l'abondance des divines miséricordes qu'elle y obtint , qu'elle avait coutume de l'appeler *le plus beau jour de sa vie*.

Mais la divine bonté lui accorda encore d'autres récompenses d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. Depuis ce jour , Virginie sentit comme éteint en elle tout le levain de la concupiscence. Les hommes , quel que fût leur âge ou leur figure , ne lui paraissaient , ainsi qu'elle le disait elle-même , ni plus ni moins que des

automates , et ne firent plus sur elle la moindre impression. Il y eût plus encore : par une grâce de Dieu toute singulière , elle n'éprouva jamais plus , depuis lors , aucun mouvement déréglé des sens , aucun fantôme impur dans son imagination ; aucune inclination charnelle , aucune affection qui ne fût pure dans son cœur ; et dans son esprit , aucune pensée , aucune tentation contraire à la plus sévère pudeur. Comme si elle eût ignoré le monde , comme si jamais elle n'eût passé par les épreuves du mariage , qui laissent toujours chez les veuves , même les plus pudiques , des traces indélébiles et humiliantes , depuis ce jour , elle devint comme un petit enfant , et pour l'esprit et pour le corps. Elle commença de vivre dans sa chair , comme si elle en eût été tout-à-fait libre et débarrassée : car , sur ce sujet , voici ce que sa bonne sœur affirme avec autant de vérité que de candeur :

« De la manière dont elle me manifestait son intérieur , je puis dire avec certitude qu'elle était devenue une nouvelle créature , car elle me disait que , par rapport à la pureté , son corps n'était plus d'aucun poids pour elle. »

Quelqu'un ayant avancé , en présence de Virginie , que saint Ambroise appelait *laborieuse* la chasteté des veuves ; « cela est très-vrai , dit-elle , j'en ai fait moi-même une bien pénible

» épreuve ; mais depuis que j'en ai fait le vœu  
» perpétuel , je n'ai plus eu à ressentir en moi  
» ce *tourment*. Je l'attribue à un trait tout spé-  
» cial de la divine bonté à mon égard. Dieu  
» connaît trop bien ma faiblesse , que le moindre  
» choc peut abattre. Il ne permet donc pas que  
» je sois tentée en aucune manière, afin de ne pas  
» être témoin de mes chûtes.

Son vœu la rendit non-seulement tranquille, mais encore heureuse de cette félicité que saint Paul, au nom de l'esprit de Dieu, dont il était animé, dont il était rempli, promet aux veuves qui persévéreront dans la sainte pratique de la chasteté (1). Aussi, plusieurs fois, diverses personnes lui ayant demandé si jamais elle ne s'était repentie de son vœu, elle répondait toujours avec des marques d'étonnement, et cet air de surprise et d'emphase que la vérité seule inspire : « Mais que dites-vous là ? M'en repentir ? si je ne l'avais pas fait, je voudrais mille fois le faire. »

Chaque jour elle le renouvelait, et toujours c'était avec un nouveau plaisir. Peu de jours avant sa mort, elle fit venir sa sœur et ses amies autour de son lit : « Afin, dit-elle, que vous sachiez

(1) *Beatius autem erit si sic permanserit (vidua) ; puto quod et ego spiritum Dei habeam. (1. Corinth. 7. 40.)*

• que le Seigneur est bon , et qu'il récompense  
• abondamment dès cette vie les sacrifices même  
• les plus petits que nous faisons pour lui , je  
• vous déclare que non-seulement je ne me suis  
• jamais repentie de mon vœu de chasteté , mais  
• qu'il a été une consolation pour moi et un motif  
• de vivre chrétiennement. Maintenant , au  
• moment de la mort , il fait ma force et ma  
• félicité. Pour rendre donc gloire à Dieu , et  
• lui témoigner que je suis vraiment reconnais-  
• sante de ce bienfait , je veux , pour la dernière  
• fois , le renouveler maintenant en votre pré-  
• sence , et je voudrais que ma déclaration pût  
• être connue de l'univers entier. »

D'autres fois ensuite on l'entendit s'écrier :  
• Oh que je suis contente ! Que je suis heureuse !  
• Quelle grande grâce le Seigneur m'a faite !  
• On dit que les vœux sont des liens : pour moi ,  
• je reconnais ma liberté par celui que j'ai fait.  
• Avant de le faire , bien que je ne pensasse pas  
• à de secondes noces , il me semblait pourtant  
• que la liberté qui me restait de pouvoir y  
• penser tenait mon cœur à la disposition et  
• comme esclave du monde. Depuis que je l'ai  
• consacré tout entier à Dieu , il me l'a rendu  
• libre , et il me semble maintenant que je suis  
• plus indépendante et moins asservie que  
• jamais. Si les vœux sont des chaînes , il faut

- » convenir au moins que ce sont des chaînes
- » d'or, qui sont plutôt un ornement qu'un far-
- » deau. »



## CHAPITRE IV.

*Grande estime et dévotion de Virginie pour les Vierges consacrées à Dieu. — Sa tendresse spéciale pour sa jeune sœur ; sa sollicitude à son égard.*

Quelqu'un parlant un jour de la Virginité, en présence de notre jeune veuve, dit que, dans l'Évangile, cette belle vertu s'appelle *verbe*, la grande parole de Jésus-Christ ; parce que lui-même, par son esprit, sa doctrine et sa grâce, l'a en quelque sorte engendrée dans le temps, comme le Père a engendré de sa substance le *verbe* dans l'éternité. Alors Virginie s'écria : « la belle chose !  
» oh la belle chose ! Hé pourquoi tant de filles,  
» tant de veuves n'entendent-elles pas cette belle  
» parole ? » Sur ce qu'on lui répondit là-dessus que Jésus-Christ même a dit dans son Évangile que ceux-là seulement entendent et comprennent *une si grande parole*, auxquels Dieu même en a

donné l'intelligence par une grâce spéciale (1),  
Virginie reprit aussitôt : « Je vous rends grâces ,  
» ô mon Dieu, de m'avoir fait entendre cette belle  
» parole aussitôt après la mort de mon époux !  
» Oh ! daignez la faire entendre encore à mes  
» enfants. »

Depuis ce jour, cette idée sublime que Jésus-Christ a donnée de cette belle vertu, ne s'effaça jamais de la mémoire de Virginie. C'est pourquoi, lorsqu'elle voyait de jeunes filles empressées de trouver un époux, ou, contentes de l'avoir rencontré, soupirer après le moment de leur mariage; « pauvres enfants, disait-elle, elles ne  
» connaissent pas le prix inestimable de ce  
» qu'elles vont perdre, ni les peines qu'elles  
» vont rencontrer. Mais il ne faut pas s'étonner  
» de cela; car elles n'ont point entendu, et  
» beaucoup moins encore compris *la grande*  
» *parole*; d'ailleurs il en doit être ainsi, autrement le monde finirait. »

C'est pour cela qu'elle avait un respect particulier pour les personnes engagées en religion.  
« Qu'elles sont heureuses, disait-elle ! Elles  
» sont Vierges et épouses de Jésus-Christ. » Et en général, elle parlait toujours avec louanges et

(1) Non omnes capiunt *verbum*; sed quibus datum est à Patre meo. (Matth. 11.)

transport de la Virginité chrétienne , ainsi que du célibat ecclésiastique ; et malheur à quiconque en sa présence se fut avisé d'en parler mal , ou de donner la préférence à l'état du mariage. Son regard s'enflammait alors; elle en disait tant, avec tant de force et de chaleur d'expression , qu'elle confondait et réduisait au silence les langues malignes , qui , comme dit saint Jérôme , ne cherchent , en censurant la vertu des gens de bien , qu'à faire l'apologie de leurs vices , et à s'encourager à les entretenir (1).

Ses deux jeunes sœurs , Sophie et Jacinthe , manifestèrent dès leurs plus tendres années une inclination prononcée pour la Virginité , ne voulant tout-à-fait rien connaître des choses du monde. Mais il n'est pas douteux que les discours , et plus encore les exemples de Virginie , témoignages éloquents des avantages et du prix de la pureté , n'aient beaucoup contribué à développer en elles des dispositions si précieuses, et à les exciter à embrasser cet état pur qui , maintenant , fait leur félicité. Ce fut ainsi qu'elle accomplit à la lettre cette belle parole de saint Ambroise. Que souvent, sous la tutelle et à l'ombre de la viduité chrétienne , le lis de la virginité germe , croît

(1) *Lingua maledica sanctos carpere solet, in solatium delata quendi.* (D. Hieron. de Stâ-Paulâ.)

et développe tout l'éclat et tous les charmes de sa céleste blancheur (1).

Qu'elle ne fut donc pas la consolation de Virginie lorsqu'elle sut que ses deux chères sœurs avaient résolu de consacrer à Dieu leur virginité, dans le célèbre sanctuaire de Sainte-Claire de Montefalco. Quoiqu'elles lui fussent bien chères, et qu'elle les aimât comme ses filles, elle consentit pourtant volontiers à se séparer d'elles, probablement pour toujours, et en vue du beau sort qu'elles s'étaient choisi en se consacrant à Dieu, pour mener une vie parfaite, dans un institut si autère et si saint, ce qui lui donnait occasion de dire : « Si Dieu m'eût appelée » à l'état religieux, j'eusse fait choix d'un » monastère éloigné et austère, pour être » entièrement à Dieu, n'avoir plus rien à enten- » dre de profane, et n'avoir plus rien à faire » avec le monde. »

Cependant, une constitution délicate et une grave infirmité ne permirent pas à sa plus jeune sœur d'accomplir son sacrifice dans le monastère. Mais, persévérant dans la résolution de demeurer vierge, Jacinthe, ainsi qu'on l'a dit au ch. II, se mit à pratiquer, au sein de sa famille,

(1) *Magisterium virginittatis, viduarum valet exemplis.* (Div. Ambros. de viduis.)

la vie et les vertus du cloître. Elle devint par là , pour Virginie, l'objet de l'amour le plus tendre ; elle fit sa consolation et ses délices. Celle-ci l'appelait son cher petit ange. Elle la regardait toujours avec une indicible affection , voulait l'avoir continuellement auprès de sa personne. La sentait-elle hors de la maison , elle ne voyait l'heure de la savoir de retour. « Quand elle n'est » pas dans la maison , disait-elle , il me semble » qu'il me manque quelque chose. Je lui veux » du bien autant qu'à mes propres enfants , et » plus qu'à moi-même. J'ai tant de plaisir à la » voir auprès de moi et à m'entretenir avec » elle , parce qu'elle est si bonne et si pure ! »

Les soins qu'elle lui prodiguait étaient semblables à son amour. Quand elle ne pouvait l'accompagner elle-même , elle ne la confiait qu'à des personnes d'une vertu reconnue ; et ce n'était qu'avec des compagnes de ce genre qu'elle voulait qu'elle s'entretint. Toutes les autres , elle les éloignait sans égards. Malheur à qui se fut avisé de parler de mariage en présence de cette jeune personne ! D'un mot , d'un regard sévère , si elle ne pouvait autrement , elle faisait cesser le discours. S'étant aperçue que le maître de musique faisait chanter à sa sœur une chanson profane , et que celle-ci , seulement à raison de la beauté du motif , y attachait de l'import-

tance, Virginie se montra très-inquiète : « Ce  
• n'est pas bien, disait-elle, qu'une épouse de  
• Jésus-Christ chante des choses qui rappellent  
• les amours des hommes. Oh si vous saviez  
• tout le mal que me font éprouver de pareilles  
• choses quand elles sortent de votre bouche ! »  
Il fallut donc, pour la calmer, composer sur la  
même mesure, et avec le même rithme, une  
cantate religieuse qui pût être adaptée au même  
motif. Alors seulement Virginie se montra satis-  
faite.

En somme, Virginie était zélée pour la conser-  
vation de la pureté de sa sœur, autant, plus encore,  
que pour celle de la sienne propre, et très-atten-  
tive à éloigner de Jacinthe tout ce qui eût pu alté-  
rer la pudicité de son imagination, et ternir le  
lis d'innocence et de candeur que la pieuse vierge  
avait offert au Seigneur.

Elle ne cessait non plus, s'adaptant à leur  
capacité, se mettant à leur portée, de parler à  
ses jeunes enfants des avantages qu'il y avait à  
demeurer vierges, comme leurs tantes, et d'avoir  
Jésus-Christ pour époux. Le vœu constant de son  
cœur était celui de saint Paul, c'est-à-dire de pou-  
voir, dans ses deux jeunes filles, présenter deux  
vierges pures, deux épouses à Jésus-Christ (1).

(1) *Virginem castam exhibere Christo.* (2. Corinth.  
XI, 2.)

On peut dire de plus qu'elle attribuait un je ne sais quoi de sacré à la pureté virginale. C'est pour cela que , dans sa dernière maladie , elle aimait , se plaisait à être servie , de préférence à toute autre personne , par sa jeune sœur , et par une autre demoiselle pieuse qu'elle avait dans la maison , et qui avait également fait au Seigneur vœu de virginité. Elle ne voulait être touchée que par elles : une fois , il arriva qu'elle voulut se lever ; une femme mariée qui se trouvait présente s'offrit à lui aider : « prenez patience , lui dit » Virginie ; appelez plutôt Jacinthe et Anna. » Cette femme insistant toujours , et lui donnant l'assurance qu'elle lui rendrait ce bon office avec plaisir , elle lui répondit : « Si c'est un » plaisir pour vous , il n'en est pas de même pour » moi ; vous êtes mariée , et mon plaisir est » d'avoir des vierges autour de moi. » Elle se trouvait si contente de recevoir leurs soins et leur assistance , de les voir toujours auprès de sa personne , qu'un jour on l'entendit remercier Dieu en ces termes : « O mon Jésus ! combien je vous » rends grâce ! Vous , fils de Dieu , la sainteté » même , vous êtes mort entre deux larrons ; » et moi , misérable pécheresse , j'ai le bon- » heur de mourir entre deux anges . » Il en est qui peut-être ne manqueront pas de taxer d'affectation , de singularités ces petites circons-

tances ; mais saint Paul l'a dit : l'homme charnel n'entend rien à ce qui se passe de mystérieux et de sublime dans l'intérieur des âmes pures et spirituelles (1).

(1) *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (1. Corinth II. 14.)



## CHAPITRE V.

*Les âmes pures sont d'autant moins tentées qu'elles se tiennent davantage sur leurs gardes. — Comment Virginie pratique les deux choses prescrites par l'Évangile, pour la garde de la chasteté, c'est-à-dire la prière et le jeûne.*

Mais ce repos de la chair dans Virginie, ce silence des passions dans son cœur, cet amour, ces transports pour la sainte vertu de pureté, furent, il faut le confesser, bien plutôt un effet de la miséricorde de Dieu que ses efforts personnels. Ce qui mérite donc d'être attentivement considéré, n'est pas tant ce que Dieu fit pour elle en lui accordant une grâce aussi singulière, que ce qu'elle fit elle-même pour la conserver. La force ordinairement persuade la sécurité, et la sécurité diminue la vigilance. Il semblerait par là qu'après avoir reçu de Dieu le don d'une pureté si grande qu'il la rendait forte et pres-

qu'insensible aux tentations et aux assauts de l'amour profane, Virginie pouvait sans danger renoncer à toute précaution, s'endormir sur elle-même et se répandre librement dans le monde, sûre de n'y contracter aucune tache, de n'en rapporter aucune blessure. Mais les âmes véritablement pieuses et craignant Dieu se conduisent d'une façon bien différente de celle des orgueilleuses filles du siècle. Plus celles-ci sont fragiles, plus elles présument d'elles-mêmes et s'exposent témérairement. Tandis qu'elles se plaignent de la violence des passions, et des dangers dont elles sont entourées, elles courent aveuglement après des occasions et des objets dont la séduction pourrait corrompre les Saints eux-mêmes. Les âmes pieuses, au contraire, se montrent d'autant plus timides que Dieu les comble davantage de bienfaits et de dons qui les fortifient. Et quand elles sont revenues, pour ainsi dire, à la sécurité, à la paix de la nature innocente, elles ne se croient pas en sûreté pour cela, et ne cessent d'employer toute la vigilance et toutes les précautions nécessaires à des personnes en proie à toutes les misères, à toutes les passions de la nature coupable.

Telle fut Virginie : les grâces dont le Seigneur l'avait comblée, bien loin de lui donner de la présomption, ne firent qu'augmenter en elle la

défiance d'elle-même. Elle ne firent qu'accroître son amour pour la prière, afin que Dieu, comme elle le disait souvent, ne lui retirât jamais son assistance. Elles ne firent que la confirmer dans la pratique de la mortification et de la pénitence, les deux armes les plus puissantes pour triompher du démon de la luxure, ainsi que Jésus-Christ nous l'a déclaré dans son Saint Evangile (1). Car, ajoute saint Jean Chrysostôme, la prière et le jeûne sont comme deux ailes à l'aide desquelles l'homme s'élève au-dessus de lui-même, et devient terrible pour ses ennemis (2). Ces deux choses, dit Corneille de la Pierre, élèvent l'homme de sa condition charnelle jusqu'à Dieu; elles en font un être spirituel; elles en font un ange, en le rendant inaccessible aux assauts de la chair et du démon (3).

On a déjà suffisamment parlé du goût que Virginie avait pour la prière, et il est facile d'en conclure qu'il était de tous les jours et de tous les instants; car, marchant constamment en la

(1) Hoc genus dæmoniorum non efficitur nisi per jejuni-um et orationem. (Math. XVII. 20.)

(2) Qui orans jejunit, duas possidet alas; et terribilis hostibus redditur. (D. Joan Chris. in Math.)

(3) Quia hæc duo hominem elevat à carne ad Deum, eumque spiritualement facit: imo quasi Angelum, carne et dæmonio superiorem. (Cornel. à Lapide. in cap. XVII Math.)

présence de Dieu , elle ne cessait d'implorer son divin secours , soit de bouche , soit de cœur , avec le sentiment de la confiance la plus entière , et en même temps de l'humilité la plus profonde. Et comme si tout cela n'eût pas encore suffi , elle sollicitait l'assistance d'un chacun , et se recommandait aux prières de tous. Aussi jamais ne vit-on veuve plus affectionnée à la prière , à cet exercice que saint Paul recommande si fortement aux veuves ; parce que c'est la prière , dit saint Ambroise , qui fait descendre jusqu'à nous le Verbe de Dieu , lequel , par la puissance de sa voix , commande aux tempêtes de la concupiscence , met en fuite les vents des passions , et ramène la belle sérénité de la continence (1).

A l'exercice continuel de la prière , Virginie joignait encore la pratique de la mortification intérieure , qui est la première que Jésus-Christ entend recommander par le mot de *jeûne*. Elle disait toujours : « Notre plus grand ennemi , c'est » l'amour-propre. Semblable au crapaud qui , » dans certaines saisons et dans certaines terres , » se rencontre sous les plus belles plantes , » l'amour-propre se cache sous les plus belles » actions et les vices ; il détruit toutes les vertus. »

(1) Ubi adest oratio , adest Verbum : fugatur cupiditas : libido discedit. (D. Ambros. de viduis.)

Aussi bien, l'une de ses plus grandes peines était-elle, comme elle l'avouait à tout le monde de se voir pleine du plus grand amour-propre : elle ne cessait de faire entendre là-dessus les plaintes les plus touchantes. Toujours en garde contre son propre cœur, elle apportait une attention toute particulière à en combattre les volontés, à détruire, à sa naissance, le moindre attachement qui n'eut pas été légitime et saint. Une fois qu'elle parlait avec une de ses amies du soin de quelques personnes atteintes de certaines maladies, dont on parlera plus tard, elle s'accusa de sa misère et de sa délicatesse en ces termes : « Ah que je suis méchante ! Savez-vous bien » que quelques efforts que j'aie tenté de faire » sur moi-même, je n'ai pas encore pu me » vaincre en ceci ; » ce qui signifie évidemment qu'elle s'était vaincue en tout le reste, et qu'elle pratiquait ainsi cette mortification intérieure qui, comme dit saint Jérôme, fait d'une âme véritablement dévote et chaste un martyr de chaque jour (1)

Mais Virginie savait encore que l'ennemi de la pureté, ainsi que le remarque le même saint Jérôme, tire principalement des armes de

(1) *Devotæ mentis servitûs immaculata quotidianum martyrium est.* (De santâ Paulâ.)

l'ardeur de l'âge pour combattre la jeunesse (1) ; qu'à cet âge les glaces du jeûne corporel peuvent seules éteindre le feu de la concupiscence, et qu'à cette condition on peut aspirer à mener une vie angélique dans des membres humains (2).

Elle ajoutait donc des jeûnes que lui prescrivait une dévotion particulière à ceux que l'Eglise commande, et qu'elle observait avec la plus grande et la plus scrupuleuse attention. Et bien que les médecins, eu égard à la faiblesse de sa complexion et à sa maladie qui, plus d'une année à l'avance, s'annonça pour ce qu'elle devait être, l'eussent déclarée exempte de la loi de l'abstinence, Virginie ne voulut point s'en prévaloir, si ce n'est lorsque son mal devint tout-à-fait irrémédiable. Ne se trouvant plus en état d'accomplir la loi, elle faisait néanmoins ce qu'elle pouvait. Quand on lui disait d'avoir égard à sa santé, elle répondait comme saint Jérôme à la veuve Salvine : « Savez-vous ce que » j'ai de nouveau à vous apprendre ? Il vaut » mieux avoir un corps faible qu'un esprit » souillé ; et courir le danger de sa santé,

(1) *Adversus Juvenes et puellas ætatis ardore hostis noster abutitur. (ad Demetriadem.)*

(2) *Jejuniorum frigore calor puellaris extinguitur, et in humano corpore angelorum conversatio impetratur. (Ad eandem.)*

• que celui de sa pureté (1). • Elle n'aimait pourtant pas les longues diètes, ni employer ensuite, comme font quelques-uns, un jour pour se remettre de l'abstinence de trois autres; mais, selon l'avis bien sage du même saint Docteur, qui dit que les petites mortifications non interrompues, semblables aux pluies qui tombent du ciel douces et lentes, sont les plus utiles (2), elle préférait celles qu'elle appelait de *petites fleurs*, comme de se nourrir très-sobrement, de conserver toujours de l'appétit, de se priver de ce qui pouvait flatter son goût; parce qu'il était toujours en son pouvoir de faire tout cela: aussi toujours le faisait-elle; et comme elle avait coutume de le dire: « J'ai l'avantage, sans me faire

• remarquer, et sans ruiner ma santé, de

• dompter ma gourmandise, et de tenir mon

• corps dans un état de mortification conti-

• nuelle. »

Elle avait pour cela recommandé à sa jeune sœur de lui rappeler fréquemment les mortifications qui se pouvaient faire pour réprimer la

(1) Mellus est stomacho dolere quam mente; Imperare corpori quam servire; gressu vacillare, quam pudicitia. (Ad Salvinam.)

(2) Parcus cibus et venter semper esuriens triduanis jejuniis præfertur. Multò meliùs est quotidie parùm, quam raro satis sumere. Pluvia illa optima est quæ sensim descendit in terram. (Ad Furlam.)

gourmandise et l'amour-propre, en ajoutant avec une grande simplicité : « Je suis comme » une bête de somme que l'on ne peut faire » avancer qu'à force de l'aiguillonner et de la » frapper. »

Pendant les derniers jours de sa longue et pénible maladie, il lui vint un appétit si étrange, que jamais elle n'en avait éprouvé de semblable dans les temps où elle jouissait d'une santé florissante. A chaque instant, si elle ne prenait aussitôt quelque nourriture, elle se sentait tomber en défaillance. Mais les vivres ordinaires ne lui donnant que des envies de vomir, elle fut contrainte de demander des mets nouveaux et plus recherchés. Les médecins, qui avaient presque entièrement désespéré de sa guérison, voulurent qu'on lui donnât sans distinction tout ce qui pourrait lui faire plaisir, l'obligeant elle-même à le demander librement. Le besoin impérieux de se nourrir le lui fit d'abord faire ; mais bientôt elle en ressentit des scrupules : elle craignit de manquer à la tempérance, de trop satisfaire sa gourmandise, et s'en plaignit en ces termes : « Pauvre malheureuse, » que je suis délicate ! Combien je cherche de » soulagements qui ne me sont pas absolument » nécessaires ! Je ne sais me contenter de rien ; » je ne sais rien souffrir ! comment tout cela

» s'arrangera-t-il devant Dieu? » Rien de tout ce qu'on put lui dire de contraire n'étant capable de la tranquilliser, elle se mit à prier Dieu, et à implorer le secours des prières d'autrui, pour obtenir du Seigneur qu'il lui ôtât cet appétit; « afin, disait-elle, que je ne sois plus en danger » de commettre des péchés de gourmandise, et » de me montrer aussi exigeante et aussi impotente. »



## CHAPITRE VI.

*L'humilité, pour la femme particulièrement, est un des moyens les plus efficaces pour conserver la chasteté.*  
— *Basse opinion que Virginie avait d'elle-même.*

Par l'oraison que Jésus-Christ a recommandée comme la première arme que nous devons employer pour nous défendre du démon de l'impureté, nous ne devons pas seulement entendre la prière proprement dite, qui se fait de bouche ou de cœur, mais encore l'humilité d'esprit qui la rend efficace; parce que l'humilité, sans la prière, n'étant qu'un avilissement, la prière, sans l'humilité, n'est qu'une présomption. Séparées l'une de l'autre, elles insultent Dieu au lieu de l'honorer, et bien loin d'attirer ses miséricordes, elles provoquent son courroux.

Une chose à laquelle on fait généralement peu d'attention, c'est que l'humilité qui, quel que

soit notre but, est nécessaire pour donner du prix à nos prières, le devient surtout pour corroborer celles par lesquelles nous demandons à Dieu la continence. L'Écriture sainte nous dit que c'est un don de Dieu, qui ne peut venir que de lui, et que c'est déjà posséder la sagesse que d'entendre cette vérité (1). Saint Paul, après avoir avancé que ce fut l'orgueil avant tout qui entraîna les anciens philosophes dans toutes les ordures et les turpitudes de leur sens réprouvé (*Épître aux Romains. c. 1.*), ne laisse plus aucun doute sur la nécessité qu'il y a d'être humble pour se conserver chaste.

Mais si l'humilité est pour tous une sauvegarde de la pureté, elle l'est bien plus particulièrement encore pour une femme. Dans l'amour qu'elle inspire, la femme cherche avant tout un témoignage de sa propre excellence, qui flatte et nourrit la vanité de son esprit, plutôt qu'un moyen de contenter sa chair, à laquelle d'abord elle ne fait pas même attention. Elle commence à s'aimer démesurément dans la partie la plus noble d'elle-même, dans l'intelligence; et ce n'est que quand elle a senti le vide de cet amour,

(1) Et ut scivi quoniam non possem esse continens, nisi Deus det; et hoc ipsum erat sapientia, scire cujus esset hoc donum: adhi Dominum, et deprecatus sum illum. (Sap. VIII. 21.)

qu'elle descend à s'aimer dans la partie la moins noble, dans les sens, et qu'elle tâche de les satisfaire. Ainsi ce qui donne la première impulsion à la chute de la femme (et les ennemis de la pudeur ne le savent que trop bien par expérience), c'est la *vanité* : subjuguée sur ce point, elle devient faible dans tout le reste. Une femme qui aime à s'orner, qui est avide de se montrer, d'être louée, finit toujours par commettre quelque imprudence, ce qui fait dire à certain poète, si je m'en souviens bien :

Femme vaine avec âme pure  
Phénix rare en la nature.

Au contraire, donnez-moi une femme qui ne recherche pas trop le luxe dans ses vêtements et dans sa parure ; qui, pénétrée d'une basse opinion d'elle-même, ne se soucie pas d'être connue ; qui bien loin de trouver du plaisir et des charmes dans l'estime et les louanges des hommes, n'en ressent que de la peine et des tourments, je garantis qu'il n'y a rien à craindre pour son innocence : plus elle est humble, plus elle est chaste.

Après avoir posé cette théorie solide et vraie, rien de plus naturel que de trouver dans Virginie une pureté aussi admirable, puisque son humilité ne le fut pas moins, et que le démon

de la vanité n'eut jamais rien de commun avec cette belle âme. Du moment où elle eut fait à Dieu la promesse de rester veuve, ce qu'elle appelait « l'époque de sa conversion, » elle se vêtit toujours avec la plus grande simplicité. Dès lors elle s'était dé faite de tous ses habits de luxe ; et quoi que son père pût faire pour l'y engager, jamais elle ne voulut en faire de nouveaux. « Les habits d'apparat et les parures sont finis » pour moi, lui disait-elle ; » elle voulait même vendre, et en employer le produit en faveur de ses enfants, divers meubles magnifiques et de valeur, pour lesquels, comme l'observe saint Jérôme, les filles du siècle ont ordinairement tant de goût et de fureur (1) ; « parce, disait-elle, » que je n'en fais aucun usage ; » mais elle ne put en obtenir la permission.

Cette permission, elle la demandait à son confesseur lorsqu'elle avait absolument besoin d'un nouvel habillement, de peur d'être mal conseillée par la vanité. Du reste, à l'exemple d'une sainte jeune fille dont parle saint Jérôme, elle portait presque toujours le même habit. Quelqu'un s'étant avisé de lui dire un jour à ce sujet : « mais ceci est donc une livrée ? »

(1) Ad quæ ardent et insaniunt studia matronarum.  
(D. Hieron. ad demetriadem.)

« Oui, répondit-elle, c'est la livrée de Jésus-Christ. » C'est pour cela que sa dévotion la portait à faire bénir ses nouveaux habits avant d'en faire usage.

Elle aimait, comme on l'a déjà dit, la propreté, les convenances dans ses vêtements ; elle voulait que tout fut bien approprié, adapté à la personne, « parce que, disait-elle, le répétant souvent à ses enfants, la bonne tenue, le bon ordre dans les habits est souvent l'indice de celui qui règne dans le cœur. » Dans les ornements même ajoutés à ses vêtements, Virginie paraissait vouloir éviter tout ornement ; sachant, comme dit saint Jérôme, unir ainsi les bienséances à la gravité, et la simplicité à la plus grande décence (1). Les étoffes de prix n'étaient donc point de son goût, non plus que les recherches ridicules, les ornements superflus : c'est ce qu'elle montra bien à l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Civita-Vecchia pour changer d'air. Elle avait fait mettre une bordure de velours-soie à son habillement ; mais bientôt elle ressentit un vif remords d'avoir pensé à cette misère-là, et d'avoir fait cette dépense par caprice. Cependant, avant qu'elle se mît en route, son père lui

(1) *Idem semper habitus. In cultâ veste cultus ipse sine cultu.* (D. Hieron. De laudibus Asellæ.)

avait dit en propres termes en notre présence :

« Ne regardez pas la dépense pour procurer  
» votre guérison. Procurez-vous tous les soula-  
» gements possibles ; contentez toutes vos  
» volontés , et même vos fantaisies et vos  
» caprices. »

C'est déjà beaucoup pour une femme de renoncer aux vanités du monde ; mais cela ne lui suffit pas pour qu'elle puisse se dire humble de cette véritable humilité d'esprit qui est le rempart le plus fort de la pudeur chrétienne. Que de fois, sous un habit humble et pauvre, on cache un cœur arrogant et superbe ! Ce qu'il y a de plus important, dit saint Jérôme, n'est donc pas de renoncer aux ornements du corps, mais de se dépouiller de l'orgueil de l'esprit. Le sacrifice le plus pénible, le plus difficile n'est pas celui dans lequel l'or et les pierreries sont les victimes ; mais celui dans lequel on immole à Dieu la présomption et l'estime intérieure de soi-même (1). Or, c'est précisément ce sacrifice que Virginie s'efforça d'offrir au Seigneur.

Le sentiment, en effet, qu'elle avait d'elle-même était si bas, qu'à l'entendre, on l'eût prise pour la femme la plus méchante et la plus licen-

(1) Plus est animum deposuisse quam cultum. Difficilius arrogantia, quam auro caremus et gemmis. (Idem ad Pammachium.)

cieuse du monde : et pourtant on a de fortes raisons de douter que Virginie ait jamais commis une faute mortelle. Continuellement elle avait à la bouche ces paroles : « Ma grande misère. — Mes grands péchés. — Mon grand orgueil. — Ma grande ingratitude envers Dieu. — Ma grande perversité ; » et chaque jour elle trouvait de nouvelles phrases pour s'abaisser, non-seulement devant Dieu, aux pieds duquel elle déplorait à haute voix sa faiblesse, mais encore devant les hommes, confessant avec la plus grande sincérité ses fautes journalières, particulièrement celles d'orgueil, sur lesquelles elle ne cessait jamais de s'accuser et de faire entendre ses plaintes. Enrichie de toutes les vertus d'une âme véritablement chrétienne, elle se reprochait tous les vices des plus grands pécheurs, et souvent on l'entendit répéter : « Je ne » puis comprendre comment Dieu me supporte. » Je suis indigne d'être au monde. J'ai peur » que la terre s'entrouvre sous mes pieds. Je » suis une véritable hypocrite. Si les gens me » connaissaient pour ce que je suis, ils ne » pourraient moins faire que de me mépriser, et » j'aurais grande peur d'être lapidée. Je n'espère » mon salut que de l'infinie miséricorde de » Dieu. » C'est pourquoi continuellement elle se recommandait, elle et ses enfants, aux

prières des autres, et c'est ce qui lui faisait dire encore : « C'est en considération des prières » d'autrui que Dieu a usé et qu'il use encore » de tant de miséricorde à mon égard. »

Par ce même sentiment de sa bassesse, elle se regardait indigne d'entrer dans une église, de s'approcher de la table Eucharistique. La pensée du besoin qu'elle en avait était seule capable de lui faire surmonter la frayeur qu'elle éprouvait, dans les commencements, de communier tous les jours. Pour calmer ses inquiétudes à ce sujet, on lui avait dit : « Les bonnes âmes » communient tous les jours par amour, mais » vous, vous devez le faire par infirmité. Plus » vous êtes faible, plus vous devez vous » approcher souvent de celui de qui nous » viennent toute force et tout secours. »

C'est pourquoi, quand on lui demandait combien de fois elle communiait dans la semaine, elle répondait, sans préciser un nombre : « Je le fais souvent, parce que je suis comme » une pauvre malade qui continuellement a » besoin d'être avec son médecin. » Enfin, elle disait sans cesse qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle ne méritait rien, et que les attentions qu'on avait pour elle étaient un effet de la charité des gens; mais qu'elle n'avait droit à aucun égard. A la vue des soins qui lui

étaient prodigués, et de l'amour avec lequel on la servait pendant sa dernière maladie, il lui arriva de dire un jour à son directeur : « On ne » saurait croire combien je suis humiliée et » mortifiée en voyant l'empressement que tous » montrent pour obtenir ma guérison, et » combien je suis affligée de voir tant de gens » incommodés par moi, qui ne le mérite pas. » Elle alla jusqu'à demander d'être déposée dans une petite chambre placée sous l'escalier, afin de ne déranger et de n'incommoder personne.



## CHAPITRE VII.

*Horreur de Virginie pour les louanges; sa crainte de l'orgueil, et son esprit de dépendance et d'humiliation dans tout.*

Cette façon pourtant de parler d'elle-même ne prouverait que peu de chose, ou ne prouverait même rien en faveur de son humilité, si son cœur n'eût pas fait parfaitement écho avec sa langue. Il y a beaucoup trop d'âmes malicieusement hypocrites, dit l'Écriture, qui s'humilient extérieurement en paroles, et qui n'ont intérieurement qu'un fonds inépuisable d'orgueil et de duplicité. Semblables aux malades qui parlent de leurs souffrances pour s'entendre donner des assurances de santé, elles ne parlent de leurs défauts que pour entendre louer leurs

vertus (1). Mais Virginie certainement ne fut pas de ce nombre.

Bien loin de se servir de ce moyen pour mendier des louanges, rien n'était plus capable de l'affliger que de s'entendre louer. La souffrance qu'elle en éprouvait était sensible; et c'est pour cela qu'elle évitait avec soin les personnes qui la louaient facilement. On ne pouvait lui faire un plus grand affront que de lui témoigner qu'on la croyait bonne et vertueuse. Lui rappeler les bonnes œuvres qu'elle avait faites, c'était vouloir encourir son inimitié. Quelqu'un lui dit un jour :  
« Que vous êtes heureuse d'avoir toujours été  
» chrétienne, et d'avoir eu tant de charité pour  
» les pauvres et pour les infirmes. » « Je n'ai  
» fait que mon devoir, et encore je l'ai mal  
» fait, » répondit-elle avec des marques de trouble et d'inquiétude. S'apercevait-elle qu'un discours pût, quoique d'une manière éloignée, tourner à sa louange, elle avait un art particulier, des moyens-termes tout prêts pour le détourner ou le rompre, sans faire paraître le motif pour lequel elle agissait ainsi. Si cela ne lui réussissait pas, elle baissait les yeux, gardait le silence, prenait un air d'insouciance et de distraction

(1) Est qui nequiter humiliat se; et interiora ejus plena sunt dolo. (Ecclii xix. 23.)

qui semblait dire : « maintenant parlez tant que vous voudrez , cela ne me regarde pas. »

Mais il y a long-temps que saint Jérôme l'a dit : semblable à l'ombre , la gloire fuit loin de ceux qui la cherchent, tandis qu'elle court après ceux qui semblent la fuir et la mépriser (1). Et de fait , plus Virginie aimait à demeurer cachée, plus les autres sentaient s'enflammer en eux le désir de la connaître et de lier avec elle une amitié chrétienne. Cet empressement , ce désir qu'on avait de la voir , de lui parler , était encore une de ses grandes peines. Elle en était tellement inquiétée , qu'il fallut pour la calmer que son directeur lui dit un jour qu'elle eût à remercier Dieu de tout cela , que cette bonne estime que l'on avait d'elle était au moins une marque qu'elle ne causait pas de scandale par sa conduite : elle parut se rendre à cette considération.

Du reste , de toutes les tentations , celle qui lui inspirait le plus de crainte , c'était la tentation d'orgueil. Une seule pensée de complaisance , qui lui passait par la tête , la faisait trembler. « Pauvre malheureuse que je suis , disait-elle ,

(1) *Fugiendo gloriam, gloriam merebatur : quæ virtutem, quasi umbra sequitur; et appetitores sui deserens appetit contemptores.* (D. Hieron. de sancta Paula.)

• Dieu m'abandonnera , parce que je suis trop » orgueilleuse et qu'il résiste aux superbes. » Elle répétait fort souvent à sa jeune sœur et à ses amies : « Craignez l'orgueil. Tenez-vous en » garde contre la vanité. C'est cette maudite » passion qui gâte tout et nous fait tout perdre. » De là sa sollicitude pour cacher son intérieur , pour éviter toute espèce d'ostentation , pour ne pas même se laisser deviner par toutes les finesses et les ruses de son père ; pour se vêtir et se conduire de manière à ne donner dans l'œil de personne , pour passer enfin dans l'esprit et l'estime de tous pour une femme ordinaire. Cette sollicitude fut couronnée d'un succès précieux pour son humilité ; car , à l'exception de ceux qui avaient eu l'occasion d'en connaître et d'en admirer de près l'esprit , Virginie a été bien loin d'être connue et estimée , non-seulement par les personnes du dehors , mais par ses propres parents eux-mêmes , comme une chrétienne illustre , comme une âme pure et fervente , pour une femme vraiment grande , telle qu'elle l'était réellement.

En toutes choses elle aimait à dépendre du conseil ou de volonté d'autrui , et d'une docilité parfaite ; elle ne faisait ni plus ni moins que ce que lui avaient dit les personnes qu'elle avait faites dépositaires de sa confiance. Ainsi qu'une

humble novice, pour les moindres choses, elle demandait le conseil de son directeur, et ne faisait rien sans son bon plaisir. Après avoir obtenu sa bénédiction pour ce qu'elle voulait faire, « je suis contente maintenant, disait-elle ; » je suis assurée de faire la volonté de Dieu et » non la mienne. » Il n'est pas étonnant qu'elle fût si soumise à son père spirituel, puisqu'elle l'était même à sa jeune sœur. Voici ce que cette dernière en dit elle-même : « Elle m'engageait » souvent à la reprendre de ses défauts et à » l'obliger à bien faire. Elle me le disait dans » toute la sincérité de son cœur. En effet, elle » recevait mes avis, et quelquefois même » quelque légère correction avec toute la docilité d'un enfant ; car elle était tout-à-fait humble. »

Elle était humble et modeste même avec les personnes qui se trouvaient à son service, sans manquer pourtant au devoir qui l'obligeait de les reprendre quand elles se conduisaient mal. Dans ces occasions-là même, si quelque parole trop dure s'échappait de sa bouche, elle ne faisait pas difficulté d'en demander excuse, et cela avec tant d'humilité, que souvent la personne qui se trouvait avoir été reprise en versait des larmes d'attendrissement. En général, avait-elle eu le malheur d'offenser quelqu'un, elle en

éprouvait aussitôt le plus sensible déplaisir , et ne voyait l'heure d'en demander pardon.

Toute la conduite extérieure de Virginie n'était donc que l'expression fidèle de la basse opinion qu'elle avait intérieurement d'elle-même. De là cette défiance entière de ses propres forces , qui la rendait circonspecte sur toutes ses démarches , et lui faisait craindre le danger le plus éloigné de succomber, presque autant que la chute elle-même : première condition pour obtenir la victoire sur les ennemis de la pureté. De là encore ce don de chasteté que la divine bonté lui accorda ; et qui, quelque grand et singulier qu'il soit , n'a pourtant rien d'extraordinaire , puisqu'il a été accordé à l'une de ces âmes véritablement humbles , en qui l'Esprit de Dieu , l'esprit de pureté se repose avec tant de complaisance , et les inonde si largement de ses miséricordes : tant il est vrai qu'une humilité profonde rend croyables dans une âme toutes les grâces et toutes les vertus.



## CHAPITRE VIII.

*Autres moyens employés par Virginie pour la garde de sa pureté. — Sévérité de sa modestie tant en particulier qu'en public. — Jalousie de sa réputation d'honnête femme. — Choix dans ses amitiés.*

La pureté de l'âme est généralement comparée à un miroir bien net, dont le souffle le plus léger peut ternir l'éclat. On ne peut donc jamais employer trop de précautions pour la défendre et la conserver. Parmi ces moyens, se rencontre en premier lieu la modestie, qui non-seulement orne et embellit la pudeur, mais lui sert encore de défense. Or, Virginie fut tellement jalouse de cette vertu, qu'il est permis d'affirmer, sans craindre d'exagérer, que jamais aucune fille timide, que jamais aucune religieuse agitée de scrupules, ne fut sur ce point plus rigide et plus sévère. Qu'il suffise de dire que même avec sa

jeune sœur elle se tenait dans l'assujettissement, et qu'en sa présence elle se serait bien gardée de tenir à découvert la moindre partie de son corps. Et ce ne fut certainement pas une de ses moindres souffrances, dans sa dernière maladie, que de se voir obligée de recourir aux autres pour en obtenir des services qu'elle ne pouvait se rendre elle-même. On s'apercevait clairement que sa pudeur en souffrait : de là les efforts qu'elle faisait, quoique languissante et tourmentée par la douleur, pour demeurer autant que possible toujours couverte, quand elle était obligée de changer de linge ou de position.

Ce fut encore par esprit de modestie, qu'avant de mourir elle recommanda fortement que son corps ne fût pas ouvert, qu'il ne fût pas même lavé (et c'est dans cette vue que, jusqu'à ses derniers moments, elle se montra si soigneuse de conserver la plus grande propreté); mais qu'il fût revêtu des habillements qu'elle avait elle-même préparés avant d'être alitée, et que les linceuils fussent bien cousus par-dessus. Craignant aussi qu'après sa mort sa chevelure, qui était très-longue, bien fournie et fort belle, ne lui fût enlevée, comme il arrive souvent, et ne servît ensuite à des usages profanes, elle la fit couper pendant qu'elle était encore en vie, et donna à sa sœur l'ordre de la détruire.

Hors le cas d'une extrême nécessité, jamais elle ne se regardait au miroir. Comme elle avait dans sa chambre une grande et magnifique glace, et qu'en parcourant l'appartement, il était impossible de ne pas s'y rencontrer souvent du regard, même sans en avoir l'intention, Virginie la recouvrit d'un voile pour la garantir, disait-elle, de la poussière et des mouches; mais dans le fait pour se garantir elle-même des surprises de la vanité. Du reste, sa jeune sœur était son miroir, tout comme elle était le miroir de sa jeune sœur. Elles se consultaient l'une l'autre pour savoir, non pas si leur mise était belle, mais bien si elle était convenable et modeste.

Si telle fut la modestie de Virginie dans son particulier, chacun comprendra facilement quelle en dût être la sévérité lorsqu'elle se montrait en public. Elle faisait elle-même ses habits selon son goût. Pour éviter toute singularité, elle consultait, ainsi qu'on l'a dit (ch. 19.), l'usage en tout le reste; mais pour ce qui regardait la modestie, elle ne consultait que sa pudeur vraiment virginale. Jamais elle ne mit un habillement qui n'embrassât parfaitement le cou sur lequel il se fermait, et encore le recouvrait-elle de schals ou autres draperies commandées par sa modestie. Elle ne pouvait souffrir

la licence des vêtements de certaines personnes qui, répudiant l'ornement de Jésus-Christ, la pudeur, et revêtant celui de Satan, l'impudence, non contentes d'aller elles seules à la perdition, mais animées d'une fureur infernale, se font une gloire d'y entraîner les autres, en allumant par leurs nudités scandaleuses le feu de la lubricité dans le cœur des jeunes gens, et les flammes adultères dans celui des époux, et qui, confessant effrontément le libertinage de leur cœur par celui de leurs habits, portent pour ainsi dire l'impudicité en triomphe (1). Leur vue seule choquait Virginie; elle était obligée d'en détourner ses regards, et disait que ces effrontées la révoltaient, qu'elle avait honte pour elles.

Tout le maintien de Virginie répondait encore à la décence de ses vêtements. Modeste dans ses regards, composée dans ses gestes, grave dans sa démarche, réglée, mais sans affectation dans tous ses mouvements; affable et sévère tout à la fois, mais de telle façon, pour parler comme saint Jérôme, que rien n'était plus affable que sa sévérité, et que rien n'était plus sévère que son affabilité. Silencieuse et recueillie, même en parlant, éloquente jusque dans son

(1) *Iguis juvenum, fomenta libidinum, impudicæ mentis indicia. Ornatus iste non Domini est. Velamen istud antichristi est. (S. Hieronym. Epist. 54.)*

silence, elle respirait la pudeur (1). On pouvait donc dire, en parlant d'elle, que pour connaître la pureté de son esprit, il suffisait d'observer le maintien exemplaire et grave de son corps. Ses yeux, lors même qu'elle gardait le silence, parlaient de la chasteté de son cœur: en la voyant, on croyait avoir devant soi le miroir de la pureté chrétienne (2).

Dans les rues, elle prenait cet air de timidité chrétienne qui est le propre de la pudeur, cet aspect sérieux et triste de la viduité qui force, dit saint Ambroise, les plus pétulants à baisser les yeux, ne leur permet pas de former des desseins impurs sur la veuve, et sauve celle-ci des blessures que pourraient lui faire des regards impudents et licencieux (3). Le monde est certaines fois moins mauvais qu'on ne le pense, et généralement parlant la femme n'est guère tentée que parce qu'elle le veut bien être. Souvent, et presque toujours, c'est elle qui, par l'indécence de ses habits, la liberté scandaleuse

(1) *Nihil illius jucunditate severius; nihil severitate jucundius. Sermo silens; silentium loquens. (de laud. Aselluc.)*

(2) *Speculum mentis est facies; et taciti oculi cordis fatentur arcana. (Idem. ad Furlum.)*

(3) *Viduarum tristitia petulantium premit oculos; restinguit libidines; procaces avertit aspectus. (S. Amb. de viduis.)*

de ses regards, la légèreté de ses manières, fait connaître qu'elle est une proie facile à saisir, et encourage le libertinage à voler après elle. Mais la femme honnête, la vierge timide et pudique, qui sait se respecter elle-même, commande encore en sa faveur le respect aux autres; elle désarme un amour profane par sa modestie. Elle arrête la plus impudente effronterie, et sait éviter mille dangers et mille occasions qui lui seraient funestes.

Virginie était à la fleur de son âge, parfaitement libre et maîtresse d'elle-même; et si en parcourant seule la ville de Rome, en tout temps et à toute heure du jour, pour accomplir ses pratiques de religion ou ses exercices de charité, pour se conformer à certaines convenances ou pour le bien de sa santé, elle n'eut jamais à se plaindre d'avoir rien rencontré qui eût pu contrister sa pudeur, ce fut particulièrement parce qu'elle observa toujours en public le maintien le plus grave et le plus sévère.

Elle en agissait ainsi non-seulement pour la garde de son cœur, mais encore pour le maintien de sa réputation, dont, sur ce point, elle était justement jalouse et saintement orgueilleuse. Saint Jérôme l'a dit avec autant de grâce et d'élégance que de vérité : « Semblable à la plus » belle fleur qui est d'autant plus tendre qu'elle

» est plus pure , dont la tête s'abaisse languis-  
» sante à la moindre chaleur du soleil , se fane  
» sur sa tige , se voit dépouillée par le moindre  
» orage et périt ensuite ; telle la réputation de  
» pureté chez la femme est une chose aussi  
» fragile et délicate qu'elle est précieuse. Mais  
» c'est surtout chez la jeune femme , en qui  
» l'on soupçonne facilement le désordre ; c'est  
» surtout chez la veuve , qui par la mort de son  
» époux a perdu l'ombre tutélaire de l'autorité  
» qui , tout en réglant sa conduite , défendait  
» encore sa réputation et son nom (1). » Pour  
conserver donc intact ce beau trésor , le plus  
précieux , comme s'exprime l'Écriture , de tous  
les trésors (2) , je veux dire la réputation de  
femme honnête et chaste , elle porta la vigilance  
et la sévérité pour ainsi dire jusqu'à l'excès.  
Elle ne voulait pas même qu'en public on la vit  
parler avec ses parents , « parce , disait-elle ,  
» que les gens ne sachant pas que ce sont mes  
» parents , qui sait ce qu'ils en pourraient penser

(1) *Tenera res in fæminis fama pudicitia est ; et quasi flos pulcherrimus citò ad levem auram marcescit , levique flatu corrumpitur : maxime ubi ætas consentit ad vitium , et mariti deest auctoritas ; cujus umbra tutamen uxoris est. (S. Hieron. ad Salvinam.)*

(2) *Mellius est nomen bonum quam divitiæ multæ. (Proverb. xxii. 1.)*

» et dire , et c'est ainsi qu'a lieu le scandale. » Lorsque quelqu'un l'arrêtait sur son chemin , surtout si c'étaient des jeunes gens , pour des affaires qu'ils pouvaient avoir avec son père , elle en éprouvait une si grande peine qu'elle disait à sa sœur : « J'aimerais mieux recevoir » des soufflets que de me laisser voir ainsi en » public occupée à parler avec un jeune homme. » Aussi tâchait-elle d'éviter absolument ces rencontres , ou si cela lui était impossible , s'expliquait-elle en deux mots et se retirait.

C'était aussi pour les mêmes motifs qu'elle n'avait pour amies que celles que saint Jérôme conseillait à la vierge sainte Démétriade , c'est-à-dire des femmes graves , des veuves et des vierges pieuses , qu'elle avait déjà connues pour des personnes admirables dans leur pureté , prudentes dans leurs discours , irrépréhensibles dans leur conduite (1) ; pour des personnes dont la conversation et la fréquentation , tout en édifiant son esprit , étaient encore un appui et une gloire pour sa réputation et pour son nom. Car , dit saint Jérôme , la femme est ce que sont

(1) Graves *fæminæ* , et maximè viduæ et virgines comites eligantur ; quarum probata est conversatio , sermo moderatus , sancta verecundia. (Idem. ad Demetriadem.)

ceux en la compagnie desquels elle se plaît (1);  
et c'est pourquoi l'on juge avec juste raison de  
ce qu'est une femme, à la qualité des personnes  
avec lesquelles elle aime à converser.

(1) *Qualis quæque est, tallum consortio delectatur.*  
(Idem. de L. Marcella.)



## CHAPITRE IX.

*Les spectacles profanes contraires à l'esprit de la Religion.  
— Virginie s'en abstient. — Son amour pour la retraite et son horreur des discours peu chastes.*

Pour conserver intact le lis de la pureté, il ne suffit cependant pas de l'entourer des épines de la mortification, et d'attirer sur lui la rosée céleste par le moyen de la prière ; il faut encore le défendre de l'air contagieux du siècle. Une jeune femme sincèrement jalouse de sa pureté, évite donc, autant que possible, tout contact avec le monde profane, et c'est encore ce que Virginie fit constamment.

C'est pourquoi, du moment où elle consacra à Dieu sa pureté, elle suivit la pratique universelle et constante de ceux qui s'adonnent entièrement à la vie intérieure, et s'abstint scrupuleusement d'assister aux théâtres, aux spectacles,

aux entretiens et réunions nocturnes, sachant bien que la plus petite perte que l'on y puisse faire est celle du temps, qui pourtant est déjà bien grande, et que la plus certaine est celle de l'esprit de la vie chrétienne.

Que l'on admette pour vrai, si l'on veut, contre la raison et l'expérience, ce que les amateurs de spectacles ne cessent de répéter, c'est-à-dire qu'il ne s'y fait aucun mal. Que l'on admette pour vrai que tant d'objets, dans toute la force et tout le luxe de leur séduction; que les flambeaux qui donnent aux choses un charme qu'elles n'ont pas; que la nuit elle-même maîtresse des plus mauvais conseils; que les plus dangereuses passions qui ne sont point racontées, mais qui sont nues et mises en action; que le chant et le son des instruments qui naturellement amollissent l'âme la plus sévère, et la disposent à de tendres sentiments; que l'on admette, je le répète, que toutes ces causes si puissantes, même prises séparément, pour désarmer l'homme le plus fort, et faire taire en lui la voix de l'austère devoir; que toutes ces causes réunies ensemble laissent, par un étrange phénomène du monde moral, l'esprit libre de toute pensée coupable, l'imagination vide de tout fantôme impur, le cœur intact aux moindres blessures d'un amour profane, et surtout que

les jeunes gens des deux sexes, dont les passions n'ont pas besoin d'un feu étranger pour s'enflammer, devenus tout-à-coup plus forts que les Jérôme et les Hilarion, restent froids au milieu de tant de flammes voluptueuses et s'y trouvent tranquilles et indifférents : on ne pourra nier du moins que les spectacles profanes en rappelant trop l'esprit aux idées du temps, ne lui fassent oublier les grands intérêts de l'éternité; qu'en attirant le cœur vers les plaisirs sensuels, ils ne le détachent insensiblement des délices de la dévotion; et qu'il ne soit moralement impossible que des âmes accoutumées à se dissiper, à se répandre au-dehors par ce genre d'amusements illusoires, puissent ensuite se retrouver les mêmes, rentrer en elles par la prière et la méditation, et goûter les pieuses lectures et les pratiques de la religion.

Lors donc que l'on disait à Virginie qu'il n'y avait aucun mal à fréquenter les théâtres, elle avait coutume de répondre : « Autrefois je disais » et peut-être je pensais de même; mais maintenant je pense et je parle bien différemment. » Il nous arrive à nous, comme me le dit un » savant et pieux ecclésiastique, ce qui arrive » aux soldats dans une bataille : dans la chaleur » de la mêlée ils ne sentent pas les blessures » qu'ils y reçoivent; mais ils s'en aperçoivent

• ensuite, lorsqu'épuisés par la fatigue et la  
• perte de leur sang, ils viennent à manquer  
• de forces, et se voient enlevés du champ de  
• bataille par les soins et sur les bras de leurs  
• compagnons d'armes. Il en est ainsi de nous :  
• tandis que nous sommes au milieu du fracas,  
• du tumulte, des divertissements et des plaisirs  
• du monde, nous ne nous appercevons pas  
• du dommage que notre âme en reçoit. Mais  
• après que nous nous en sommes éloignés, et  
• que nous nous sommes tant soit peu recueillis  
• en nous-mêmes et en Dieu, dans le silence  
• et la retraite, alors nous reconnaissons les  
• plaies que l'esprit et le cœur ont reçues au  
• milieu de ces passe-temps qui nous paraissent  
• sûrs et innocents, et nous nous appercevons  
• alors que ce qui nous semblait indifférent,  
• était un mal, et un mal véritable. » •

Elle ne s'interdisait pourtant pas les honnêtes soulagements dont l'état de sa santé lui faisait un besoin. Elle éprouvait même du plaisir à faire quelques sorties dans la campagne :  
• Parce que, disait-elle, les choses faites de  
• la main de Dieu nous rappellent à Dieu ;  
• tandis que celles qui sont l'ouvrage des  
• hommes nous détournent et nous éloignent  
• de lui. » Mais, dans ces occasions, il fallait non-seulement que la compagnie dans laquelle

elle se trouvait ne présentât aucun danger , mais encore qu'elle lui offrit les moyens de sanctifier cet innocent soulagement du corps par quelques discours ou pratiques dont l'esprit pût profiter. Ces courses finissaient toujours par une visite à une église et l'adoration du Très-Saint-Sacrement.

Elle n'aimait donc pas à faire ni à recevoir des visites inutiles , surtout des personnes trop mondaines. Elle fuyait les réunions qui n'ont aucun autre motif que la vanité , aucun autre but que la dissipation ou le plaisir. Elle ne pouvait souffrir certaines femmes qu'elle appelait « des coureuses , des girouettes » ; femmes sur lesquelles on dirait que les murs de leurs habitations menacent ruine à chaque instant , et qui , faute de raisons , se créent des prétextes pour se montrer perpétuellement dans les maisons des autres et dans les rues. Après la maison de Dieu , le toit paternel faisait ses délices. Elle disait souvent : « Oh que l'on est bien dans sa propre maison ! » et jamais elle n'en franchit le seuil sans s'y voir obligée par quelque motif honnête et vertueux , nouvelle preuve de l'excessive pureté de son âme ; car , comme dit saint Ambroise , le propre de la chasteté est de rechercher la solitude ; et si la femme dissipée et libertine aime les assemblées

et le tumulte, la femme vraiment honnête et pudique se plaît dans la retraite et dans le silence des murs domestiques (1).

Nous avons vu (ch. 20) combien elle fut modeste et chaste en toutes ses actions : elle ne l'était pas moins dans toutes ses paroles. Qui-conque n'eût pas su qu'elle avait été mariée, n'eût certainement pas pu s'en douter à sa conversation : il l'eût prise pour une jeune fille candide et craintive. Et en effet, dans ses discours, Virginie en imitait la réserve, la sévérité timide, la simplicité et la pudeur. Elle évitait pour cela d'écouter, et bien plus encore de tenir des propos concernant l'état conjugal, et ne pouvait souffrir ces femmes mariées qui, parce qu'elles le sont, croient pouvoir impunément parler entre elles de choses qui, si elles n'altèrent pas toujours le cœur, ne laissent pourtant pas toujours l'âme paisible et l'imagination pure.

Virginie n'admettait donc pas non plus chez elle ces personnes licencieuses dans leur langage comme dans leur vie, qui, comme le déclare saint Jérôme, découvrent souvent par une seule parole, sans en avoir la volonté, les

(1) *Castitas solitudinem quærit : mulier pudica secretum, impudica conventum.* (D. Ambros. de viduis.)

mystères les plus honteux ; enlèvent aux âmes pures une heureuse ignorance, troublent leur esprit et leur cœur , et renversent les barrières de la plus solide pudeur. Si de telles personnes pénétraient une fois dans sa maison , elles pouvaient être assurées de n'y être pas admises une seconde , quel que fût leur rang , quelle que pût être leur condition.

Quelque part quelle se trouvât , si elle entendait une parole , une raillerie , quelqu'équivoque ou quelqu'allusion qui blessât la décence , bien loin de la souffrir paisiblement ou de l'accueillir avec un de ces sourires approbateurs qui servent à encourager la licence des langues impudiques , la peine que son cœur en ressentait couvrait son visage de rougeur , elle prenait un air et un maintien austères ; d'un regard sévère elle réprimandait les licenciés et les forçait à rougir eux-mêmes et à se taire ; ou bien , d'un ton grave , elle leur faisait comprendre en peu de mots qu'elle regardait cela comme un affront fait à la pudeur de toutes les femmes présentes à de tels propos , puis elle disait , et elle disait très-vrai : « Si vous pensiez nous faire de la »  
» peine par de telles conversations , certaine-  
» ment vous ne les tiendriez pas. Croyez-vous  
» donc nous faire plaisir ? Mais il n'y a que des  
» femmes sans pudeur qui puissent se plaire dans

- » une pareille fange. Or, en parlant ainsi, telle
- » est l'idée que vous témoignez avoir de nous :
- » et c'est ce que je prends pour une insulte que
- » vous nous faites. »

Tels étaient les pratiques , les précautions , les moyens que Virginie mettait en œuvre pour conserver la pureté. Nous ne devons donc pas être surpris qu'elle en ait été un véritable modèle et un exemple parfait , et que tous ceux qui la connurent en aient eu la même opinion. Car qu'y a-t-il de merveilleux de voir vivre dans son corps , comme si déjà elle était hors de ce même corps, une femme si pleine de sa religion et de son Dieu , qu'elle sut vivre au milieu du monde comme si déjà elle se fût trouvée hors de ce même monde ?





# TROISIÈME PARTIE.

---

## TROISIÈME VERTU DE LA VEUVE.

### SOIN DE SA FAMILLE.

---

#### CHAPITRE I.

*Instruction que saint Paul donne aux veuves sur les soins qu'elles doivent à leur famille. — Comment Virginie s'acquitte de ce devoir. — Manière dont elle s'y prend pour former ses enfants à la crainte de Dieu et à la dévotion envers Marie.*

La religion tend à former non-seulement l'homme solitaire, mais encore l'homme social. Elle le suit d'un œil vigilant et sévère dans toutes les conditions, dans tous les états. Elle lui impose des devoirs non-seulement envers Dieu et envers lui-même, mais encore envers ses semblables ; elle en réclame l'accomplissement par les mêmes promesses et par les mêmes menaces. Et pour ne pas sortir du sujet que nous traitons, voyez en effet saint Paul, dans l'instruction qu'il a laissée pour les veuves, leur

inculquer le soin et l'amour de la famille avec la même ardeur de zèle, la même gravité, la même énergie d'expression dont il se sert pour leur inculquer la piété envers Dieu et la pudeur pour elles-mêmes. « Si quelque veuve, dit-il » en effet, a des enfants ou des neveux, son » premier devoir est de les bien gouverner, » de bien les instruire à rendre piété et amour » à leurs parents en retour des bienfaits qu'ils » en ont reçus, et qu'elle se persuade que c'est » là une chose très-agréable à Dieu (1). » Il ajoute au contraire « Quiconque n'a pas soin » de ses parents, surtout de ceux avec lesquels » il habite, n'est plus chrétien. C'est comme » s'il avait abjuré la religion : il est pire qu'un » infidèle (2). » Puis, parmi les qualités qu'il requiert de la veuve qui veut être admise au rang des diaconesses, pour servir l'Église, il met encore cette condition : « Qu'il soit prouvé » qu'elle a accompli les bonnes œuvres dans sa » maison, et qu'elle a bien élevé ses en-

(1) *Discat (vidua) primum domum suam regere, et mutuam vicem reddere parentibus. Hoc enim acceptum est coram Deo. (1 Tim. v, 4.)*

(2) *Si quis autem suorum et maximè domesticorum curam non habet fidem negavit, et est infideli deterior. (1 Tim. v. 8.)*

• fants (1). • Enfin, lorsqu'il parle des veuves qui doivent être éloignées du service de l'Église, il dit qu'elles portent déjà en elles le signe de leur damnation éternelle, non-seulement pour avoir violé la pureté dans laquelle elles avaient promis à Dieu de vivre, mais encore parce que mettant en oubli le soin de leur famille pour vivre dans l'oisiveté et dans la mollesse, et courant de maison en maison, au lieu de se tenir chez elles, elles font de la curiosité leur aliment, des discours frivoles leur occupation, de la détraction et des discours obscènes leurs délices (2).

Mais notre jeune veuve fut bien éloignée de mériter de pareils reproches; car si sa religion profonde et son admirable pureté lui attirèrent l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent de près, si tous purent se proposer son exemple dans la pratique de ces deux vertus, ils le purent également dans son zèle pour l'éducation de ses enfants, dans son amour sincère, dans sa vigilance et son attention sur toute sa famille.

(1) In operibus bonis testimonium habens; si filios educavit. (Ibid. v. 10.)

(2) Habentes damnationem quia primam fidem irritam fecerunt: simul autem et otiosæ, discunt circumire domos; non solum otiosæ, sed et verbosæ, et curiosæ loquentes quæ non oportet. (Ibid. 13. 13.)

Quant à ses enfants , il est impossible de rien faire , ni même d'imaginer rien de plus que ce que faisait Virginie pour leur procurer une éducation vraiment chrétienne. A peine furent-ils nés , qu'elle s'empressa de les offrir à Dieu , lui demandant avec une ardente ferveur qu'il les fit tous siens , et qu'il leur ôtât plutôt la vie que de permettre qu'ils l'offensassent mortellement. Puis, dès qu'ils commençaient à former quelques sons articulés , elle donnait tous ses soins à ce que ses enfants consacraient à Dieu les prémices de leur langage , ainsi que celles de leur amour. Avant même de leur enseigner à dire papa et maman , elle leur apprenait à prononcer Jésus et Marie ; elle voulait que les doux noms de Jésus et de Marie fussent les premières paroles prononcées par leurs langues , et les premiers objets qui captivassent l'affection de leurs cœurs. Et c'était avec une patience immense qu'elle s'appliquait à leur donner une connaissance de Dieu et des choses de la religion , avant même que leur raison fût bien développée.

Quand elle dut se séparer d'eux , toute sa peine était de penser qu'ils pourraient oublier ce qu'elle leur avait appris du christianisme. Pour parer à cet inconvénient , pendant les jours où il lui était accordé d'aller les voir ou de les

posséder auprès d'elle dans sa maison, sa première pensée était de leur faire répéter le catéchisme, et sauf quelques heures de soulagement qu'elle leur donnait, elle employait tout le restant de la journée à les préparer à la confession, à les accompagner au confessionnal, à les instruire des choses saintes, à leur faire de longues exhortations sur la vie chrétienne, à les conduire dans les hôpitaux et dans les églises pour y assister aux saints offices.

Elle continua les mêmes soins, elle en redoubla même, quand enfin Dieu lui eût accordé la grâce de les voir revenir auprès d'elle. Elle avait destiné une heure de chaque jour pour leur expliquer le catéchisme : dans cette explication, elle s'appliquait en même temps à leur inculquer l'amour et la crainte de Dieu, l'horreur du péché, le désir des vertus chrétiennes. Et ces espèces de prédications ne se bornaient pas là ; car elle les continuait encore à d'autres heures de la journée lorsque quelque circonstance favorable s'en présentait, ou bien lorsqu'ils se trouvaient à ses côtés. Dans sa dernière maladie même, lorsque déjà le mal avait fait de graves progrès, elle retrouvait toujours dans son zèle maternel assez de courage et de force pour exercer ce pieux ministère. La fatigue la forçait d'interrompre ses leçons ;

en l'exhortait à avoir des égards pour son état :  
« Mon premier devoir, répondait-elle, est d'in-  
» truire et de corriger mes enfants : jusqu'à  
» mon dernier soupir je ne cesserai de l'ac-  
» complir. »

Pour imprimer dans leurs tendres cœurs la haine et l'horreur du vice et du péché, elle les réunissait souvent dans une chapelle devant le Très-Saint-Sacrement ; là elle faisait à haute voix cette prière : « Seigneur Jésus-Christ,  
» voici les enfants que vous m'avez donnés.  
» L'unique grâce que je vous demande pour  
» eux, c'est que vous les rendiez bons et saints.  
» Si vous prévoyez qu'ils commettent un seul  
» péché mortel, la mort plutôt, ô mon Sauveur  
» Jésus-Christ, la mort, la mort sur-le-champ ;  
» mille fois plutôt la mort. Oui, maintenant,  
» à l'heure qu'il est, faites les mourir tous les  
» trois sous mes yeux, plutôt que de permettre  
» qu'ils aient le malheur inappréciable de de-  
» venir pécheurs et de vous offenser. » En prononçant cette parole, *la mort*, son regard s'enflammait, sa voix s'élevait, sa prononciation s'animait, en sorte que ses enfants restaient saisis de crainte et d'étonnement, et que tous ceux qui se trouvaient présents à cette scène en étaient touchés et édifiés.

L'Histoire rapporte que la reine Blanche

usa de ce saint artifice, avec le plus grand succès, à l'égard de son fils, qui fut ensuite saint Louis, roi de France. Il réussit également à Virginie, qui par là vint à bout de jeter dans l'âme de ses enfants une si grande horreur du péché, que son nom seul les faisait trembler. Pour preuve de ceci nous citerons un fait arrivé à l'un de ses enfants. Un jour qu'il s'amusa avec un autre, il le mordit au bras en badinant. On l'en reprit sévèrement, comme d'une grande faute qu'il avait commise. Il courut se cacher tout épouvanté, en disant : « Malheureux que je suis, j'ai peut-être fait un péché mortel ! » et pour calmer ses craintes, il envoya sa sœur aînée auprès d'un ecclésiastique qui se trouvait présent, pour lui demander si son frère avait réellement commis un péché mortel, et si Jésus-Christ l'enverrait pour cela en enfer. Bienheureux les parents qui profitent de l'enfance de leurs fils pour faire naître dans leurs tendres cœurs d'aussi bons sentiments ? Ce qui s'apprend à cet âge ne s'oublie jamais, et ce n'est véritablement que pendant qu'il est enfant, que d'un homme on fait un bon chrétien.

Nous avons dit plus haut (ch. 9) comment Virginie avait appris à ses tendres enfants à se tenir à l'église en la présence de Dieu, et combien il était édifiant de les voir agenouillés

souvent pendant des heures entières dans la posture la plus modeste et la plus respectueuse. Mais Virginie ne leur épargnait sur cet article ni avertissements, ni réprimandes, ni châti-ments. Facilement elle leur pardonnait tout autre manquement puéril, mais pour le manque de respect à Dieu, à l'église, aux choses saintes, elle le punissait promptement et inexorablement. « La récitation du Rosaire ( ce sont ici les » paroles de sa sœur ), faite en compagnie de » Virginie et en présence de ses enfants, » dûrait beaucoup à cause des avis continuels » par lesquels elle l'interrompait pour le faire » réciter dévotement à ses enfants, et pour » qu'ils se rappelassent bien qu'ils étaient en » la présence de Dieu. Elle disait qu'elle agissait » ainsi parce que c'était son devoir, et qu'elle » le préférait à sa propre dévotion. »

Virginie voulait que ses enfants commen-çassent de bonne heure non-seulement à craindre Dieu mais encore à l'aimer. Très-souvent, à cette fin, elle les entretenait de la bonté divine et des bienfaits que nous avons reçus de Jésus-Christ. Leur donnait-elle quelque chose, leur procurait-elle quelque soulage-ment, toujours elle leur rappelait que tout cela venait de Jésus-Christ. Après leur repas, elle les conduisait à la chapelle domestique pour le

remercier de la nourriture qu'ils en avaient reçue. Elle leur faisait toujours demander sa bénédiction et ses secours, puis recommander leur famille et se recommander eux-mêmes à lui. S'ils venaient à commettre quelque faute, elle voulait avant tout qu'ils en demandassent pardon à Jésus-Christ; puis, quand elle les voyait humiliés et repentants : « Allons, leur » disait-elle, Jésus-Christ est si bon qu'il vous » a déjà pardonné; à son exemple je vous » pardonne aussi. »

Elle veillait avec soin à ce qu'ils s'accoutumassent à sanctifier les fêtes, et à ne pas se contenter, comme beaucoup font, d'une seule messe entendue, Dieu sait comme. Elle leur faisait passer la majeure partie de la matinée à l'église et dans les hôpitaux, et après leur dîner, elle ne les laissait point sortir pour se divertir, sans leur avoir auparavant donné l'exercice du catéchisme, et leur avoir fait réciter leurs prières accoutumées.

Elle s'appliquait encore à leur inspirer la dévotion, la confiance et l'amour envers Marie. A l'exemple de la pieuse mère de saint Gaëtan, patriarche des Clercs Réguliers, Virginie se considérait comme la nourrice de ses propres enfants : « La mère, disait-elle à Marie, la » mère c'est vous; je veux que vous la soyez;

» et vous devez l'être. » Souvent elle répétait cela devant ses enfants, leur disant ensuite :  
« Rappelez-vous que votre véritable mère est  
» dans le ciel ; c'est la très-sainte Vierge ; et  
» je ne fais ici sur la terre que tenir sa place  
» auprès de vous. » Chaque, jour en leur présence, elle implorait à haute voix sur eux la protection de cette divine mère, les lui recommandait comme ses propres enfants, et les mettait pour ainsi dire sous son manteau.  
« Allez-vous en un peu à la chapelle, leur  
» disait-elle souvent pendant le jour, allez  
» saluer Marie, votre maman. Dites-lui que  
» vous êtes ses enfants, et dites-lui qu'elle le  
» sait bien. » A certains jours de la semaine, elle les engageait à pratiquer quelques petites mortifications, qu'elle appelait de *petites fleurs* en l'honneur de Marie ; en sorte que souvent ils se privaient entièrement, ou s'abstenaient de manger entièrement quelque pitance, pour l'amour de Marie.



## CHAPITRE II.

*Zèle de Virginie pour inspirer à ses enfants l'amour et la pratique des autres vertus chrétiennes.*

Le zèle et l'industrie de cette excellente mère n'étaient pas moindres pour former le cœur de ses enfants aux autres vertus propres du chrétien.

Pour ce qui regarde la pureté, elle leur parlait souvent, comme on l'a vu (ch. 15), du prix singulier de cette vertu, et la leur inculquait sans cesse par ses paroles et par ses exemples. Toujours très-modeste avec eux, soit dans ses actions, soit dans ses paroles, elle profitait de tout pour les accoutumer de bonne heure à la modestie et à une sévère pudeur. Elle les faisait dormir presque entièrement vêtus et les mains croisées sur la poitrine. Elle leur rappelait que leur Ange Gardien était à leur côté, et

qu'il ferait attention s'ils manquaient à la modestie. Elle leur déclarait qu'un seul acte peu modeste contristait Jésus-Christ et Marie, à qui la modestie de la jeunesse est singulièrement agréable. Elle récitait des prières avec eux, et quand elle les voyait endormis, elle les bénissait, les recommandait à Dieu, et alors seulement elle s'éloignait de leurs lits.

Aucun d'eux ne devait découvrir aucune partie de son corps en présence d'un autre, pas même les deux jeunes sœurs. Aucun ne devait porter les mains sur l'autre, même en jouant ensemble, et la plus innocente familiarité que les deux jeunes filles se fussent permise avec leur frère, ou même entre elles, eût été sévèrement punie.

Rien n'égalait la vigilance de Virginie sur ses enfants. Jamais elle ne les laissait seuls. Infirmes et souffrants, elle se traînait auprès d'eux, et lorsqu'enfin il ne lui fut plus permis de remplir ce devoir, elle en chargea la conscience de sa sœur par les expressions les plus énergiques, voulant que celle-ci laissât tout, qu'elle l'abandonnât elle-même clouée dans son lit, pour surveiller ses enfants : « Je recevrais bien plus » volontiers, disait-elle, un coup d'arquebuse, » que d'apprendre que quelqu'un de mes enfants » a manqué à la modestie. »

Elle se montrait également attentive à ce que ses enfants ne fussent pas dominés par l'orgueil et la vanité, et ne négligeait rien pour en réprimer tout mouvement dès sa naissance dans leur cœur. Elle les tenait toujours vêtus avec la plus grande propreté, le meilleur ordre et la plus grande décence, et souvent elle leur répétait : « que la malpropreté, le désordre, la » négligence dans les habits et le maintien du » corps, sont des marques du désordre et du » mauvais état de l'âme ; que l'une et l'autre » chose déplaisent à Dieu. » Mais s'apercevait-elle que quelqu'un de ses enfants montrait de l'inclination pour un habillement plutôt que pour un autre, elle l'en reprenait aussitôt sévèrement, et il n'était pas à craindre qu'elle contentât son caprice. « Les habits neufs ou vieux, » leur disait-elle, ne sont que des haillons qui » recouvrent un cadavre, puisqu'un jour le » corps deviendra cadavre. L'habit véritablement beau, véritablement précieux, avec » lequel on doit avoir une sainte vanité de se » montrer orné devant Dieu, c'est l'innocence, » la grâce et la vertu. » Aux choses mêmes qu'elle leur faisait porter pour ornement, elle attachait toujours une idée religieuse, afin d'en exclure toute complaisance de la vanité. Ainsi, par exemple, ayant un jour suspendu au cou

de la plus jeune de ses filles une petite croix de prix : « Cette croix, lui dit-elle, est l'enseigne » de Jésus-Christ, qui vous la donne afin » que vous vous rappeliez toujours que vous » devez être son épouse. » S'il leur arrivait de dire quelque chose qui, bien que de loin, sentit la présomption ou l'orgueil, elle les humiliait par les termes les plus forts : « Voyez un peu » ces mendiants, disait-elle, qui ont l'audace » de se préférer aux autres. Ne pourrez-vous » donc jamais vous persuader que vous êtes » des pauvres sans ressources ; que vous n'avez » rien à vous, et que si vous êtes nourris et » vêtus, vous le devez à la providence de Dieu, » à la charité et aux aumônes que vous font vos » parents ! Vous devez donc vous tenir toujours » à la dernière place, et vous humilier devant » tout le monde. » Enfin, dans les derniers moments de sa vie, elle donnait à sa sœur des instructions particulières sur la manière de corriger de la vanité ses enfants, qu'elle laissait en les recommandant à son amour.

S'il arrivait que quelqu'un vint à les caresser ou à les louer en leur présence, Virginie en témoignait la plus grande peine, et du geste ou du regard elle savait inviter les louangeurs au silence. Puis, pour détruire le mauvais effet de leurs paroles flatteuses : « Ne croyez pas ce que

» vous dit ce monsieur, car il vous le dit par  
» compliment, ou pour se moquer de vous,  
» ou bien parce qu'il ne sait pas combien vous  
» valez peu, et qu'il ignore que c'est par la  
» miséricorde de Dieu et la bonté de votre  
» grand-père que vous êtes soufferts dans  
» cette maison. » Qu'elle était donc éloignée  
de s'enivrer des louanges données à ses en-  
fants, comme font certains parents stupides  
qui, selon certains sens de l'Écriture, ne  
semblent trouver leur bonheur que dans la  
vanité de leurs fils et de leurs filles.

Elle voulait qu'ils fussent humbles et res-  
pectueux même à l'égard des personnes qui se  
trouvaient à leur service, et ne permettait pas  
qu'ils demandassent ce dont ils pouvaient avoir  
besoin autrement qu'en termes humbles et polis,  
comme par exemple : « faites-moi la charité  
» ou le plaisir. » Et s'ils répondaient avec ar-  
rogance, ou s'ils exigeaient avec empire quelque  
chose d'un domestique, elle les reprenait ver-  
tement, les traitant de petits mendiants orgueil-  
leux, et les faisant mettre à genoux devant le  
domestique, elle exigeait qu'ils lui demandassent  
pardon.

Pour habituer ensuite ses enfants à la charité  
envers les pauvres, elle voulait, quand il s'en  
présentait quelqu'un à la porte de sa maison,

non-seulement faire passer par leurs jeunes mains l'aumône qu'elle leur donnait, mais elle les faisait encore mettre à genoux devant eux et les obligeait à leur baiser la main, en leur disant : « Le pauvre représente Jésus-Christ, » et ce que le pauvre nous obtient par ses bénédictions et ses prières vaut bien plus que ce que nous lui donnons par charité. » Quand ils sortaient de la maison avec quelque monnaie pour jouer ou pour se procurer quelque friandise, Virginie leur donnait toujours la part du pauvre. A table, s'ils paraissaient manger quelque chose avec goût, elle la leur faisait laisser à l'instant pour la donner aux pauvres ; puis elle leur faisait sentir combien un tel acte de mortification et de charité était agréable à Jésus-Christ, et les en récompensait ensuite elle-même d'une autre manière. Elle menait avec elle ses deux aînés dans les hôpitaux, et leur faisait rendre aux infirmes tous les services dont ils étaient capables à leur âge. En s'en retournant ensuite à sa maison, les discours qu'elle tenait à ses enfants avaient pour sujet le mérite de la charité ; les souffrances excessives des pauvres ; la reconnaissance qu'ils devaient à Dieu de les avoir fait naître dans un état où ils ne manquaient de rien, tandis que le pauvre manquait de tout.

Elle veillait avec un zèle égal à ce qu'ils fussent attentifs aux leçons de leur maître, et fissent les devoirs qu'il leur avait donnés. Le plus souvent elle prenait son ouvrage avec elle et se trouvait présente à la leçon. Elle la leur faisait ensuite répéter et les exerçait sous ses yeux à la lecture et à l'écriture.

Telle était l'éducation que Virginie Bruni donnait à ses enfants, et que ses parents, auxquels ils sont maintenant confiés, pieux et chrétiens comme ils le sont, se feront également un devoir de continuer et d'achever. Dieu veuille que telle soit l'éducation que toutes les mères chrétiennes donnent à leurs enfants. Mais qu'elles se rappellent que les désirs et les paroles ne suffisent pas : il faut avant tout des œuvres et des exemples. Les enfants croient bien plus à ce qu'ils voient qu'à ce qu'ils entendent. Des mères dissipées et vaines n'élèveront jamais des filles sages et dévotes.



### CHAPITRE III.

*Amour vraiment chrétien et généreux du lieutenant Bruni pour ses filles. — Comme Virginie y correspond par son amour, son respect et son obéissance envers son père.*

Comme celui-là sait bien commander qui sut bien obéir, de même celle-là est-elle toujours une bonne mère qui fut d'abord une excellente fille. La conduite de Virginie à l'égard de ses enfants n'a donc rien d'extraordinaire quand on considère quelle fut la sienne envers ses parents. Et certes elle ne pouvait moins faire que d'être la plus tendre et la plus vigilante de toutes les mères, celle qui, non-seulement avant son mariage, mais pendant son mariage et sa virginité, étant mère elle-même, fut toujours la plus affectionnée, la plus obéissante et la plus respectueuse de toutes les filles.

Après avoir perdu dame Laure, sa mère, pendant la dernière maladie de laquelle Virginie, comme on l'a vu, donna tant et de si belles preuves de sa piété filiale, elle concentra dans monsieur Nicolas Bruni toutes la tendresse et toutes les affections filiales du cœur le plus respectueux et le plus dévoué.

Il faut avouer aussi, pour l'honneur de la vérité et pour la gloire de la paternité chrétienne, que monsieur le lieutenant Bruni avait acquis des droits particuliers à l'amour de cette vertueuse fille. D'abord il n'est sorte de sacrifices qu'il n'ait fait pour elle, et Virginie, sans qu'il y ait eu la moindre faute de sa part, a été celle qui, plus que toutes ses autres filles ensemble, a coûté le plus à la bourse et au cœur de ce tendre père. Après l'avoir reçue dans sa maison, au moment où elle perdit son mari, il l'avait rendue maîtresse absolue de tout, avec le pouvoir illimité de dépenser ce qu'elle voudrait et la charge de régir la maison. Enfin, quoique son âge avancé joint à l'importance de ses fonctions lui rendissent plus que jamais nécessaire le repos domestique, il n'hésita pourtant pas un instant à s'assujettir aux étourderies de trois enfants qu'il recevait dans sa maison, et qui devaient lui imposer outre cela de nouveaux sacrifices d'intérêt : et c'était pour faire

une chose agréable à sa chère Virginie. Mais ce qui le rendait le père le plus respectable et le plus cher à une âme aussi chrétienne que Virginie , c'était les sentiments vraiment chrétiens dont il était lui-même animé , et la liberté pleine et entière qu'il laissait à sa famille de se livrer à toutes les pratiques de la religion et de la charité. Car monsieur Bruni n'est pas un de ces pères ou maris , je ne sais si je dois les appeler plutôt insensés qu'irréguliers , qui , fermant les yeux sur les visites profanes que leurs femmes ou leurs filles font ou reçoivent , y donnant même leur approbation , ne prennent de l'ombrage et semblent n'éprouver de la peine que quand ils les voient fréquenter les églises ; tellement que bon nombre de femmes sont obligées de recourir à la ruse et au secret pour satisfaire leur piété. Comme si l'honnêteté d'une femme pouvait avoir quelque garantie plus forte que la fréquentation des sacrements ! comme si la société des hommes était tout-à-fait sûre , et que celle de Dieu seule fût dangereuse ; que Jésus-Christ seul dût inspirer de la jalousie , tandis qu'on accorderait toute confiance au démon. Bien éloigné de pareils sentiments , monsieur Bruni laissait non-seulement Virginie , ainsi que ses autres filles , entièrement libres de pratiquer toutes les œuvres de religion , c'était encore un

bonheur pour lui, il s'en réjouissait comme doit faire tout père véritablement sage et chrétien.

Il faisait plus, sachant très-bien les pratiques de religion et de charité que Virginie s'était volontairement imposées, et dont elle s'acquittait à certains jours fixes, lui-même, dès la veille, lui en rappelait le souvenir et se montrait jaloux qu'elle n'y manquât pas. La voyant à la maison pendant un de ces jours où elle avait coutume d'aller servir les malades, et ne sachant pas que le confesseur de celle-ci le lui avait défendu par égard pour le mauvais état de sa santé : « Hé bien, lui dit-il, n'allez-vous plus à l'hôpital ? » Virginie lui ayant répondu que celui qui le lui avait d'abord permis le lui avait ensuite défendu, il se montra satisfait.

Cet homme grave et chrétien se réservait en outre de conduire Virginie à l'hôpital ou à l'église, charge dont il s'acquitte encore à l'heure qu'il est auprès de la fille qu'il conserve toujours chez lui. Et c'est un spectacle vraiment édifiant de voir ce vénérable magistrat, chargé d'années, de mérites et de travaux, à cinq heures du matin et au plus fort de l'hiver, accompagner à l'église tantôt l'une tantôt l'autre de ses filles; et comme un humble serviteur s'y tenir à les attendre jusqu'à ce qu'elles aient achevé leurs pratiques de religion. Non content, dans la

maison , de remplir à leur égard les fonctions de sommeiller , en les éveillant le matin et en leur portant de la lumière à l'heure qu'elles lui avaient indiquée, il se conduisait encore envers elles hors de la maison , ainsi que Virginie avait coutume de le dire en badinant , « comme un » cavalier courtois et fidèle. » Fortuné père qui sut , à si bas prix , acquérir le plus grand des biens qu'un chef de famille puisse désirer en ce monde ! Car , pour un homme veuf , comme le lieutenant Bruni , qui avait dans sa maison trois filles dont une était veuve elle-même à l'âge de vingt-deux ans ( et les deux demoiselles étaient plus jeune encore ) , il me semble que le plus grand de tous les biens est de pouvoir dormir tranquille sur leur conduite et sur leur vertu ; et sans sollicitude aucune sur un point aussi important et délicat , de pouvoir se consacrer tout entier au service public dans les nobles et graves fonctions du sacerdoce civil , c'est-à-dire à l'administration de la justice. Que la modestie du lieutenant Bruni ne soit donc point blessée si nous avons pris la liberté de publier ces particularités , qui ne font pas moins d'honneur au père qu'à l'homme véritablement sage et chrétien. Ce n'est point à l'approbation ni aux louanges des particuliers , mais bien à l'édification commune que nous visons en écrivant le

présent opuscule. Aujourd'hui plus que jamais il importe, dans l'intérêt de la religion et de la vertu, que les bons exemples de vertu et de religion soient connus du public, aux dépens même de l'humilité des particuliers. Et veuille le ciel que par un tel moyen l'on puisse voir s'accroître le nombre des hommes véritablement pieux et chrétiens dans les classes de ceux auxquels sont imposées les fonctions publiques. Combien les gouvernements seraient plus solides, les peuples plus tranquilles, et la société plus heureuse !

Mais revenons à notre sujet. Outre les motifs communs à toutes les filles, Virginie en avait donc de particuliers, de tous personnels de porter à son père l'amour filial le plus tendre, le plus ardent ; c'est aussi ce qu'elle fit.

La santé de celui-ci lui était plus chère que la sienne propre. Dès qu'il éprouvait la plus légère indisposition, on la voyait agitée de la plus vive inquiétude, le prier jusqu'à l'importunité d'avoir soin de lui ; se donner mille soins, mille sollicitudes pour le voir bientôt rétabli. Quelle attention ensuite pour aller au-devant de ses goûts, pour prévenir ses désirs, pour lui épargner le plus léger dégoût ! Virginie n'aimait rien de ce qui pouvait l'enlever aux soins de sa famille et aux pratiques de la religion.

Cependant, quand son père lui proposait de la conduire dans quelqu'un des villages voisins pour y respirer un air plus pur et plus libre, elle y consentait aussitôt, et disait ensuite : « Pauvre papa, il le fait avec tant d'amour : » si je lui refuse, je lui cause du déplaisir, » parce qu'il semble que je n'apprécie pas ses » attentions et son bon cœur. » Cette délicatesse, elle la portait jusqu'à montrer du plaisir pour des choses qui l'incommodaient réellement, ajoutant : « Il faut procurer à papa le plaisir de » croire qu'il m'a fait plaisir. »

Une autre preuve non douteuse du sincère et vif amour qu'elle portait à son père, c'était l'enthousiasme avec lequel elle en parlait, le zèle avec lequel elle le défendait. Quelqu'un ayant un jour, en présence de Virginie, prétendu relever je ne sais quel défaut du lieutenant, bien qu'il n'attaquât en rien la religion ni la probité de ce magistrat, Virginie parut aussitôt le regard animé, et parla avec tant de force et de chaleur que tous les assistants restèrent étonnés. Elle fit bien connaître que son éloquence était celle d'un cœur pénétré du plus tendre amour ; car, dit-elle entre autres choses : « Mon papa est le meilleur chrétien et le plus » galant homme du monde. Il ne se trouve pas, » non, il ne se trouve pas de pères aussi affec-

- » tionnés , aussi généreux , aussi pieux que
- » mon père. Je lui veux un bien immense. Je
- » ne puis souffrir d'en entendre dire du mal.
- » Une parole proférée contre lui est un coup
- » de poignard dirigé contre moi-même. »

Cet amour si tendre et tout à la fois si fort pour son père ne se trouvait pourtant pas, dans Virginie, séparé du respect le plus profond. Bien que mère et veuve, quoiqu'établie par son père maîtresse de la maison, elle se tenait devant lui avec la réserve et la contenance d'une jeune fille. « La présence de papa, disait-elle, » m'inspire de la vénération ; elle m'en impose » tellement, que devant lui je sens que le courage et la parole me manquent. » C'est pourquoi l'unique plainte que ce fortuné père ait jamais eue à faire sur le compte de cette excellente fille, ce fut que Virginie n'eût pas avec lui cette familiarité, cet épanchement, cette ouverture de cœur à laquelle elle avait droit, vu l'amour qu'il avait pour elle, et que Virginie fut trop réservée dans ce qu'elle pouvait avoir à lui demander, et trop méticuleuse dans ce qu'elle avait à faire.

Si quelquefois elle croyait avoir parlé avec trop de chaleur devant son père, ou bien avoir dit avec trop de candeur ce qu'elle pensait, elle en éprouvait de la peine et du remords, et le

jour ne se passait pas sans qu'elle lui en eût humblement demandé pardon.

De là, il est facile de conclure combien encore fut grande son obéissance. Quoique son père lui eût donné la plus ample liberté sur toutes choses dans la maison, elle ne faisait pourtant rien sans le consulter, et dans les choses mêmes les plus indifférentes qu'on lui proposait de faire, elle répondait toujours : « Il faut d'abord » que papa le sache. » La volonté de son père était pour elle un oracle que Virginie accomplissait non-seulement sans réplique et sans répugnance, mais encore avec plaisir et une véritable tranquillité d'esprit. Elle n'était guère convaincue de l'efficacité d'un certain remède qu'on lui avait prescrit pour obtenir sa guérison. Mais comme elle vit que son père inclinait à vouloir qu'elle le prit, non-seulement elle s'y soumit sans réplique, mais elle commença même à défendre ce remède contre les accusations et le blâme qu'il eût pu rencontrer dans un non-résultat qu'elle ne prévoyait déjà que trop pour elle, et disait pour cela : « Lors même que ce remède » ne me guérirait pas, on ne doit pas pour cela » le condamner comme mauvais. Il n'est pas » de médecin, quelle que soit son habileté, il » n'est pas de médicament, quelle que puisse » être la certitude de son efficacité, qui nous

- guérissent toujours ; autrement, on ne mour-
- rait jamais. »

Mais M. le lieutenant Bruni ne donnait que bien rarement à Virginie l'occasion d'exercer son obéissance : le plus souvent même il aimait à découvrir l'opinion de celle-ci avant que de manifester la sienne propre, parce qu'il connaissait bien la rectitude du jugement et la justesse du coup-d'œil de sa fille, principalement dans les choses qui regardaient le ménage, la famille ; choses dans lesquelles les femmes qui ne sont pas distraites par les caprices du monde voient souvent plus clair que les hommes : car, au jugement de Dieu même, l'avis de Sara est préférable à celui d'Abraham (1).

(1) Dixit Deus Abrahæ : omnia quæ dixerit tibi Sara, audi vocem ejus. ( Genes XXI. 12. )



## CHAPITRE IV.

*Tendre amour de Virginie pour ses deux jeunes sœurs ,  
et soins qu'elle en prend. — Les mattres indiscrets avec  
leurs serviteurs sont pires que des infidèles. — Sollici-  
tude et charité de Virginie pour les personnes attachées  
à son service.*

Après son père, ses deux sœurs Sophie et Jacinthe furent pour Virginie l'objet de tous les soins les plus empressés et les plus tendres. Se voyant privée de ses propres enfants, dont elle fut séparée vers le commencement de son veuvage, ainsi qu'on l'a dit, elle prit sous sa garde ces deux intéressantes vierges, et se mit à les assister et à les aimer comme ses filles, en sorte qu'après la mort de leur commune mère celles-ci ne s'aperçurent pour ainsi dire pas du vide que cette femme distinguée avait laissé dans la maison et dans leur cœur, tellement Virginie sut bien le combler. Leur père

commença dès lors, comme on l'a dit, à se reposer, parfaitement tranquille à l'égard de ses deux demoiselles, sur la circonspection et sur l'amour de leur mère adoptive.

Vigilante jusqu'à la sévérité sur leur conduite, Virginie était on ne peut plus attentive à satisfaire, à prévenir même tous leurs besoins et jusqu'à leurs innocents caprices. S'étant aperçue que la plus jeune d'entre elles avait un grand désir d'apprendre la musique, elle en parla d'abord à son père, et puis un beau jour lui procura la plus agréable surprise, en lui faisant rencontrer dans son appartement un forte-piano et un maître tout prêt pour commencer les leçons. Quoique ses sœurs se souciaient fort peu des modes du siècle, qu'elles avaient résolu d'abandonner, cependant Virginie veillait à ce qu'elles fussent vêtues avec décence et une grande propreté, et si leur esprit de détachement y répugnait, elle usait de son autorité pour les y obliger. Elle n'épargnait ni peine ni fatigue dès qu'il s'agissait de leur avantage. C'était même pour elle un plaisir, qu'elle ne voulait céder à personne, que de coudre leurs habits et de s'occuper des affaires de ses sœurs, au détriment des siennes propres.

Elle fit six fois le voyage entre Rome et Montefalcone, le plus souvent au cœur de l'hiver,

avec une santé chancelante, d'abord pour conduire ses deux sœurs dans le monastère de Sainte-Claire ; ensuite pour y préparer leur vèture, et enfin pour assister à la profession solennelle de l'une d'elles.

Si Virginie traitait ses deux sœurs comme ses filles, celles-ci l'aimaient réciproquement et la respectaient comme leur mère. Elles avaient en elle la plus grande confiance, dans leurs doutes recouraient à elle, voulaient dépendre d'elle en toutes leurs actions, et même lorsqu'elles avaient envie de prendre un habit plutôt qu'un autre, elles désiraient avoir son approbation. Elle respectaient jusqu'à ses signes, accomplissaient ses volontés, prévenaient ses desirs, et quelque répugnance qu'y opposât Virginie, rien ne pouvait arrêter leur zèle pour lui rendre quelques services.

C'était donc un spectacle tout agréable et édifiant que cette rivalité d'humilité et d'amour, que cette harmonie de sentiments et d'affections entre ces trois âmes vertueuses, tout aussi bien que la paix inaltérable qui règne toujours dans cette famille digne d'envie : sort rare, auquel est attaché le bonheur domestique, et que la raison peut bien commander, mais que le seul esprit de la religion peut réaliser.

Dans une famille, dans une maison, les ser-

viteurs, les domestiques sont encore compris dans le nombre de ceux dont saint Paul recommande à la veuve chrétienne de prendre le plus grand soin, sur lequel il l'exhorte à veiller avec sollicitude, sous peine de devenir, devant Dieu et devant les hommes, pire qu'un infidèle : *Et est infideli deterior*. Et l'on observe qu'il n'est rien de plus juste que cette parole de l'Apôtre. En effet, il existait alors et il existe encore aujourd'hui des infidèles qui traitent leurs serviteurs, leurs esclaves non comme des *personnes*, mais comme des *choses*; comme des machines animées, comme des bêtes et moins que des bêtes à deux pieds, faites pour servir à leurs commodités et à leurs délices. C'est pourquoi ces maîtres chrétiens qui traitent à peu près de même façon les personnes attachées à leur service; qui leur envient jusqu'à quelques heures d'un repos auquel elles se livrent après s'être abîmées de fatigue et de peines pendant une longue journée; qui moyennant quelque argent prétendent que ces malheureux après avoir veillé pendant la nuit pour assister et les servir dans leurs orgies, veillent encore pendant le jour pour en réparer les suites; et qui, enfin, disposent d'eux à toute heure sans aucun égard, par les mauvais temps, au milieu des éléments en furie et bouleversés, s'inquiètent bien moins

de la santé et de la vie de ces êtres qui sont de même nature qu'eux, qui ont la même foi qu'eux, qu'ils ne font de leurs chiens et de leurs chevaux ; c'est pourquoi, disons-nous, ces maîtres chrétiens agissent comme des infidèles, et sont même pires que des infidèles, puisqu'ils tiennent une conduite aussi inhumaine, aussi criminelle, tout en se vantant de professer une loi de charité, une loi sainte et parfaite.

Les maîtres véritablement chrétiens, néanmoins, se conduisent d'une manière bien différente. Aussi, notre jeune veuve avait-elle pour les gens attachés au service de la maison une attention, une discrétion, une affection qu'il serait à souhaiter que les parents eussent toujours pour leurs parents. Elle pensait avant tout à leur faire fréquenter les sacrements. Elle leur donnait toutes les facilités de se rendre aux églises pour y entendre les prédications, et ne laissait passer aucune occasion de leur faire elle-même de longues et belles exhortations. Elle exigeait qu'ils fussent toujours présents à la récitation du Rosaire et des prières du soir, n'admettant pour cela aucune excuse, aucun prétexte ; et s'ils n'étaient pas prêts, elle ne faisait pas difficulté de les attendre afin de ne pas les priver de ce bien spirituel.

C'était avec la même charité qu'elle prenait

soin de leur santé. S'il pleuvait, s'il faisait trop froid, à moins d'une nécessité réelle, elle ne permettait pas qu'ils sortissent, et si le service en souffrait : « N'importe, disait-elle, n'importe : vous irez plus tard. Je ne veux pas que vous tombiez malade. » Étant malade, et peu de jours avant sa mort, elle fit appeler dans sa chambre un ancien serviteur de la maison et le réprimanda fortement de ce qu'il ne s'était pas encore procuré des galoches pour se garantir de l'humidité. Puis, se tournant vers les personnes qui se trouvaient là : « Quelle tête dure a ce brave homme-là, leur dit-elle ! Il ne veut pas avoir soin de lui. Cependant il est sujet à des maux de tête, et l'humidité aux pieds ne peut qu'aggraver son mal. » Elle ajouta encore plusieurs autres choses avec tant de sollicitude et de tendresse, qu'elle n'en eût pas dit davantage s'il se fût agi d'un frère. Si ce fidèle domestique se trouvait malade, non-seulement elle lui envoyait des mets choisis et tous les médicaments nécessaires, mais elle allait elle-même le trouver. Elle voulait qu'il se confessât ; puis elle envoyait chercher le confesseur ainsi que le médecin. Elle veillait à ce qu'il ne manquât de rien, chargeait son épouse d'avoir soin de lui, et ne faisait pas difficulté de lui rendre de son côté toute sorte de services.

Que si ce bon homme montrait de la répugnance à voir sa maîtresse s'abaisser jusqu'à une telle complaisance : « Je ne viens pas ici , lui disait-elle , comme votre maîtresse ; il n'est pas question maintenant de maîtresse et de serviteur ; mais d'un pauvre infirme avec lequel Jésus-Christ veut que j'use de charité comme avec sa propre personne. Et puis si je fais quelques petites choses pour des étrangers , ne dois-je pas à plus forte raison en faire autant pour les personnes de la maison. »

Elle aimait à faire l'aumône et la faisait souvent aux pauvres ; mais à ceux-ci elle préférerait toujours les gens qui étaient à son service s'il arrivait qu'il se trouvassent dans le besoin. « Les pauvres , disait-elle , qui ont le premier droit à nos secours , sont ceux dont la vie est employée à notre service. En nous servant , on sait déjà qu'ils doivent trouver auprès de nous les moyens d'existence. » Quoique le lieutenant donne à son domestique un appointement que souvent même les maisons les plus opulentes ne donnent pas aux leurs , cet appointement toutefois n'est que peu de choses en comparaison des largesses continuelles que lui font le père et les filles.

Il n'est donc pas étonnant si ce bon serviteur aime ses maîtres jusqu'à la folie ; et si pendant

les quinze dernières nuits de la maladie de Virginie , temps pendant lequel elle fut toujours en danger de mort , il ne voulut jamais se retirer chez lui , mais veilla constamment afin d'être prêt à tout ce qu'on pourrait attendre de son zèle et de sa fidélité.

Il était beau d'entendre pendant ces jours-là la charité et la gratitude se disputer ensemble : car la malade insistait toujours pour que ce serviteur allât se reposer chez lui. Mais : « qu'elle prenne patience, disait celui-ci, si je ne lui obéis pas sur ce point. J'ai passé dix-sept nuits pour la mère ; ne puis-je pas en faire autant pour la fille ? » Désespérant de pouvoir le persuader , Virginie s'adressait à sa sœur et lui disait : « Par charité , envoyez ce domestique chez lui ; il y a tant de nuits qu'il ne dort pas. Je crains qu'il ne tombe malade , et il est père de famille. » Et elle n'était tranquille que quand on lui disait qu'il s'en était allé. C'est ainsi qu'au milieu des douleurs de la maladie et des appréhensions d'une mort prochaine , cette âme toute de charité , s'oubliant pour ainsi dire elle-même , s'occupait encore du bien-être des autres.

---

## CHAPITRE V.

*Vigilance de Virginie pour l'économie et l'ordre de sa maison. — Son amour du travail. — Distribution et bon emploi de son temps.*

La piété, dit saint Paul, est utile à tout. (1. Tim. 4.) Et c'est une vérité que la vraie piété, qui n'est pas une piété de fiction ou de caprice, tient quelquefois lieu d'érudition et de génie. Elle inspire la sagesse du conseil et suggère un bon sens exquis jusque dans les choses qui n'appartiennent qu'à l'ordre temporel et humain. Bienheureuse par conséquent est la famille qui se trouve sous la direction d'une personne solidement chrétienne et pieuse. Non-seulement la religion et les bonnes mœurs, mais l'ordre, l'économie et la paix domestique en tireront le plus grand et le plus précieux avantage.

C'est ce qu'éprouva la maison Bruni, d'abord par la religion profonde de la mère, et puis par celle de sa fille Virginie, qui fut héritière de son esprit et de ses vertus. C'est pourquoi madame Laure lui voulait un bien particulier et disait souvent : « Ma Virginie est une excellente femme de ménage, et c'est encore pour cela que je lui veux le plus de bien. » En effet, à un grand esprit de religion, Virginie sut unir un grand esprit de famille. Il est à regretter qu'elle ne se soit trouvée que dans une maison composée seulement de quelques personnes, elle qui était capable de gouverner quelque grande communauté !

La même attention, pour ainsi dire, avec laquelle elle veillait sur elle-même, elle l'apportait à veiller sur les intérêts et les besoins de la maison, dont son excellent père, après la perte de son épouse, avait abandonné tout le soin et tout le soucis à Virginie. Elle avait accoutumé de dire : « Malheur à la famille dans laquelle les femmes ne sont bonnes à rien ou ne veulent rien faire, et dans laquelle par conséquent tout se doit faire à force d'argent : il est impossible qu'avec le temps elle ne tombe pas en ruine ! » Virginie au contraire mettait la main à tout ; elle faisait de tout, et quand on lui disait qu'elle devait avoir égard à son rang,

et à sa dignité, elle répondait : « Le vrai rang » et la vraie dignité d'une femme qui est à la » tête d'une maison, c'est de s'occuper de toutes » choses dans la maison. » Elle avait une aptitude particulière pour toute espèce d'ouvrage propre à son sexe. Tout ce donc qui servait à son usage particulier, à celui de ses sœurs, de ses enfants, sortait de ses mains aussi parfait que s'il fut sorti des mains de ceux dont le métier ou la profession est de les confectionner.

Elle savait outre cela parfaitement allier une exquise décence à une rigide économie. Elle ne laissait manquer de rien, mais elle était très-attentive à ce que rien ne se perdît ou ne fût inutilement employé. Ennemie de ce que l'on appelle faire triste figure, elle l'était également de faire des dépenses superflues. Elle tâchait en toutes choses d'obtenir les plus petites épargnes, sans cependant donner dans des bassesses. Son père lui avait donné la liberté entière de dépenser et ne lui demandait compte de rien. « Mais plus, disait-elle, papa se fie en » moi, plus doit être grande mon attention et » ma diligence à prendre ses intérêts. » Bien loin donc d'abuser, en faveur de sa propre vanité, de la latitude qui lui avait été donnée de disposer de l'argent de la maison, lorsqu'il était nécessaire de faire la moindre dépense pour elle-

même, il fallait qu'elle y fût stimulée par son père, qui quelquefois traitait de défaut cette délicatesse de Virginie. Beau défaut, sans doute, dans une femme, et plut au ciel, aujourd'hui surtout, qu'il devint commun chez toutes les femmes !

Rien n'échappait à sa vigilance. Elle savait à temps tout prévoir et tout disposer. On vit ainsi sous la direction de Virginie, comme auparavant sous celle de sa mère, régner toujours dans la maison Bruni, avec une large commodité, une politesse et une décence exquises, une juste économie et un ordre merveilleux.

Quelqu'un demandera peut-être, par hasard, comment a-t-il put se faire qu'il ait été possible à Virginie d'unir tant d'exercices de religion, qu'on lui a vu pratiquer plus haut, tant d'œuvres de charité, dont on parlera plus tard, à l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de famille, et l'application la plus exacte à tous les soins domestiques ? Mais l'étonnement cessera là-dessus quand on saura d'abord que, quelque économe que Virginie fût de l'argent, elle l'était encore plus de son temps, et qu'elle apportait la plus grande attention à ne pas le dépenser inutilement. Elle fuyait l'oisiveté et exhortait encore les autres à la fuir, leur disant : « L'oisiveté est la perte des femmes et la ruine des familles ; parce qu'elle est la con-

• seillère de la vanité, le motif de la dissipation, la pâture de la séduction, l'écueil de la pudeur, et en même temps l'ennemie de l'économie. • C'est pourquoi jamais on ne la vit oisive. Elle travaillait moins par besoin et par économie que par goût. Après la prière, le travail faisait sa récréation et ses délices. Quand elle mettait la main à quelque chose, elle n'avait pas de paix qu'elle n'en eût vu la fin.

Une chose qui mérite attention, et que nous avons eu plusieurs fois occasion de remarquer, c'est que les femmes véritablement pieuses aiment le travail presque autant que la prière, et que dans le travail elles trouvent un moyen de se recueillir plus facilement pour la prière, comme dans la prière elles rencontrent un encouragement particulier pour le travail. Loin donc qu'il y ait opposition et répugnance entre les pratiques de la vraie dévotion et l'aptitude aux affaires d'un ménage, d'une maison, d'une famille, l'amour des travaux domestiques est, au contraire, une disposition à la vraie dévotion, et un indice qu'on en est animé; tandis que le dégoût du travail est la disposition et tout à la fois l'indice de la dissipation et de la légèreté de l'esprit, et par la suite l'indice d'une fausse et capricieuse piété.

On cessera de s'étonner comment notre vertueuse veuve a pu accomplir tant de bonnes

œuvres et tant de devoirs, quand on réfléchira à son système d'emploi de ses heures. La plainte la plus commune que font entendre aujourd'hui les mères de famille, même de la classe moyenne, est celle-ci : « Je n'ai le temps de rien faire. » Et ce n'est hélas que trop vrai. Mais une des principales raisons de ceci se trouve dans la fréquentation des théâtres, des assemblées nocturnes, des veillées, des soirées insignifiantes ; dans les conversations, les visites inutiles, temps perdu pendant lequel il arrive souvent de faire du jour la nuit, et de la nuit le jour ; imitant ainsi la vie des bêtes féroces, dont le propre est, dit l'Écriture, d'attendre la nuit pour commencer à parcourir les forêts (Psalm. 103.), et qui vont se reposer dans leurs tanières dès que l'aurore paraît. Or, un tel désordre dans l'emploi des heures ne laisse en effet aucun temps ni pour les exercices du chrétien ni pour les devoirs du chef de famille : de là le mécontentement des gens attachés à la maison, l'abandon des enfants, la dissipation et l'oubli des intérêts, le désordre et le bouleversement de la société domestique.

Si notre illustre veuve trouvait du temps pour tout, elle le devait à ce que, maîtresse et mère, elle prévenait en se levant matin les personnes mêmes de service et ses enfants. A quatre heures et demie du matin, au plus fort même

de l'hiver , elle était presque toujours sur pied , donnant le premier ordre à la maison. Elle se rendait ensuite à l'église la plus rapprochée pour y accomplir les devoirs imposés par sa piété. Après y avoir employé le temps purement nécessaire , elle faisait violence à sa dévotion et s'en retournait au plus vite à sa maison pour assister au lever de ses enfants et leur faire faire leurs prières. Puis , après avoir donné les dispositions nécessaires pour le reste des occupations domestiques , elle se mettait à l'ouvrage avec le même goût et la même diligence que ceux qui vivent de leur travail.

Elle se conduisait ainsi , comme elle le disait , pour allonger son jour , afin de trouver du temps pour les soins de la maison , les visites de devoir ou de convenance , et en même temps tous les exercices de religion et les œuvres de charité. Après tout cela , l'on doit répéter , et l'on ne le répétera jamais assez : qu'avoir une femme d'une piété sincère et solide à la tête d'une maison , c'est avoir un trésor ; et que la religion qui semble avoir pour but le bonheur de l'homme dans la vie future est encore , dans la vie présente , le moyen le plus efficace pour procurer l'ordre , le repos , la prospérité des familles , comme de la société civile.

---

## QUATRIÈME PARTIE.

---

### QUATRIÈME VERTU DE LA VEUVE.

#### LA CHARITÉ.

---

#### CHAPITRE I.

*La charité dans la femme , preuve de sa chasteté. — Les veuves romaines, fondatrices des hôpitaux pour les infirmes , se dévouent à les servir. — Transports de Virginie en se consacrant à cette bonne œuvre. — Grands exemples de charité et de zèle qu'elle y donna.*

Nous avons remarqué plus haut ( ch. 6 ) que, généralement parlant , la femme est d'autant plus affectueuse et sensible qu'elle est plus chaste. La raison de ceci est que l'impudicité chez la femme , ainsi qu'on l'a fait également observer , étant un transport de l'amour désordonné d'elle-même , qui , commençant par la vanité dans l'esprit , finit par le libertinage dans la chair , il s'ensuit que plus la femme est chaste moins elle est possédée de l'amour désordonné d'elle-même , et plus aussi elle montre de l'intérêt , de l'attention , de l'amour pour le

prochain. La charité donc chez la femme n'est pas seulement une vertu, elle est la preuve de ses autres vertus, et principalement de la pureté du cœur non moins que de celle du corps. C'est pourquoi parmi les conditions qu'il requiert pour qu'une veuve soit admise à servir l'Eglise, saint Paul exigeait que non-seulement elle eût élevé ses enfants chrétiennement, mais encore qu'elle eût pratiqué la charité envers les étrangers, puisqu'il dit que : « La veuve doit » avoir bien élevé sa famille, et de plus doit » avoir exercé l'hospitalité; lavé les pieds aux » saints (aux chrétiens); procuré des conso- » lations et des encouragements aux affligés; » elle doit enfin avoir pratiqué toutes les œuvres » de miséricorde et de bonté envers le prochain (1). » Une chose qui mérite d'être observée, c'est que l'idée de fonder des hospices publics pour les pauvres, pour les pèlerins, pour les infirmes, fut conçue, amplement développée et exécutée par deux veuves, toutes les deux romaines, dans les deux plus célèbres cités du monde, dans le temps et sous les yeux de saint Jérôme. En effet, la noble veuve sainte

(1) Vidua eligatur... Si filios educavit; si hospitio recepit; si sanctorum pedes lavit: Si tribulationem patientibus subministravit; si omne opus bonum subsequuta est. (1. Tim. v. 10.)

Paule fonda la première, à ses dépens, les hospices et hôpitaux de Jérusalem ; et la jeune veuve Fabiole , issue elle-même d'une très-noble famille , avec le secours de Pammaque ( veuf lui-même et le premier qui de sénateur devint moine ), ouvrit à Rome des asiles à la misère et aux infirmités de toute espèce. Elle ne fut pas seulement miséricordieuse envers les pauvres et les infirmes , comme beaucoup se contentent de l'être , par le ministère des autres , elle le fut encore par elle-même. Avec eux elle ne fut pas seulement généreuse de son argent , elle le fut encore de ses œuvres : car rendue supérieure à la faiblesse de sa complexion et de son sexe par la force de la charité , elle se mit elle-même à servir les infirmes affligés de toute sorte de maux , lavant et pansant les plaies les plus rebutantes , et s'abaissant auprès d'eux avec une héroïque intrépidité jusqu'aux offices les plus repoussants et les plus vils : digne par là d'avoir eu pour admirateurs le monde chrétien et le monde païen , et un saint Jérôme pour panégyriste.

Or, cet esprit de la vraie charité ne s'est pas éteint dans Rome parmi les dames veuves : il s'y est maintenu et s'y est développé à l'ombre de l'esprit de la vraie religion. Car , sans nous arrêter à rappeler les exemples d'une sainte

Galle et d'une sainte Françoise, on y voit encore de nos jours une foule d'héroïnes chrétiennes, des conditions les plus nobles et les plus riches, qui, divisées en corps ou confréries sous des chefs respectifs, se partagent et se dispersent, les jours de fêtes particulièrement, dans les hôpitaux de Rome et y exercent les œuvres de la plus généreuse charité.

C'était dans l'une de ces saintes congrégations, non moins glorieuses pour la religion qu'utiles à l'humanité, qu'était enrôlée notre jeune veuve. Cette congrégation était sous le titre et le patronage de saint Joseph, et pour théâtre de ses héroïques entreprises elle avait le grand hospice des incurables, dit de Saint-Jacques. Non contente de s'y rendre aux jours de fête avec sa compagnie, elle y allait encore souvent seule pendant les jours de férie. Mais comme l'usage des ustensiles nécessaires appartenant à la compagnie elle-même n'était accordé que quand celle-ci s'y rendait en corps, Virginie s'était, à ses propres dépens, procuré tout ce qu'il lui fallait.

Il fallait la voir pour se faire une idée de l'empressement et du plaisir avec lesquels elle s'y rendait. Ni la chaleur du midi pendant l'été par la brûlante rue de *Ripetta*, ni le froid ou la pluie pendant l'hiver ne purent jamais arrêter l'ardeur de sa fervente charité.

Virginie, pour la raison dont nous avons parlé au ch. 2, éprouvait à certains jours tant de peine pour marcher et se tenir debout, que quelquefois, même au milieu des rues, elle était forcée de s'arrêter et de demander en grâce de pouvoir se reposer dans quelque boutique. Mais quand il était question d'aller à l'hôpital, on eût dit que toutes ses infirmités l'avaient abandonnée. Elle marchait si légèrement qu'à peine sa compagne pouvait la suivre. Quoiqu'elle se tînt mal sur la plante des pieds, et que par fois elle fût boîteuse en marchant, parce que le poids du corps comprimait les endroits douloureux, tout cela cependant n'était rien pour elle, parce que disait-elle : « le mérite de servir les infirmes est si grand qu'il n'y a rien d'étonnant qu'on souffre quelque chose pour l'acquérir. » C'est pour cela qu'elle voulut toujours se rendre de pied à l'hôpital, réunissant ainsi l'exercice de la patience et celui de la pénitence à l'exercice de la charité.

Parmi les services que l'on rend aux pauvres infirmes de cet hôpital, se trouve celui de leur nettoyer la tête des ordures et des insectes qui, quelque propreté que puissent apporter ceux qui président en ce lieu, s'y engendrent par millions et qui, se répandant sur toute la personne du malade, le tourmentent quelquefois plus que les

douleurs causées par sa maladie. Mais autant cette œuvre de charité procure de soulagement à celui qui la reçoit, autant elle est dure et pénible pour celui qui la pratique. Car, outre le frisson que l'on éprouve en voyant et plus encore en portant la main sur ces forêts pour les purger de leurs habitants innombrables et dégoûtants, il est impossible, quelles que puissent être les précautions que l'on emploie, que l'on n'en remporte pas une petite portion chez soi. C'est pourquoi cet office, plus encore que celui de panser les ulcères purulents, répugne invinciblement à la délicatesse des jeunes et jolies femmes extrêmement délicates et soigneuses de se tenir avec une exquise propreté, comme était précisément Virginie. Cependant, elle s'acquittait de ce rebutant ministère avec tant de grâce, de promptitude et d'hilarité qu'elle faisait l'admiration de ses compagnes et leur servait d'encouragement et d'exemple.

Sans parler des autres, les femmes malades ont presque autant de peine à se laisser couper la chevelure que d'autres en auraient à se laisser couper un membre. Or, Virginie (car c'est le propre de la charité de préparer de purs soulagements) ne voulant contrister en rien celles qu'elle était venue soulager, s'appliquait avec une patience invincible à détortiller, à nettoyer,

à mettre l'ordre dans l'horrible cahos de certaines têtes, sans recourir à la coupe des cheveux. Que si elle leur disait qu'elle ne pouvait faire autrement, ces pauvres malheureuses s'y résignaient sur sa parole, car rien ne résistait à ses manières insinuanes et à la force de sa persuasion. Puis, en quatre coups de ciseaux et de brosse elle débrouillait ces épaisses forêts, en dénichait la multitude épouvantable de vivants qui s'y cachaient, mettait le terrain au net, et rendait à la victime de tant d'êtres voraces et incommodes le calme et le repos. Telle était en cela sa dextérité, que s'il s'agissait de quelque'un de ces bois horriblement touffus, et plus horriblement peuplés, dans lesquels on ne savait comment mettre les mains, on appelait Virginie. Elle accourait aussitôt sans effroi, sans répugnance, et en quelques instants elle venait à bout d'un travail qui avait découragé les plus intrépides. La charité est aussi une maîtresse : non-seulement elle stimule, elle enseigne encore à bien faire.

Ce n'est pas à dire que dans d'aussi bas et aussi dégoûtants exercices de charité la délicatesse de notre veuve n'eut rien à souffrir. Mais, à force de se faire violence, elle était parvenue à surmonter en cela toute répugnance, de sorte qu'elle tournait la chose en plaisanterie et disait

souvent à sa compagne : « Nous sommes venues  
» à deux , mais cette fois-ci nous devrions nous  
» en retourner chez nous en bien plus grand  
» nombre. En vérité , la compagnie n'est pas  
» fort de mon goût. » Elle disait de plus à la  
même compagne , en parlant du service de  
quelques malades qui ont aux yeux des maux  
purulents : « Je suis venue à bout de me vaincre  
» en tout le reste. Mais ce beurre aux yeux me  
» soulève toujours le cœur , et chétive comme  
» je le suis je ne puis encore m'y faire. » Et  
en effet, le dégoût que lui occasionnait cette vue  
lui dût pendant plusieurs jours ; en sorte  
qu'elle ne pouvait plus manger ni souffrir ce  
qui lui en rappelait l'idée. C'est pour cela qu'elle  
ne put plus voir de beurre à table et bien moins  
encore pouvait-elle en approcher de sa bouche.

Malgré cela , non-seulement elle se vainquait  
sur ce point , comme sur tous les autres ; mais  
parmi les malades , les plus dégoûtantes étaient  
celles qui obtenaient la préférence pour ses soins.  
Nous ne citerons qu'un fait, dont les circon-  
stances nous sont connues parce qu'il eut pour  
témoin oculaire un ecclésiastique avec lequel nous  
sommes intimément lié , et qui avait coutume  
d'aller entendre les confessions dans cet hôpital.

Parmi les femmes atteintes de maladies hon-  
teuses , il s'en rencontrait une qui inspirait tout

à la fois de l'horreur et du dégoût. Le venin du mal avait entièrement rongé la machoire inférieure et le menton , tellement que l'on voyait à nu les gencives , les dents et une partie de l'œsophage : nous n'avons pas le courage de dire de quelles matières ces parties étaient recouvertes. Ce n'était plus assurément le visage d'une femme , mais bien celui d'un monstre , en sorte que l'ecclésiastique dont nous avons parlé ne pouvait , pour la confesser , s'en approcher que les yeux fermés. Or, cette infirme, ou plutôt ce cadavre vivant qui par l'haleine du sépulcre qu'il respirait tenait à une grande distance d'elle les plus courageux , Virginie se l'était réservée. Elle passait auprès de cette misérable des heures entières , s'occupant non-seulement à lui nettoyer la tête , mais encore à panser quelquefois cette horrible plaie et à lui rendre tous les services les plus abjects. C'était un spectacle vraiment édifiant pour quiconque connaissait Virginie , et qui donnait beaucoup à réfléchir sur l'esprit de la religion, qui rend sacré pour la charité tout être humain dès lors qu'il est malheureux , de voir un ange de pureté s'attachant au service d'une victime défigurée du libertinage.

Cette conduite si généreuse et si héroïque avait concilié à Virginie l'estime et la vénération de toutes les infirmes. Elles l'appelaient , ainsi

que l'entendit souvent le même ecclésiastique : « La sainte dame. » Parmi elles , c'était à qui pouvait l'avoir auprès de soi. Car Virginie non-seulement les servait avec la sollicitude , la délicatesse , la compassion et la tendresse d'une mère , elle les consolait encore par la grâce naturelle de son visage et par l'aménité de ses manières. De plus , pendant qu'elle soulageait leur corps par ses soins , elle édifiait leur esprit par de saints discours , leur parlant de la grandeur de la miséricorde divine , du bonheur de ceux qui vivent en grâce avec Dieu , de l'importance du salut éternel. Telle était l'impression que faisaient ses paroles sur l'esprit de ces infortunées , que plusieurs ne faisaient pas difficulté de lui découvrir des plaies de leur conscience , bien souvent plus profondes et plus purulentes que celles dont leurs corps étaient affligés , et de lui demander ses conseils sur les moyens de les guérir. Virginie les encourageait , les engageait à se confesser , les y disposait elle-même , et leur procurait des confesseurs remplis de zèle et d'expérience. Elle était , en un mot , la directrice spirituelle de ses malades. Et comment résister au langage de la religion , soutenu et accrédité par l'héroïsme de la charité ?

---

## CHAPITRE II.

*Autres preuves de la charité de Virginie pour les pauvres infirmes. — Sa charité ne finit qu'avec sa vie.*

Mais outre les pauvres infirmes des hôpitaux , Virginie visitait dans les maisons particulières celles de son voisinage ; de ses propres mains elle pansait leurs plaies , les entretenait dans la propreté, leur fournissait des aliments et des remèdes , et tout ce qu'elle pouvait réunir de choses douces et délicates elle le mettait à part pour les soulager.

Dans l'été, elle avait fait choix pour ces visites des heures les plus chaudes de l'après-midi , tandis que tout le monde reposait dans la maison. Or , Dieu sait ce que devaient penser de notre jeune veuve ceux qui la voyaient vêtue de soie courir seule à ces heures par la ville. Cependant, dans ce *ridicule*, qui sert aux autres femmes à

renfermer le fin mouchoir musqué, des aromates, des odeurs, signes de la mollesse et du luxe de leur propre personne, Virginie portait de la charpie, des onguents et les soulagements de la miséricorde pour les autres. A ces heures où tant de femmes dissipées, frivoles, imprudentes vont se promener sur le *Cours*, y portant la vanité en triomphe, notre jeune héroïne allait d'une malade à une autre, portant en triomphe la charité : c'était-là sa promenade favorite, son plus agréable soulagement.

Dans le temps du choléra, Virginie eût voulu se consacrer au service des victimes de cette terrible maladie; mais comme on le lui avait défendu en considération de ce qu'elle était mère de trois orphelins, Virginie s'appliqua à soulager par la prière ceux auxquels il ne lui était pas accordé de porter des secours. Elle ne manqua donc jamais d'assister aux prières publiques et aux exercices expiatoires de religion qui se pratiquèrent en cette funeste circonstance, avec le plus grand sentiment de dévotion et un véritable esprit de pénitence et d'humilité chrétienne. Et quoique, comme on l'a dit, elle éprouvât de grandes douleurs à la plante des pieds, elle voulut pourtant aller pieds nus aux processions de pénitence qui se firent alors; portant à la tête un petit mouchoir blanc,

comme les filles de la plus basse condition du peuple, parmi lesquelles elle se mêlait.

La majeure partie néanmoins des bonnes œuvres qu'elle fit pour soulager les infirmes ne peuvent être consignées dans cet opuscule : Dieu seul les a inscrites dans le livre de vie ; car autant Virginie avait d'empressement et de zèle pour pratiquer la charité, autant elle était soigneuse de le cacher. Elle trouvait toujours mille expédients pour céler le saint motif de ses sorties et ce qu'elle y faisait. Cependant, malgré toutes ses précautions, on en a su quelque chose par des combinaisons que sa modestie ne put pas toujours prévoir et éluder.

C'est ainsi qu'on a connu l'héroïque assistance qu'elle prêta pendant plusieurs mois à une certaine Camille de Scopigno Bieti, qui gisait malade en un misérable réduit, non loin de l'église de Saint-André-de-la-Vallée. Cette malheureuse était tourmentée d'un horrible cancer à la poitrine, qui, progressant et s'étendant de jour en jour, avait fini par dévorer presque tout un côté et y creuser une plaie profonde ou plutôt un sépulcre, telle était grande l'abondance de pourriture qu'elle contenait et du pus qui en découlait. Or, Virginie se rendait auprès d'elle deux ou trois fois dans le jour, et portant avec elle de la charpie et des onguents,

elle avait le courage de panser cette plaie dont la vue seule était capable de repousser l'œil le plus intrépide, de soulever l'estomac le plus robuste. Elle la lui nettoyait, la lui lavait, en remplissait les cavités profondes de charpie et d'onguent, la lui bandait avec la dextérité d'un médecin, avec la délicatesse et l'amour d'une mère. Puis elle lui donnait quelques rafraichissements, mettait sa chambre en ordre, lui faisait son lit, l'aidait à faire des actes chrétiens, lui faisait de saintes lectures, l'entretenait par de pieux discours, et toutes ces choses elles les faisait avec un air si affable, si plein de douceur, d'aménité et de tendresse que la malade se sentait soulagée non-seulement en recevant les soins pieux de sa bienfaitrice, mais même en la regardant. Quand elle voyait paraître Virginie, cette infortunée croyait voir venir à elle l'ange de la miséricorde.

Nous tenons tout ceci de l'ecclésiastique que nous avons déjà cité, et qui ayant été appelé pour entendre les confessions de cette infirme, y surprit plusieurs fois Virginie. En l'absence de celle-ci, la malade lui raconta tout le bien qu'elle en recevait : elle ne cessait de dire qu'elle était une sainte, un ange de Dieu, une mère, et de la combler de louanges et de bénédictions.

A tous ces sacrifices de sa délicatesse , elle joignit une fois celui des bienséances , et renonça à garder le *decorum* , auquel les personnes bien nées renoncent si difficilement. Un jour , étant allée visiter une malade et la trouvant très-mal , languissante et sur le point de mourir de faim plutôt que de maladie , elle jugea qu'elle avait moins besoin de médicaments que d'aliments confortables. La charitable Virginie vole aussitôt pour les lui procurer , et fait par charité ce qui lui était interdit par les convenances , et qu'en toute autre circonstance elle n'eût pas fait pour tout l'or du monde ; c'est-à-dire que vêtue comme elle était , elle courut acheter du biscuit et un flacon de vin d'Orviette , qu'elle fit prendre peu à peu à cette malheureuse et lui rendit ainsi les forces et la vie.

Et certes cette démarche ne lui coûta pas peu. On l'a su d'elle-même : car , après qu'elle fut rentrée chez elle , l'une de ses amies intimes , la conseillère et la compagne des œuvres de sa charité , lui ayant demandé comment elle se trouvait de cette visite , elle répondit : « Tout » est bien allé. Mais si vous saviez combien je » suis chétive et misérable. Mes genoux trem- » blaient quand je suis entrée dans cette bou- » tique pour y prendre du vin ; ma voix » tremblait également , et je sentais que mon

» visage était devenu tout rouge de honte. Et  
» puis, quel embarras de n'avoir rien pour  
» cacher cette bouteille, qu'il m'a fallu porter  
» à la main. Mais enfin, le Seigneur m'a fait la  
» grâce de vaincre encore en cela mon grand  
» orgueil, et je suis très-contente d'avoir à si  
» bas prix secouru cette pauvre infirme. »

Ayant une autre fois rencontré certaine malade qui ne pouvait recevoir chez elle les secours de la chirurgie, que réclamait son état, Virginie s'enfût elle-même chercher une voiture, y transporta et y plaça l'infortunée, la conduisit à l'hôpital et ne l'abandonna qu'après l'avoir mise dans un lit; et pris toutes les mesures pour que les sacrements lui fussent administrés.

Cette pauvre malade avait une sœur hébétée, de si petite taille et si contrefaite que, quoiqu'elle fut âgée de près de quarante ans, elle n'avait pas plus de deux pieds de hauteur. Celle-ci vint un jour prier Virginie de l'obliger; qu'elle voulait absolument qu'elle l'accompagnât à l'hôpital pour voir sa sœur. Virginie ne fit pas difficulté de l'y conduire, de se montrer par les rues *Ripetta* et du *Cours*, qui sont si peuplées, marchant à pas de fourmi avec cette vieille petite fille à son côté, elle qui était d'une si haute taille, et de souffrir ainsi les moqueries des gens qui ne pouvait s'empêcher de rire à la

vue d'un couple aussi comique. Il est certain qu'une fille vertueuse qui la vit en une aussi étrange compagnie, et qui s'aperçut à la rougeur de son visage combien Virginie en souffrait, ne put s'empêcher de dire : « Quelle est heureuse ! Pour moi, je confesse mon amour-propre, je n'aurais pas eù ce courage. » Mais la charité triomphe de tout.

La raison de ceci est que quand on a contracté l'habitude de quelque vertu, et que de l'esprit elle est passée dans le cœur, le soulagement des autres devient un besoin, un bonheur pour soi-même. Telle était la charité toute chrétienne de notre veuve. Elle mettait la santé, la vie des autres au-dessus de la sienne propre. On lui avait fait cadeau d'une relique du bienheureux Léonard de Port-Maurice pour qu'elle l'appliquât sur sa poitrine, afin d'obtenir sa guérison par l'intercession de ce Bienheureux. Mais ayant appris que dans le voisinage il y avait une pauvre malade, mère de famille, elle en ressentit une vive compassion, et, ne pouvant faire autre chose pour elle, aussitôt elle lui envoya la relique en lui faisant savoir ce qu'elle devait dire et faire pour en obtenir la grâce qu'elle avait à demander. Et sur ce que quelqu'un lui répondit qu'elle faisait mal de s'en priver : « Oh ! pour moi, répondit-elle, je ne

» suis pas nécessaire. La vie de cette malheureuse est plus importante que la mienne. »

Alors même qu'elle eut commencé à être malade, la fièvre ne la quittant pas, elle ne cessa point de visiter les malades du voisinage, car il lui avait été défendu de retourner dans les hôpitaux. Et quand on lui observait qu'elle avait besoin de se soigner, de prendre de l'air et du soulagement, elle répondait : « Je le fais, et je » cherche en effet à me soulager ; » faisant allusion à la visite des infirmes, qui pour elle était un vrai soulagement.

Quand ensuite elle ne put plus sortir de la maison, elle ne cessa pas pour cela de penser à ses pauvres malades. Elle envoyait souvent demander des nouvelles de leur santé, voir de quoi ils avaient besoin, et aussitôt elle donnait ordre d'y pourvoir. Elle chargeait quelques personnes du soin de les visiter, et jusqu'à ses derniers moments, au milieu des incommodités et des douleurs de la maladie et de la pensée de l'éternité, elle s'occupait des pauvres et recommandait à sa sœur d'envoyer de la soupe à celui-ci, des médicaments à celui-là, des secours d'une autre espèce à cet autre, etc.

Les malades des hôpitaux furent elle-mêmes toujours présentes à son esprit et à son cœur pendant sa dernière maladie; souvent on l'en-

tendait dire : « Pauvres infortunées ! qu'elles souffrent, elles manquent de tout, et moi, misérable, je ne manque de rien. » On peut dire par conséquent que sa charité ne finit qu'avec sa vie. Bienheureux celui dont la vie finit ainsi !



### CHAPITRE III.

*Virginie s'applique de diverses autres manières à rendre service au prochain. — Combien elle est jalouse de conserver la réputation d'autrui. — Elle pratique la correction fraternelle avec autant de zèle que de fruit.*

Mais sa charité pour les infirmes ne lui faisait point oublier ceux qui étaient en santé. Dans la maison, elle choisissait toujours pour elle ce qui était pire, et réservait le meilleur pour les autres. Son plaisir était de faire plaisir, prévenant la demande et même le désir. C'était pour elle un soulagement que de chercher à soulager les autres. Elle n'était jamais plus contente que quand elle pouvait contenter les autres, même en se gênant et s'incommodant.

Nous avons déjà dit que la générosité de son père lui avait laissé la plus ample liberté de

dépenser, non-seulement pour tout ce dont elle pouvait avoir besoin, mais encore pour tout ce qui pouvait lui faire plaisir, pour satisfaire même ses caprices. Or, les caprices de Virginie étaient de secourir les pauvres. Elle consacrait donc à leur soulagement tout ce qu'elle eût pu dépenser pour sa propre commodité. On a connu une pauvre famille qui ne cessait de la bénir, et de dire, en pleurant de tendresse, que Virginie, par esprit de charité, faisait bien plus pour elle que ses propres parents, qui pourtant pouvaient et devaient la soulager.

Quand elle ne pouvait faire assez par elle-même, elle allait de côté et d'autre solliciter la générosité des personnes charitables, spécialement en faveur de ces pauvres qui, étant tels véritablement, rougissent de le paraître, et dont la réputation ou la pudeur se trouve en danger.

Lorsqu'il s'agissait de ces affaires très-déli-cates, d'où dépendent la paix et l'honneur des familles, et pour lesquelles une femme vertueuse et sage est souvent un instrument plus propre que l'homme le plus sage et le plus habile; Virginie, avec un zèle et une charité que les obstacles n'abattaient pas, déployait une prudence supérieure à son âge et son sexe. Des ecclésiastiques dignes et zélés employèrent Virginie en des pareilles circonstances avec un

entier succès ; de ce nombre fut le bon serviteur de Dieu le père Massa, de la Compagnie de Jésus, qui par plaisanterie appelait Virginie « la sainte vaine, » voulant la louer ainsi doublement, et pour la solidité de ses vertus, et pour la décence des vêtements sous lesquels elles les cachait.

Son zèle n'était pas moindre pour la réputation du prochain. Elle était donc très-attentive non-seulement à ne jamais dire de mal de personne, même dans les choses les plus légères, mais si elle entendait murmurer sur le compte du prochain, elle en était plus peinée que si l'on eût mal parlé d'elle-même. Sans aucun égard, elle disait d'un ton sévère : « C'est là un mur- »  
» mure ; c'est là une médisance ; et je ne dois et »  
» ne veux pas l'entendre. » Pendant les derniers jours de sa maladie elle crut entendre des personnes respectables parler mal de certains religieux. Elle ne put s'empêcher de leur dire : « Vraiment la chambre d'une moribonde ne me »  
» semble pas un lieu propre à parler ainsi des »  
» religieux. » Quand il s'agissait des choses publiques et connues de tous, elle excusait et défendait autant qu'elle pouvait ; et quand elle avait épuisé toutes les industries de la charité, elle finissait par dire : « C'est bien ; nous »  
» pouvons tous manquer, et nous manquons »  
» tous en tant de manières. Demandons à Dieu

» qu'il ait toujours sa main sur nous , autrement  
» nous ferions peut-être pis. Et puis à quoi  
» servent ces discours ? Allons, parlons d'autre  
» chose. »

Elle ne permettait point aux gens attachés à son service de rapporter dans la maison les faits du voisinage , et si quelqu'un s'avisait d'en redire la moindre chose , elle interrompait aussitôt son discours et le réprimandait , disant qu'elle ne voulait pas apprendre les actions des autres , les siennes donnant suffisamment à penser.

Elle ne pouvait souffrir certaines fausses dévotes , qui s'imaginent que la dévotion donne le privilège de parler de tout le monde , de juger et de critiquer tout le monde. Deux femmes , dont l'une allait fréquemment à l'église , et l'autre y allait rarement , eurent un entretien en présence de Virginie. Celle-ci dit ensuite : « La  
» seconde me plaît davantage ; si elle est moins  
» assidue à l'église , au moins ne dit-elle du mal  
» de personne. »

Le zèle qui l'animait pour le bien spirituel du prochain n'était pas moindre que celui dont elle était éprise pour ses avantages temporels et terrestres. On a déjà vu qu'en servant les infirmes , pendant qu'elle soulageait le corps elle s'insinuait adroitement , et leur suggérait tout ce qui pouvait les rendre spirituellement meil-

leurs ; et que souvent en soulageant leurs douleurs , elle vint à bout de leur faire détester et confesser leurs péchés. A l'égard des autres personnes , Virginie avait un art particulier pour faire passer la conversation sur les choses saintes , pour tirer un raisonnement des choses profanes et l'appliquer aux choses sacrées. Une fois arrivée sur ce terrain , qui était le sien , elle disait sans cérémonie et sans s'arrêter à mille considérations inutiles ce qui lui semblait le plus à propos pour édifier les personnes présentes , et ne laissait jamais échapper l'occasion de donner des avis salutaires , de rappeler les maximes ou principes chrétiens. Il était difficile par là de quitter sa conversation sans en remporter quelque bon sentiment et sans se sentir meilleur.

Elle ne cessait de commander aux mères de famille de surveiller leurs filles , et de leur rappeler l'obligation où elles sont de leur donner encore plus de bons exemples que de leçons. Quand elle savait que quelqu'une le faisait , elle se servait de paroles affectueuses pour louer sa conduite sage et chrétienne ; elle l'y confirmait , et l'engageait à faire encore davantage.

En fait d'instruction religieuse , elle n'avait que celle qu'une femme pieuse peut avoir reçue d'une éducation chrétienne , de l'audition des prédications , des discours des personnes pieuses

et éclairées , et de la lecture des livres de piété. Cependant , à l'aide de la droiture naturelle de son jugement , et plus encore de la solidité et de la pureté de sa foi , ainsi que de la ferveur de sa dévotion , elle s'était formé des idées si élevées et en même temps si justes sur les grandes vérités du christianisme et sur les règles d'une vie véritablement chrétienne , qu'en l'entendant discourir sur ces choses-là on était émerveillé et tout à la fois édifié et ravi. C'est pourquoi plusieurs personnes de son sexe lui ouvraient leur cœur et la consultaient non-seulement sur ce qui regardait leur famille , mais encore sur ce qui concernait leur âme. Virginie leur donnait des réponses si sensées , des avis si justes , et qui par le fait étaient démontrés si utiles , qu'elle semblait posséder , à un degré non commun , le don de conseil. Sa jeune sœur assure elle-même que très-souvent dans les doutes et les agitations de sa conscience , une parole de Virginie suffisait pour lui rendre la paix de l'âme.

C'était encore avec une sainte liberté et un tact admirable qu'elle accomplissait le précepte de la correction fraternelle. Malheur à celui qui se fut avisé de tenir en sa présence des discours qui , quoique de loin , eussent pu offenser la religion ou le clergé. Dans la promptitude de son

esprit et la vivacité de son zèle, elle trouvait des réponses telles qu'elles réduisaient le téméraire au silence et le couvraient de confusion.

C'est ce qu'elle continua de faire jusques dans sa dernière maladie, alors qu'abandonnée de ses forces, accablée et haletante, elle semblait pouvoir à peine articuler une parole. Car ayant entendu parler une personne d'une manière peu conforme à son caractère, et vouloir faire passer pour des fautes légères ou pour des actes indifférents des choses qui répugnent à la sainteté et à la décence du sacerdoce, Virginie soutint la cause de la religion et des bonnes mœurs avec tant d'éloquence et tant de zèle, que « tous » ceux qui se trouvaient présents, affirme sa » jeune sœur, restèrent enchantés et furent » surpris comment, en cet état, elle pouvait » avoir tant d'âme et tant de feu, et sans considérations humaines, sans que les termes lui » manquassent, dire de si belles choses ; » en sorte que son adversaire, ne trouvant rien à répondre, et couvert de honte d'avoir été terrassé et vaincu par une jeune femme sans études et malade, se retira sur-le-champ et ne se montra jamais plus. En général, une fois qu'elle connaissait la manière libre de penser et de se conduire de quelqu'un, quel que fût son caractère ou sa condition, Virginie trouvait

moyen de lui faire entendre que la maison Bruni n'était pas pour lui. Et en effet, accueillir des personnes qui, n'ayant guère de religion, n'ont également guère de conscience ni de délicatesse, c'est vouloir ne pas plus se concilier l'estime des hommes qu'attirer sur sa maison les complaisances et les bénédictions de Dieu.

S'apercevait-elle que quelqu'une des jeunes dames de sa connaissance eût les bras ou le cou plus découvert que ne le comportent les lois de la pudeur la plus sévère, elle les en reprenait avec gentillesse, leur disant : « Mon Dieu, » comme cet habit vous va mal ! » Et si on lui demandait pourquoi : « Ne voyez-vous pas, di- » sait-elle, qu'il vous laisse sortir les épaules » au-dehors ? Et ce mouchoir va mal, et ne » vous sert à rien. » Puis elle se mettait à l'arranger elle-même de bonne grâce et à le fixer d'une manière modeste. Elle disait à une autre : « Ma pauvre petite ! de la manière dont vous » êtes couverte, vous prendrez certainement » quelque mal, voulez-vous un mouchoir ? » Si celle-ci, prenant bien la plaisanterie, lui répondait : J'ai une modestie, ou un col. « Mon » amie, lui répondait Virginie, je ne voudrais » pas que vous vous fissiez illusion ; une mo- » destie, un col transparents ne servent nulle- » ment à la garde de la modestie ; ils ne font

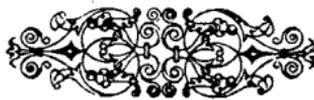
» qu'accroître la séduction ; ils sont également  
» insuffisants à nous défendre d'un coup d'air  
» et d'un regard impudent. » Mais s'il arrivait  
qu'on voulût s'excuser avec chaleur : « Ma  
» chère , répondait-elle , il vaut mieux souffrir  
» pendant quelques heures la chaleur de la  
» saison que de brûler ensuite , Dieu sait pen-  
» dant combien d'années , dans les flammes du  
» purgatoire ou pendant l'éternité dans celles  
» de l'enfer. Et puis , c'est une grande affaire ,  
» peut-être , que pour ne pas donner de scandale  
» nous souffrions une légère incommodité ;  
» tandis que pour satisfaire la vanité , nous ne fai-  
» sons pas difficulté de nous renfermer , de nous  
» serrer les flancs dans le plus dur de tous les ci-  
» lices ; et que si la mode le voulait , nous serions  
» disposées à porter sur nos épaules , au mois  
» d'août , une camisole piquée , et bien loin de  
» nous en plaindre , nous ferions de celle-là  
» comme de toutes les autres modes en vogue ,  
» nous dirions que c'est commode ? »

Elle était aussi très-zélée pour les bienséances et la gravité des ecclésiastiques. Et si quelqu'un de ceux qui fréquentaient sa maison lui paraissait laisser entrevoir la plus petite chose qui ne fut pas en parfaite harmonie avec le respect que l'ecclésiastique se doit à lui-même, elle ne faisait pas difficulté de l'en avertir, et finissait en lui

disant : « Je ne sais si monsieur me pardonne ;  
» mais je le lui dis pour son bien et pour son  
» honneur qui m'y obligent. » Puis elle ajoutait :  
« Pauvre misérable , que je suis impertinente et  
» hardie ! J'ose reprendre les défauts des autres ,  
» au lieu de faire attention à ceux dont je suis  
» remplie. »

Dans le feu même de son discours , qui était très-rapide , Virginia mesurait les expressions et les paroles ; toujours elle était maîtresse de dire ce qu'elle voulait et comme elle voulait. Elle savait dire les vérités les plus dures et les faire agréer par la manière de les dire. Son zèle ne l'entraînait point au fanatisme. Sa sincérité ne dégénérait point en imprudence. L'amour de la vérité ne lui faisait point oublier le respect dû aux personnes. Ses paroles étaient si clairement le langage de la piété et de l'amour , de la sincérité et de l'humilité , de la candeur et de la sagesse , qu'il était impossible de ne pas reconnaître quel esprit la faisait parler. C'est pourquoi personne ne se trouvait offensé de ses avis : après même en avoir reçu une mortification , on était forcé de l'admirer , de la respecter davantage , de lui vouloir plus de bien ; en un mot de l'aimer , mais de cette sainte délection qui s'arrête aux pieds de la pudeur , et fait que les flots de toutes les inclinations profanes viennent s'y briser.

Une mort douce et précieuse aux yeux de Dieu est la récompense certaine d'une vie sainte et parfaite : le Seigneur l'a promis. Il est temps maintenant de voir comment cette promesse s'est accomplie en notre jeune veuve , et de raconter une mort des plus belles et des plus chrétiennes que l'on ait vues de notre temps à Rome. Nous la rapporterons , non-seulement pour encourager et fortifier les âmes pieuses qui marchent dans les voies du Seigneur , mais encore pour la gloire de la vraie religion. Comme elle seule peut inspirer en cette vie des vertus véritables et solides , elle seule peut aussi procurer la paix, l'espérance, et une véritable consolation au moment de la mort.



# DERNIÈRE MALADIE ET MORT

## DE VIRGINIE BRUNI.

---

### CHAPITRE I.

*Tranquillité de Virginie en apprenant que sa maladie est incurable. — Elle se dispose à la mort. — Sa religion et sa piété pendant les deux mois qu'elle garde le lit.*

Les saintes Ecritures renferment de belles promesses faites aux âmes véritablement justes. On ne peut rien voir de plus tendre et de plus touchant que celle par laquelle un Dieu plein d'amour s'engage à les tenir serrées dans ses bras, comme une mère tient son petit enfant ; en sorte que le tourment de la mort n'osera pas les venir troubler. Aux yeux des mondains insensés, les justes semblent mourir, mais ils ne font en réalité que s'endormir au sein d'un suave et tranquille repos. Et comme il n'est rien de plus malheureux et de plus terrible que la mort des pécheurs ; il n'est rien non plus de plus doux, rien de plus digne d'envie et de plus précieux que la mort des saints. Or, telle fut précisément celle de la veuve Bruni.

Il y avait déjà trois ans environ que Virginie, atteinte d'une obstruction à la rate, traînait une vie douloureuse et languissante. Mais remplie comme elle l'était d'une grande âme et d'un grand courage, elle passait par-dessus son mal, et les incommodités qui en étaient les suites, s'efforçant d'accomplir en tout ses devoirs de famille, toutes ses pratiques de religion, et tous les exercices de charité dont on a parlé plus haut, avec toute l'ardeur et la vivacité d'une personne en bonne santé.

Mais enfin, dans le courant de l'été de l'année 1839, une fièvre lente qui se prit à la consumer, avec accompagnement de toux, d'insomnie et d'un grand abandon de ses forces, l'obligèrent à se soumettre d'elle-même aux gênantes prescriptions de la médecine. Diverses méthodes de traitement, divers moyens de guérison furent tentés par d'habiles professeurs, qui ne manquèrent pas enfin de lui faire changer de climat (dernier expédient de la médecine quand elle a vainement épuisé tous les autres). Elle fut d'abord envoyée à Marino, puis à Civita-Vecchia : car son tendre père n'épargna ni peines ni dépenses pour recouvrer une vie aussi précieuse et aussi chère. Mais il paraît réellement que Virginie était certaine qu'elle mourrait bientôt de cette même maladie ; car elle dit à grand

nombre de personnes , et entr'autres aux saintes religieuses de Monte-Falco , qu'elle n'atteindrait pas l'âge de trente ans. Elle se soumit néanmoins à l'usage des remèdes prescrits , souvent plus fatiguants que le mal même , avec une docilité parfaite. Jamais elle n'omit une syllabe de ce que prescrivaient les hommes versés dans l'art de guérir : « Si les médecins se trompent , dit-elle , ce sera une disposition de la volonté de Dieu ; mon devoir , en attendant , est de leur découvrir tout ce que je souffre et de leur obéir aveuglément. »

Cependant , son mal empira tellement sous le climat de Civita-Vecchia , que craignant de n'être bientôt plus en état de faire le voyage de Rome , où elle désirait mourir , elle y revint vers la fin de novembre. Mais elle était tellement affaiblie , tellement souffrante , que les docteurs déclarèrent dès-lors à ses parents que tous les soins , tous les remèdes étaient désormais impuissants et inutiles , que la malade était absolument désespérée. Virginie était remplie d'intelligence , et n'avait aucune envie ni aucun intérêt à être trompée pas plus qu'à se tromper elle-même. Lors donc qu'elle vit combien les médecins étaient embarrassés pour lui découvrir à elle-même son état , quoi qu'elle comprit bien de quoi il s'agissait , elle leur dit

sans se troubler nullement : « J'ai compris qu'il » n'y a plus de remède pour moi. Mais ne croyez » pas que cela puisse me faire de la peine ou » m'effrayer. Je ne suis pas fâchée de mourir. » Je me sens très-disposée à faire la volonté de » Dieu, et s'il me veut en ce moment même, je » suis prête à aller à lui. » Lorsqu'elle prononça ces paroles, il régnait une telle sérénité sur son visage, que les médecins, peu habitués à ce langage de la part des malades, se retirèrent pénétrés d'admiration et édifiés. Elle continua cependant à se tenir sur pied autant qu'elle put, afin d'avoir la consolation de se rendre à l'église du Saint-Sauveur, qui est contigue à sa maison, pour y recevoir la sainte communion ; et tant qu'il lui resta un peu de forces, elle ne manqua pas de s'y traîner, ou plutôt de s'y faire porter pour ainsi dire aux bras de ceux qui l'accompagnaient. Mais, un jour en remontant l'escalier, étant tombée dans une défaillance mortelle, elle dut renoncer, quelque désir qu'elle en eût, au plaisir d'aller recevoir Jésus-Christ à l'église.

Enfin, la faiblesse et les autres symptômes de la maladie progressant toujours, elle fut obligée, malgré tout son courage et sa vivacité, de céder à l'infirmité de la chair : il lui fallut donc, vers la mi-décembre, se mettre au lit pour ne plus s'en relever. Auparavant, elle recueillit toutes

les feuilles d'inscription aux diverses congrégations dont elle faisait partie et les remit à son confesseur, le chargeant de les expédier à qui de droit, aussitôt après sa mort, afin que sur-le-champ on fit pour elle les prières auxquelles elle avait droit. Elle lui confia d'autres commissions encore, qui devaient être exécutées après sa mort, et entre autres de faire en sorte qu'on ne touchât pas son corps, et de persuader à ses parents de l'envoyer à l'église pour être inhumé comme ceux des pauvres. Elle parlait de toutes ces choses avec autant d'aisance, avec autant d'indifférence et de tranquillité que s'il se fut agi de prescrire des dispositions pour une courte promenade à la campagne.

Elle garda le lit pendant environ deux mois encore avant de rendre à Dieu son bienheureux esprit, entièrement abandonnée des médecins, et bien persuadée elle-même qu'elle en mourrait. Pendant que la mort s'approchait ainsi d'elle à petits pas, dans une si longue et si pénible agonie, Virginie ne se démentit jamais : elle mit à profit ce temps précieux, qui lui fut accordé, pour accroître ses mérites devant Dieu et pour édifier les hommes par les exemples qu'elle donna de toutes les vertus chrétiennes, dont elle avait acquis l'habitude pendant sa vie, car l'homme n'est alors ni plus ni moins que ce qu'il a été.

On a déjà vu (2<sup>e</sup> p. ch. 3) combien l'esprit de religion et de piété fut grand dans cette jeune séculière : mais à l'approche de sa mort, cet esprit se montra dans toute sa force. A l'exception de quelques avis qu'elle donnait à sa sœur ou à d'autres, pour le bien de sa famille, après sa mort, elle ne pensait qu'à Dieu, ne parlait et ne voulait entendre parler que de Dieu ; et ces deux mois qu'elle passa encore sur la terre ne furent qu'un tissu d'actes de religion par lesquels elle rendait à Dieu le culte qu'elle lui devait et se sanctifiait elle-même.

Après le court et douloureux repos de la nuit, elle récitait ses prières accoutumées du matin, y en ajoutant d'autres propres à la situation dans laquelle elle se trouvait. Puis, ne pouvant le faire de corps, elle assistait d'esprit au saint-sacrifice de la messe qui se célébrait dans l'église de Saint-Sauveur, contigue à sa chambre, et dont elle pouvait entendre le signal qu'en donnait la clochette. Elle avait obtenu du Souverain Pontife la faveur de pouvoir gagner six cents jours d'indulgence chaque fois qu'elle réciterait un *Pater* et baiserait dévotement son Crucifix, et l'indulgence plénière en le baisant à l'article de la mort. Pressée du désir d'éviter le purgatoire et de profiter pour cela du trésor des indulgences qui lui était ouvert, à chaque

instant, et particulièrement quand elle était seule, elle récitait le *Pater* et baisait l'image de son Rédempteur avec les plus grands sentiments d'humilité, de pénitence, de dévotion et d'amour. Lorsqu'elle était trop accablée, elle se faisait aider par ceux qui se trouvaient auprès d'elle à réciter ces *Pater*, et demandait ensuite à baiser le Crucifix. Au son de la cloche, le matin, à midi et le soir, elle n'oubliait jamais de réciter les prières d'usage. Plusieurs fois il arriva que les assistants ne faisant point attention à ce son, Virginie, toujours présente à elle-même quand il s'agissait de faire des actes de religion, les en avertissait, et qui que ce pût être qui se trouvât présent, elle disait : « N'entendez-vous pas le son de la cloche ? Allons, disons l'*Angelus Domini* ou le *De Profundis*, et ne perdons pas ces indulgences. » Tous les soirs elle se confessait, et secondée par son confesseur elle faisait à Dieu le sacrifice de sa vie, s'offrait à mourir, renouvelait les actes du chrétien et recevait l'absolution comme pour mourir à l'instant même; car les médecins avaient dit qu'elle pourrait trépasser à chaque instant sans qu'on s'en aperçut. Elle voulait que tous les soirs on récitât comme d'habitude le Rosaire dans sa chambre et en famille, puis elle faisait faire la lecture spirituelle et ajouter

à cela la récitation d'autres prières, celles principalement de saint Alphonse-Marie de Ligori. Plusieurs fois la semaine elle avait la consolation de recevoir Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour. Le voisinage de l'église lui facilitait cet avantage, et un pieux et docte ecclésiastique français, qui habitait dans le même corps de logis, se faisait un plaisir de le lui porter pour satisfaire sa propre dévotion. Une soif ardente la dévorait, en sorte qu'elle ne pouvait rester un quart-d'heure sans boire : Cependant pendant les longues nuits d'hiver elle endurait volontiers la soif, afin de pouvoir communier ensuite. « Le grand rafraîchissement » de mon âme, disait-elle, vaut mieux que tous » les rafraîchissements du corps. » Le lieutenant son père, ce fervent chrétien, lui aidait le plus souvent à faire des actes de préparation et d'action de grâces. Mais au moment où le Très-Saint-Sacrement arrivait, et après l'avoir reçu, Virginie voulait qu'on la laissât en silence, abandonnée aux transports de son cœur. Et véritablement elle inspirait la dévotion, lorsqu'on voyait l'allégresse, la modestie, le recueillement, la piété avec lesquels elle accomplissait ce bel acte de religion.

Elle voulut se faire expliquer toutes les prières de la *recommandation de l'âme*, « afin,

» disait-elle, que, quand le moment sera venu,  
» je comprenne ce qu'on me dira, et que si  
» je ne le puis faire de bouche, j'accompagne  
» au moins de cœur. » Elle témoigna sentir le  
plus grand plaisir de comprendre les belles  
expressions dont l'Eglise se sert pour recom-  
mander à Dieu les âmes des fidèles ses enfants.  
Du reste, elle était continuellement occupée à  
s'entretenir dévotement avec son Crucifix qu'elle  
avait toujours à la main ou sur sa poitrine, ou  
avec les images de Marie, que, comme on l'a  
rapporté (2<sup>e</sup> partie, ch. 3), elle avait fait sus-  
pendre de chaque côté de son lit. Sans cesse on la  
voyait le regard attaché sur ces objets de sa  
tendre piété; seulement de temps en temps on  
l'entendait murmurer à voix basse : *Illos tuos  
misericordes oculos.... Fructum ventris tui post  
hoc exilium ostende.... In manus tuas, Domini,  
commendo spiritum meum.* En somme, Virginie  
obtint la grâce qu'elle n'avait cessé pendant sa  
vie de demander avec tant d'instance au Sei-  
gneur, c'est-à-dire de conserver, jusqu'au  
dernier moment, la sérénité de son esprit et le  
libre usage de ses sens, et de pouvoir aller au-  
devant de la mort avec tous les secours de  
l'Eglise, avec tous les actes de religion, avec  
tous les secours de la vraie piété qui conviennent  
à un fervent chrétien.

---

## CHAPITRE II.

*Peines que Virginie eut à souffrir dans son corps , et plus encore dans son cœur durant sa maladie. — Patience chrétienne et résignation avec lesquelles elles les supporte.*

Mais ce qui , dans sa bienheureuse mort , fut un sujet d'admiration et d'édification en même temps pour tous ceux qui en furent témoins , ce fut l'héroïsme de sa patience , de sa résignation et de sa conformité parfaite à la volonté de Dieu.

Quelle qu'ait été sa maladie , qui ne fut jamais bien définie , il est certain qu'elle fut bien douloureuse. Outre la fièvre , qui pendant huit mois ne cessa de la travailler , Virginie éprouvait une toux continuelle , une soif ardente et inaltérable , une souffrance aigue dans la poitrine , une très-grande difficulté pour respirer , en sorte que plusieurs fois on crut qu'elle allait être suf-

foquée ; et puis des nausées, des maux de cœur, des soulèvements d'estomac, de continuelles insomnies, des convulsions spasmodiques, de fréquents évanouissements, des douleurs très-aigues dans certaines parties du corps, une sensibilité si délicate, une irritabilité nerveuse telle, que l'attouchement le plus léger lui occasionnait de la douleur, et qu'en s'approchant de son lit, qu'en entrant seulement dans sa chambre, le seul mouvement de l'air lui faisait éprouver une sensation très-désagréable dans les organes de la respiration. On peut encore ajouter qu'elle ne trouvait de repos dans aucune position, et qu'à chaque quart-d'heure elle était obligée d'en prendre une nouvelle. Il fallait donc être toujours prêt à lui aider à se retourner ou à se mettre sur son séant ; car si l'on n'accourait pas aussitôt pour lui faciliter le changement de situation, quand elle témoignait en avoir besoin, elle disait qu'elle se sentait intérieurement déchirer la poitrine et les entrailles comme par une main armée d'un crochet de fer.

Quelque multipliées et graves que pussent être les souffrances qui tourmentaient son corps, celles qui déchiraient son cœur étaient bien plus poignantes encore. Il est vrai qu'il ne lui importait nullement de partir de ce monde, dont elle vivait si détachée, ni de se voir si jeune

encore ravir la vie présente, puisqu'elle avait placé toutes ses espérances et toute sa félicité dans la vie future. Mais, outre son père et ses sœurs, qu'elle aimait si tendrement, ainsi qu'on l'a déjà vu (3<sup>e</sup> part. ch. 4), Virginie laissait trois petits enfants, dont l'aîné venait à peine d'accomplir sa huitième année; trois enfants déjà privés de leur père, trois innocentes créatures qui étaient doublement ses enfants : et parce qu'ils étaient le fruit de ses entrailles, et parce qu'ils étaient le fruit de sa douleur, par toutes les peines qu'elle eut à souffrir et toutes les prières qu'elle fit à Dieu pour obtenir qu'ils lui fussent rendus ; trois enfants par conséquent dans lesquels son cœur avait, après Dieu, placé toutes ses affections, et qu'elle aimait avec une indicible tendresse. Qui peut, je ne dis pas expliquer, mais comprendre tout ce que Virginie eut à souffrir lorsque ces intéressantes créatures, demandant comment elle allait, et entendant répondre : « Mal ; » se mettaient à pleurer, et la plus petite surtout, qui n'ayant pas plus de cinq ans et se frottant les yeux avec ses petites mains, disait dans sa simplicité enfantine : « Mal ! toujours mal ! pourquoi ne dit-on pas une fois au moins que maman va bien ? » Ce qu'il y a d'évident, c'est que ces paroles, que ces larmes étaient autant de coups

de poignard pour le cœur de la mère. Et en effet Virginie, comme nous l'avons vu nous-mêmes, prenait son Crucifix sans proférer une parole, le serrait entre ses mains, le pressait fortement contre sa poitrine; puis élevant les yeux au ciel, elle restait ainsi immobile et comme abîmée en une extase de douleur avec une expression si touchante et si sublime, qu'il était facile de comprendre qu'elle devait se sentir alors le cœur lacéré, et qu'elle demandait à Dieu la force pour endurer tant de peines.

Un jour, qu'elle crut être le dernier de sa vie, elle voulut donner la dernière bénédiction à ses enfants. Mais défaillante et haletante qu'elle était, et ne pouvant faire de longs discours, elle pria son confesseur de leur dire en son nom ce qu'une mère chrétienne doit dire à ses enfants au moment où elle doit les laisser pour partir de ce monde. Ces chers enfants se mirent donc à genoux, et Virginie, d'une voix souffrante et presque éteinte, leur dit : « Mes enfants, écoutez » bien ce que mon père spirituel va vous dire » en mon nom. C'est moi-même qui vous le » dis, n'oubliez jamais les avis d'une mère » mourante. » Il fallait certainement avoir dans la poitrine une pierre au lieu d'un cœur pour résister à cette scène. Le confesseur n'était pas de cette trempe; à peine eût-il dit quelques

paroles que sa voix commença à trembler, et qu'enfin il ne put plus retenir ses larmes. Si telle était l'émotion d'un étranger, quelle ne dut pas être celle de la mère ? Virginie craignant donc avec bien plus de raison d'être trahie par sa tendresse, si ce drame pénible se prolongeait, redoutant de ne pouvoir commander à la véhémence de sa douleur, elle éleva ses regards vers le ciel, et s'étant tournée vers son confesseur elle lui dit : « Mon père, c'est assez ; » faites-moi la charité d'élever mon bras pour » les bénir. » Le confesseur soutenant alors et dirigeant sa main débile et tremblante : « Mes » enfants, dit-elle, je vous bénis de tout mon » cœur, au nom du Père, du Fils, et du Saint- » Esprit ; et je prie Dieu qu'il vous bénisse. » Vivez de telle sorte que vous puissiez venir me » retrouver dans le ciel. »

Au milieu néanmoins de tant de souffrances, jamais on ne lui vit donner le plus petit signe d'impatience. Une multitude d'infirmités affligeaient son corps ; la pensée qu'elle allait laisser ses enfants orphelins déchirait continuellement son cœur, et pourtant jamais on n'entendit une parole de plainte s'échapper de sa bouche. Toujours se conformant à la volonté de Dieu, toujours calme et tranquille, elle donna de tels exemples de résignation chrétienne, que celui

qui écrit ces lignes, comme témoin oculaire, comme observateur assidu, croit pouvoir assurer en conscience qu'il n'a jamais ni vu ni entendu ni lu rien de plus édifiant et de plus parfait.

Virginie ne cessait de recommander ses enfants à leurs aïeux, à leurs oncles et à leurs tantes avec un empressement et une tendresse qui enchaînait les cœurs; mais c'était surtout à Dieu qu'elle les recommandait continuellement. Elle lui en confiait le soin et la tutelle avec les sentiments d'une confiance entière en sa bonté, ainsi qu'on l'a déjà rapporté (ch. 10). Il fallait se séparer d'eux : cette pensée si terrible, si cruelle pour le cœur d'une jeune mère, n'altéra pourtant jamais le prodige de sa résignation aux dispositions divines. C'est pourquoi quand ces créatures innocentes et désolées venaient autour de son lit, souvent il lui arrivait de leur dire : « Allez-vous-en plutôt à la chapelle : demandez » à Jésus-Christ qu'il accomplisse sur moi et » sur vous sa très-sainte volonté. »

Quant à sa maladie, Virginie était plus préoccupée des incommodités et des dérangements qu'il lui semblait occasionner aux autres que des peines et des angoisses qu'elle souffrait elle-même. C'est pourquoi quelquefois elle priait le Seigneur d'abrèger les jours de son exil. C'était

encore par le même motif, qu'elle s'abstenait le plus qu'elle pouvait d'appeler les personnes qui l'assistaient, principalement pendant la nuit, et qu'elle souffrait la soif ou d'autres inconvénients plutôt que de les déranger. Quand elle ne pouvait moins faire que de réclamer leurs secours, elle leur compatissait : « Pauvres amies, » leur disait-elle, combien vous avez à souffrir » pour moi ! Mais prenez patience : je n'irai pas » loin et cet ennui finira bientôt, tandis que la » récompense que Dieu vous réserve pour la » charité dont vous avez usé à mon égard ne » finira jamais. » Pendant que son confesseur lui suggérait une fois des actes de résignation, que Virginie accompagnait du fond du cœur, en tenant son crucifix à la main, elle l'interrompit tout-à-coup et reprit à haute voix : « Mais mon » Seigneur Jésus-Christ achevez donc bientôt, » car en vérité mon confesseur n'en peut plus. »

Cependant la violence de la maladie, surtout lorsqu'elle lui ôtait la connaissance, arrachait quelquefois à son humanité désolée une faible plainte qui faisait peine à entendre, et qui indiquait bien quand la malade souffrait davantage. Quelquefois même il lui arrivait de reprendre ceux qui l'assistaient, quand il lui semblait qu'ils ne faisaient pas les choses dans le temps et de la manière prescrite par les médecins ; car

elle exigeait que leurs ordonnances fussent ponctuellement exécutées. Mais quand elle s'apercevait ensuite de ces plaintes et de ces vivacités, elle s'en humiliait et en demandait pardon à Dieu et aux hommes : « O mon Dieu, disait-elle, » que je suis misérable ! Vous m'envoyez cette » belle occasion de diminuer le nombre de mes » péchés, et je ne fais qu'en commettre de » nouveaux. » Puis elle ajoutait en se tournant vers les assistants : « Voyez comme je suis ; je » ne sais rien souffrir comme il faut ; je suis » une pleureuse, je suis une ennuyeuse ; je me » plains toujours ; jamais je ne suis contente de » rien. Par charité, pardonnez-moi et priez » Dieu qu'il me pardonne. »

Outre les personnes de la maison qui veillaient jour et nuit autour d'elle, il y avait un si grand nombre de ses connaissances et de ses amies qui s'offrirent à l'assister, même pendant la nuit, qu'on fut obligé d'en remercier plusieurs pour éviter la confusion. Il existait une sainte rivalité de charité parmi celles qui se trouvaient auprès d'elle, et c'était à qui pourrait la servir : « car, affirme sa jeune sœur, cela faisait dé- » votion et plaisir. » Je ne crois pas qu'il soit possible de recevoir une assistance plus diligente, plus pieuse et plus affectueuse que celle que reçut Virginie pendant sa longue maladie.

Or, cela même qui pour toute autre serait un soulagement, n'était pour Virginie qu'un motif de peine et de confusion. « Car, disait-elle, » combien de personnes sont incommodées pour » moi ! Que de dépenses pour ce qui ne vaut » pas un liard ! » Ou bien encore : « Qu'il y a » de malades à l'hôpital et dans les maisons » particulières qui, avec des maux pires que » les miens, n'ont pas l'assistance et les secours » que j'ai pour l'âme comme pour le corps ! » Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu, pour vous, » pour que vous soyez si bon pour moi ? » Si quelqu'un paraissait lui porter compassion : « Ce que je souffre, disait-elle, n'est rien en » comparaison de ce que je mérite par mes » péchés. Et puis, que n'a pas souffert Jésus- » Christ pour les autres ! Je puis bien souffrir » quelque chose pour mon avantage. J'ai dit au » Seigneur que je ne voulais pas absolument » aller en purgatoire ; mais qu'il me fasse es- » compter ici mes péchés, et je crois qu'il veut » m'exaucer. »

On lui avait dit que les âmes élevées sont comme autant de pierres destinées à former le temple de Dieu dans le ciel, et que, comme on le raconte des pierres dont fut formé le fameux temple de Dieu sur la terre (3. liv. des Rois. 6), elles devaient être taillées et polies, de sorte

qu'on n'ait qu'à les placer ; et que le marteau et le ciseau dont on se sert pour les polir sont les souffrances de cette vie et la feu du purgatoire. Virginie goûtait beaucoup cette doctrine des Livres Saints, et s'en servait pour se fortifier dans ses souffrances. Mais voyant que sa maladie traînait en longueur, elle dit un jour, par manière de plaisanterie sur ses souffrances : « Il » faudra dire que la  *pierre*  Virginie est bien » brute et bien dure, puisqu'il y a tant à faire » avec le ciseau pour que le tailleur de pierres » vienne à bout de l'équarrir et de la polir. » Quand on lui demandait comment elle allait : « comme Dieu le veut, répondait elle » ; ou bien : « je souffre, mais je fais la volonté de » Dieu. » Puis elle se recommandait aux prières de tous pour obtenir la patience et la résignation à la volonté divine. Elle disait en s'adressant à Dieu même : « Seigneur, si cela vous plaît, et » que ce soit pour le bien de mon âme, augmentez » encore mes souffrances ; mais avec elles aug-  
« mentez ma patience. Vous voyez que j'en ai » déjà si peu. » D'autres fois elle disait : » Seigneur, punissez-moi, purifiez-moi dans » ce monde, mais épargnez-moi dans l'autre. » Un jour qu'elle souffrait plus que de coutume, elle parut demander au Seigneur qu'il vint la retirer de ce monde : « Eh bien Virginie, lui dit

» alors son confesseur, et la volonté de Dieu ? »  
Elle reprit aussitôt : « Mon Père a raison. Non ,  
» Seigneur, n'ayez pas égard à ma délicatesse ,  
» mais qu'il en soit ce que vous voulez , comme  
» vous le voulez , quand vous le voulez , et où  
» vous le voulez ; en somme , que votre volonté  
» soit faite en tout et partout. » Quand on lui  
apporta la relique du bienheureux Léonard, dont  
on a parlé précédemment (ch. 38.), et qu'on  
lui dit de faire une neuvaine en son honneur  
pour obtenir sa guérison, elle répondit : « Je  
» ferai volontiers la neuvaine ; ce ne sera toute-  
» fois ni pour vivre ni pour mourir ; mais pour  
» que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse sur  
» moi. »

Elle était non-seulement résignée , mais elle  
paraissait encore se réjouir de ses souffrances  
même. En effet, dans un moment où on l'avait  
laissée seule, on l'entendit chanter avec cette  
voix angélique, qui de toute sa personne était ce  
qui allait le plus droit au cœur, la chansonnette  
suivante de saint Alphonse-Marie de Liguori :

Qu'il est beau de souffrir, de souffrir pour  
Dieu. — Qu'il est beau de mourir, de mourir  
dans le Seigneur. — Je vous embrasse mon bon  
Rédempteur. — Pour mourir entre vos bras.  
— Ce n'est pas une mort, mais un doux repos.  
— Mon âme, quel beau jour pour toi. — Si

Marie t'assiste à la mort. — Et que Jésus t'accueille à ton dernier soupir.

De tout ceci l'on doit conclure que le passage de l'Écriture que nous avons cité plus haut : *Les tourments de la mort n'auront point de prise sur eux*, ne signifie pas que les âmes justes ne sentent au moment de la mort ni les douleurs de la maladie ni la peine de la séparation des objets légitimes de leur tendresse ; mais bien que ces peines n'altèrent pas la paix de leur esprit , et que par la patience avec laquelle elles les supportent , par l'offrande qu'elles en font à Dieu , par le mérite que celles-ci leur procurent , par la récompense qu'elles en attendent , elles se changent en motifs d'espérance et d'encouragement ; elles ne sont pas par conséquent des peines mais des consolations , et c'est comme si ces âmes ne les éprouvaient pas : *Et non tanget eos tormentum mortis.*



### CHAPITRE III.

*Grande confiance de Virginie. — Son désir ardent d'aller au ciel. — Sa pieuse et précieuse mort. — Conclusion.*

Mais puisque nous avons parlé des souffrances, il faut aussi parler des craintes des âmes justes aux approches de la mort. La reine Esther, sur le point de se présenter devant Assuérus son époux, il est vrai, mais en même-temps l'arbitre de sa vie, s'évanouit : soutenue par ses servantes, elle reprend haleine et courage pour parler au monarque. C'est une belle figure de l'âme pieuse et chrétienne qui tremble ou s'effraie à l'approche d'une mort prochaine après laquelle elle devra se présenter à un époux qui sera son juge en même temps ; mais qui, soutenue par ses vertus, la foi, l'espérance et l'amour, repousse loin d'elle toute apprê-

hension de se présenter à Jésus-Christ. Au lieu de l'espérance qui fortifie, et qu'ils se flattèrent de retrouver à la mort, les pécheurs ne trouvent que l'épouvante qui les glace. Les âmes justes au contraire, au lieu de la crainte à laquelle elles craignent d'être sujettes à leur dernière heure, y retrouvent la confiance, l'assurance et la paix. C'est ainsi que s'accomplit à leur égard la consolante promesse conçue en ces termes dans les Livres Saints : « Celui qui craint le » Seigneur pendant sa vie le trouvera bien à » son dernier moment. »

C'est ce qui se vérifia dans la personne de notre veuve. Dans le principe, elle conçut quelques craintes à la pensée qu'en mourant elle devrait se présenter devant Jésus-Christ; mais bientôt ces appréhensions se dissipèrent parfaitement dans son cœur pour faire place à l'espérance la plus vive, et nous dirions presque à la plus grande sérénité que jamais aucune âme chrétienne ait éprouvée sur son salut. Plusieurs fois on lui demanda si quelque chose lui faisait de la peine : « Rien absolument, répondait-elle. » Quant à mes péchés, le Seigneur sait combien » je suis fâchée de les avoir commis, et j'espère » qu'il me les a pardonnés dans sa miséricorde. » Je suis tranquille, je suis calme, je suis contente : il me tarde d'aller bientôt avec Jésus-

» Christ dans le ciel. » Elle prenait donc congé de tous avec une grande assurance et la plus grande tranquillité, se chargeait des commissions qu'on lui donnait pour le paradis, et s'offrait elle-même à plaider la cause de ceux qui restaient ici-bas après elle. Une de ses amies, personne fort vertueuse, lui fit part un soir des embarras de famille dans lesquels elle se trouvait : « Pauvre amie, lui dit-elle, que » vous me faites de la peine ! Mais soyez tranquille ; maintenant que je vais en paradis, » je penserai à vous devant Jésus-Christ. » Sa sœur et une autre de ses amies désiraient aussi beaucoup partir pour le ciel : quelquefois Virginie les plaisantait, en leur disant : « Eh ! j'y » vais et vous restez, et Dieu sait pour combien » de temps encore. » L'une d'elles lui ayant dit : « Mais quoi ? vous êtes donc résolue de nous » laisser ? » Elle reprit en souriant : « Oui, » petite sotte.... Mais quoi laisser, laisser ? Je » vais vous préparer de la place. Je m'en » vais maintenant, vous viendrez ensuite vous » autres. » Une autre fois ensuite elle leur dit ces paroles précises : « Ecoutez ; la matinée que » je mourrai, ne pleurez pas, parce que je » m'en vais en paradis. »

Cette confiance de faire une bonne mort et d'être sauvée, que Dieu lui avait donnée ( car

elle ne pouvait être que l'œuvre de sa miséricorde), ne lui ôtait pas seulement toute crainte de la mort ; mais sur ses fins elle lui en donnait encore un très-vif désir. Quand on assiste des moribonds, principalement si ce sont des jeunes gens et des mères de famille, il faut ordinairement se donner beaucoup de peine pour les engager à se résigner à la mort. Avec Virginie il eût en quelque sorte fallu faire le contraire et l'exhorter à se résigner à vivre, si Dieu eût voulu la laisser encore sur la terre. En effet, elle ne voulait plus entendre parler de prier le bienheureux Léonard de lui obtenir sa guérison, si c'était la volonté de Dieu ; parce que, disait-elle à ceux même qui ne voulaient pas le savoir : « La conscience, grâce à Dieu, » ne me reproche rien maintenant : je suis » tranquille, je suis préparée, et si je meurs » je suis sauvée. Si je vis plus long-temps, je » pourrai m'attacher au monde, je pourrai » encore pécher, et Dieu sait ensuite, quand il » m'appellera, si je me trouverai dans les » dispositions actuelles que je dois à la miséricorde de Dieu. Non, non, mon bienheureux » Léonard, obtenez-moi plutôt de Dieu la grâce » de mourir. » Quelqu'un lui ayant dit qu'elle n'avait pas à craindre que le bienheureux en obtenant la guérison de son corps le fit pour la

perte de son âme, et que plus tard la divine bonté la sauverait également, Virginie répondit aussitôt : « Vous dites très-bien, mais ne savez-vous pas le proverbe ? Vaut mieux l'œuf aujourd'hui, que la poule demain. » Aussi ne voulait-elle pas s'entendre dire : « Il paraît que vous allez mieux. Nous espérons que vous vous rétablirez. » « Que ces gens sont curieux ! » disait-elle alors à sa jeune sœur, ils croient me faire plaisir en me parlant ainsi, et ils ignorent que je ne désire pas de vivre, mais d'aller au plus tôt en paradis. » Puis elle se mettait à chanter sur un ton de chœur : *Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi*. Il est donc permis de dire que les autres moribonds ne font pas tant de vœux pour vivre que cette belle âme en faisait pour mourir. Elle disait souvent à sa sœur : « Ma Jacinthe, combien nous faudrait-il donc encore ? » D'autres fois elle se consolait en voyant l'excessive maigreur à laquelle elle était réduite et qui annonçait sa mort prochaine; puis, montrant à sa sœur ses bras décharnés et se plaisantant elle-même : « Que je suis grasse ! disait-elle ; » et le prenant sur un ton plus sérieux, elle ajoutait : « Il devrait bien peu nous en manquer. » Elle tenait plus tard le langage suivant à son confesseur : « On dit que l'on meurt en un instant, et moi de-

» puis tant de temps je ne puis pas encore  
» mourir ! Que fait donc Jésus-Christ, qu'il ne  
» vienne jamais ? Qu'il tarde donc ! » Pour calmer  
un peu cette sainte impatience, son confesseur  
lui répondit que Jésus-Christ apparut à Made-  
leine sous l'extérieur d'un jardinier ( Jean 20. ),  
pour indiquer que comme le jardinier ne cueille  
les fruits que dans leur saison, et qu'il connaît  
bien quand ils sont mûrs, de même Jésus-Christ  
ne prend les âmes élues que dans leur temps,  
comme dit l'Écriture ( Eccles. 7. ), et lui seul  
connaît quand elles sont bien disposées pour le  
ciel. A cela Virginie reprit : « O mon beau jar-  
» dinier, venez donc au plus tôt cueillir ce fruit ;  
» car il me semble que loin de gagner, il perd,  
» et si vous tardez encore, il y a bien du danger  
» que vous ne le trouviez corrompu. »

D'autres fois elle disait à son confesseur :  
« Faites-moi, je vous en prie, quelque beau  
» discours sur le ciel. Supposé que nous ne  
» puissions pas encore y aller, consolons-nous  
» au moins en en entendant parler. » Souvent  
elle disait à Jésus-Christ même : « Epoux de  
» mon âme, venez donc vite.... Quand sera-ce  
» que je vous verrai et que vous me conduirez  
» avec vous ? »

En l'entendant parler et prier ainsi, en la  
voyant si résignée, si patiente, si tranquille, si

gaie , on était forcé de pleurer de tendresse , et plusieurs demeuraient debout dans sa chambre pendant des heures entières à la contempler , parce qu'elle faisait envie , dévotion et plaisir. Quelques-uns disaient qu'ils n'en croyaient pas leurs propres yeux , et que jamais ils n'avaient vu personne mourir ainsi. Quelqu'un ne put retenir cette exclamation : « Non, ce n'est pas une » femme qui meurt , c'est un ange qui s'envole » vers le ciel. » Tous ceux qui la visitaient en restaient édifiés , émus , enchantés. Ils se recommandaient à ses prières , et en se retirant d'auprès d'elle ils répétaient qu'ils avaient vu l'un un ange , l'autre une sainte ; celui-ci un prodige de résignation ; celui-là le modèle du vrai chrétien mourant , et ils consolait ses parents en leur disant : « Que vous êtes heureux ! » Vous aurez dans le ciel une sainte qui priera » pour vous. »

Nous avons dit que d'après le sentiment des médecins , elle courait le danger de trépasser à chaque instant. Cet état s'étant prolongé pendant environ deux mois , outre les communions qu'elle faisait pour satisfaire sa dévotion , on lui administra trois fois le Saint Viatique , qu'elle reçut avec une dévotion , un recueillement et un plaisir tout particuliers. Quand il lui fut administré la première fois , elle s'y disposa par la

plus grande pureté et la plus vive ferveur de son âme, et même en dépouillant son corps de tout ce qu'il pouvait avoir de mondain. Elle alla même, ainsi qu'on l'a dit (ch. 20.), jusqu'à faire couper sa belle chevelure : elle fit ôter de petits pendants qu'elle avait aux oreilles et fit sortir de son doigt l'anneau de la foi qu'elle avait toujours gardé en signe de viduité. Elle reçut l'Extrême-Onction avec la même présence d'esprit et les mêmes sentiments de piété chrétienne. Après la réception de ce Sacrement, elle se sentit l'âme si inondée de tant de consolations qu'elle ne pouvait les contenir en elle-même. « Qu'il est beau, disait-elle, de mourir pour une » âme chrétienne ! Que je suis contente ! J'ai » tout fait. J'ai reçu tous les sacrements. Jésus- » Christ m'a donné la robe nuptiale, l'épouse » est prête. Allons, venez donc promptement, » ô mon céleste époux, venez me chercher et » ne me faites plus soupirez ! »

Elle passa quelques jours encore à produire les mêmes actes et les mêmes désirs, jusqu'à la fête de la Purification de la très-sainte Vierge. Elle reçut ce jour-là la sainte communion avec une ferveur extraordinaire, disant que « ce » devrait être la dernière fois que Jésus-Christ » venait à elle, et qu'elle espérait qu'il lui » ferait bientôt la grâce d'aller elle-même à

» lui. » Puis elle ajouta : « Qu'il serait beau si  
» Marie m'introduisait au ciel aujourd'hui , jour  
» de sa fête ! » Elle ne se contenta pas d'avoir  
passé ce jour dans de saints colloques et de  
tendres affections avec Jésus et Marie ; le soir  
elle voulut encore se confesser de nouveau ,  
recevoir l'absolution , renouveler tous les actes  
du chrétien mourant ; les répétant de bouche ,  
après n'avoir pu d'autres fois les accompagner  
que de cœur. On eût dit qu'elle pressentait que  
c'était pour la dernière fois qu'elle les faisait.  
Elle voulut ensuite demeurer tranquille , et  
insista pour que ceux qui l'assistaient se tinsent en  
repos , disant qu'elle n'avait plus besoin de rien.  
En effet , pendant toute la nuit , son crucifix près  
de sa tête , ses mains croisées sur sa poitrine ,  
elle parut dormir du sommeil le plus tranquille ,  
et l'on se garda bien de la déranger. Cependant ,  
le matin suivant , voyant qu'elle ne bougeait  
pas , on chercha à la réveiller , et l'on s'aperçut  
qu'elle avait presque entièrement perdu le sen-  
timent : en sorte que quand son confesseur  
survint , elle ne pouvait plus articuler aucune  
parole. Cependant , lui ayant mis son crucifix  
devant les yeux , il lui dit : « Virginie , pour  
» preuve que vous entendez renouveler tous  
» les actes chrétiens que vous avez faits pen-  
» dant votre maladie ; que vous voulez mourir

» dans la sainte Église catholique ; recevoir la  
» dernière absolution de tous vos péchés ; et  
» gagner l'indulgence plénière qui vous est ac-  
» cordée par le Souverain Pontife, baisiez le  
» crucifix. » A ces paroles , elle recueillit le peu  
de forces qui lui restaient et on la vit étendre  
ses lèvres moribondes vers le crucifix et le  
baiser affectueusement. Alors on lui donna  
l'absolution et la bénédiction *in articulo mortis* ;  
puis on commença la recommandation de l'âme ,  
qui fut suivie d'autres prières et aspirations  
qu'elle avait témoigné , pendant sa vie , désirer  
qu'on lui répétât au moment de la mort.

Elle était ainsi, les yeux à demi fermés ,  
couchée sur le côté droit, comme une personne  
qui goûte un tranquille repos et que charment  
les sons d'une douce harmonie, quand tout-  
à-coup on la vit se tourner sur le dos et étendre  
les bras. Son front devint plus serein , son visage  
se ranima et se couvrit d'une couleur mélangée  
de blancheur et d'une teinte vermeille , un doux  
sourire se fit remarquer sur ses lèvres, ses beaux  
yeux s'ouvrirent brillants comme deux étoiles  
et se fixèrent en haut , tandis qu'elle paraissait  
plongée dans une douce extase. Que se passa-t-il  
alors dans son âme ? Nous l'ignorons : ce sont  
de ces mystères du ciel qui s'accomplissent dans  
le temps du passage de la foi à la vision, de l'es-

pérance à l'acquisition, de l'amour qui attend à l'amour qui possède, et qu'il ne nous est pas donné de connaître. Enfin, comme on continuait à lui suggérer les aspirations qu'un chrétien doit avoir à la bouche à sa dernière heure, aux paroles *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, Virginie ferma lentement les yeux, et après avoir poussé trois légers soupirs elle rendit doucement son esprit à son créateur.

Cette mort véritablement précieuse aux yeux de Dieu ne le fut pas moins aux yeux des hommes. Ceux qui craignent le plus de voir des morts ne pouvaient se rassasier de contempler le corps de Virginie, qui n'étant nullement contrefait ou altéré et conservant le sourire sur les lèvres, semblait le corps d'une femme vivante qui repose doucement, faisait plaisir à voir et inspirait de la dévotion. Pendant les deux jours qu'il fut exposé chez elle, et quand on le transporta dans l'église avec toute la solennité requise, les gens se pressaient pour voir, comme ils disaient : *la sainte qui rit*. Mais ce qui valait plus que tout cela, c'était l'éloge sincère et spontané que chacun faisait de ses vertus chrétiennes : « La sainte veuve est morte, disait » l'un. Qu'elle est heureuse ! Elle est allée » en paradis, disait l'autre. On a perdu, disait

• un troisième, un bel et grand exemple de religion et de charité. •

Son corps fut mis dans le tombeau le 6 février, dans le cimetière de Saint-Laurent, un peu à l'écart, à droite en entrant. Sur la pierre qui le recouvre, on lit l'inscription suivante, composée par son pieux père. Elle est simple et modeste, et bien au-dessous du mérite de celle qui en est l'objet :

*A Virginie Bruni, qui étant devenue veuve de Jean-Baptiste Garinei, à l'âge de 21 ans, fit vœu de chasteté, et, se consacrant entièrement à élever ses enfants, César, Julie et Philomène, MODÈLE CHRÉTIEN des filles, des épouses, des mères et des veuves, vécut 28 ans 9 jours, et s'endormit dans le Seigneur le 3 février 1840. Son père et ses sœurs.*

Voilà donc une jeune et belle femme qui sut, au milieu du siècle, pratiquer les vertus des cloîtres ; qui, passant par tous les états et pratiquant tous les devoirs et toutes les vertus, devint un modèle de la vie chrétienne pour les personnes de son sexe, et la censure éloquente qui rend inexcusables tant de filles frivoles, tant d'épouses vaines, tant de mères oisives et insouciantes, tant de veuves impru-

dentes et souvent coupables ! Quant à nous , qui avons eu l'avantage d'être témoins de son heureuse mort , qui avons eu occasion d'admirer les vertus de sa pieuse vie , nous confessons que cette vie et cette mort ont été pour nous un sujet de confusion et de honte. C'est particulièrement lorsque nous avons vu s'accomplir à la lettre en elle l'oracle divin — que l'âme juste rira dans son dernier moment : *et ridebit in die novissimo* (Prov. 31.) — que nous nous sommes dit à nous-mêmes : voilà une jeune femme , une personne du siècle , sans études , qui pourtant a été plus sage , plus prudente , plus savante et plus heureuse que nous autres hommes , nourris dans la science de la religion. Hélas ! craindre le Seigneur et observer ses lois , voilà la vraie sagesse , la vraie science. Bienheureux celui qui l'entend et sait la pratiquer.

O Virginie , obtenez cette céleste sagesse au pauvre historien de votre vie. Ce fut , vous vous en souvenez , la seule commission dont il vous chargea lorsque vous partîtes de ce monde pour aller à Dieu , et vous avez promis en mourant de vous en acquitter. Heureux si , pour la bonne volonté qui lui fit entreprendre , dans la vue de l'édification commune , de donner sur la terre une vie nouvelle à votre nom et à vos vertus , il peut par le moyen de vos prières

obtenir l'unique grâce qu'il demande, de vivre pour toujours dans le ciel. Mais faites encore que ces sentiments, ces vœux et cette grâce ne s'arrêtent pas à celui qui écrit cet opuscule, mais qu'ils s'étendent encore et soient communs à ceux et celles qui le liront.

**F I N**



# **TABLE.**

---

	<i>pages</i>
Avertissement de l'Auteur . . . . .	vii
CHAP. I. Introduction . . . . .	1
CHAP. II. Naissance de Virginie Brunl. Preuves de vertu qu'elle donne durant son éducation . . . . .	5
CHAP. III. Suite de la jeunesse de Virginie. Dispo- sitions chrétiennes dont elle fait pré- céder son mariage. . . . .	13
CHAP. IV. Sage conduite de Virginie dans l'état du mariage. . . . .	18
CHAP. V. Virginie connaît que Dieu la destine à souffrir. Elle tombe dangereusement malade, et donne de nouvelles preu- ves de sa grande piété . . . . .	23
CHAP. VI. Dernière maladie de l'époux de Virginie. Elle est inspirée et promet à Dieu de rester veuve . . . . .	28
CHAP. VII. Sentiments chrétiens de Virginie à la mort de son époux, et lors de sa sé- paration d'avec ses enfants. . . . .	35

<b>CHAP. VIII. Preuves d'une généreuse charité données par Virginie pendant la dernière maladie, et à la mort de sa mère. Prudence singulière couronnée du plus heureux succès dans les divisions de famille . . . . .</b>	<b>43</b>
--	-----------

**1<sup>re</sup> VERTU DE LA VEUVE. — LA RELIGION.**

<b>CHAP. I. Religion profonde de Virginie. Solidité et fermeté de sa foi. Son respect particulier pour la maison de Dieu. . . . .</b>	<b>53</b>
<b>CHAP. II. Grande confiance de Virginie, surtout par rapport à son salut éternel, et son amour pour Dieu. . . . .</b>	<b>61</b>
<b>CHAP. III. Dévotion particulière de Virginie à la Passion du Sauveur, à la très-sainte Vierge et aux autres Saints. Ses exercices de religion et sa grande piété. . . . .</b>	<b>68</b>
<b>CHAP. IV. Sa piété également éloignée de la bassesse du respect humain, et de la vanité de l'ostentation . . . . .</b>	<b>76</b>

**2<sup>me</sup> VERTU DE LA VEUVE. — LA PURETÉ.**

<b>CHAP. I. Combien il importe à la femme d'être pure. Exhortation de saint Paul aux veuves. Chasteté de Virginie. Son désir de la conserver par un vœu perpétuel, retardé par la crainte du sacrilège . . . . .</b>	<b>83</b>
--	-----------

- CHAP. II.** Les craintes de Virginie se changent en un désir ardent de faire ce vœu. Elle éprouve une lutte terrible au moment de le faire. Formule de ce vœu. . . . 91
- CHAP. III** Elle éprouve une consolation indicible après avoir prononcé ce vœu. Bel acte de charité. Dieu lui donne un don singulier de chasteté. Combien pendant tout le reste de sa vie, et au moment de sa mort, elle s'estime heureuse d'avoir fait vœu de continence 38
- CHAP. IV.** Grande estime et dévotion de Virginie pour les vierges consacrées à Dieu. Sa tendresse spéciale pour sa jeune sœur ; sa sollicitude à son égard . . 41
- CHAP. V.** Les âmes pures sont d'autant moins tentées qu'elles se tiennent davantage sur leurs gardes. Comment Virginie pratique les deux choses prescrites par l'Évangile, pour la garde de la chasteté, c'est-à-dire la prière et le jeûne . . . . . 43
- CHAP. VI.** L'humilité, pour la femme particulièrement, est un des moyens les plus efficaces pour conserver la chasteté. Basse opinion que Virginie avait d'elle-même . . . . . 46
- CHAP. VII.** Horreur de Virginie pour les louanges ; sa crainte de l'orgueil, et son esprit de dépendance et d'humiliation avec tous . . . . . 40
- CHAP. VIII.** Autres moyens employés par Virginie pour la garde de sa pureté. Sévérité

- de sa modestie tant en particulier qu'en public. Jalousie de sa réputation d'honnête femme. Choix dans ses amitiés . . . . . 52
- CHAP. IX. Les spectacles profanes contraires à l'esprit de la religion. Virginie s'en abstient. Son amour pour la retraite, son borreur des discours peu chastes. 55

3<sup>me</sup> VERTU DE LA VEUVE. — SOIN DE SA FAMILLE.

- CHAP. I. Instruction de saint Paul aux veuves sur les soins qu'elles doivent à leur famille. Comment Virginie s'acquitte de ce devoir. Manière dont elle s'y prend pour former ses enfants à la crainte et à l'amour de Dieu, ainsi qu'à la dévotion envers Marie. . . 58
- CHAP. II. Zèle de Virginie pour inspirer à ses enfants l'amour et la pratique des autres vertus chrétiennes. . . . . 61
- CHAP. III. Amour vraiment chrétien et généreux du lieutenant Brunl pour ses filles. Comment Virginie y correspond par son amour, son respect et son obéissance envers son père . . . . . 64
- CHAP. IV. Tendre amour de Virginie pour ses deux jeunes sœurs, et soin qu'elle en prend. Les maîtres indiscrets avec leurs serviteurs, sont pires que des infidèles. Sollicitude et charité de Virginie pour les personnes attachées à son service. . . . . 68

**CHAP. V. Vigilance de Virginie pour l'économie et l'ordre de sa maison. Son amour du travail. Distribution et bon emploi de temps. . . . . 71**

**4<sup>me</sup> VERTU DE LA VEUVE. — LA CHARITÉ.**

**CHAP. I. La charité de la femme, preuve de sa chasteté. Les veuves romaines fondatrices des hôpitaux pour les infirmes, se dévouent à les servir. Transports de Virginie en se consacrant à cette bonne œuvre. Grands exemples de charité et de zèle qu'elle y donna . . . . . 74**

**CHAP. II. Autres preuves de sa charité pour les infirmes. Sa charité ne finit qu'avec sa vie. . . . . 78**

**CHAP. III. Virginie s'applique de diverses autres manières à rendre service au prochain. Combien elle est jalouse de conserver la réputation d'autrui. Elle pratique la correction fraternelle avec autant de zèle que de fruits. . 81**

**DERNIÈRE MALADIE ET MORT DE VIRGINIE BRUNI.**

**CHAP. I. Tranquillité de Virginie en apprenant que sa maladie est incurable. Elle se dispose à la mort Sa religion et sa piété pendant les deux mois qu'elle garde le lit. . . . . 85**

**CHAP. II. Peines que Virginie eut à souffrir dans son corps, et plus encore dans son**

	cœur durant sa dernière maladie. Patience chrétienne et résignation avec lesquelles elle les supporte. . .	88
CHAP. III.	Grande confiance de Virginie. Son ar- dent désir d'aller au ciel. Sa pieuse et précieuse mort. Conclusion. . . .	93

FIN DE LA TABLE.